

Gueule de truie

Justine Niogret

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

JUSTINE NIOGRET

GUEULE DE

TRUEIE

Editions Critic



Justine Niogret

Gueule de Truie



Les Hérétiques

Habent sua fata libelli

<http://heretiques-ebooks.net/>

*Pluggin iron in their back, who they are it doesn't matter
And it was hot that day (someone's in the tower)
So fuckin high (shooting from the tower)
And it was hot that day (someone's in the tower)
Cuz my head's a battle royale of serpents, snails, and bugs
The world ain't never been my friend and never pretended to be*

Insane Clown Pose

*You'll be my princess and I'll be your Toad
I'll follow behind you on rainbow road
I'll protect you from red shells wherever we go
I promise
No one will touch us if we pick up a star
And if you spin out you can ride in my car
When we slide together we generate sparks
In our wheels and our hearts
And the finish line is just around the bend
I'll pause this game so our love will never end
Let's go again*

Mario Kart Love song

*Won't feel the breeze of my home shore
Nor see the lakes or winter snow
My hopeful dreams lie ripped and torn
Father, I die alone
I die alone*

Amon Amarth

Le fond véritable du tableau ; le sable, l'ocre, le vert-de-gris et l'ivoire de la masse des corps. Au loin, la mer, d'un turquoise éteint ; prologue.

« *Lumière* ».

« *Lumière* ».

L'enfant ferme les paupières, assez fort pour voir cramoisi. Il connaît les lumières, mais celle-ci lui blesse les rétines, même cachées derrière sa peau. Il pose les mains sur ses yeux et serre jusqu'à en avoir mal. Les lumières, oui, il en a l'habitude, mais celle-ci est *une* lumière, *la* lumière, un mot de la langue ancienne, compliqué dans la bouche. Elle brûle. Tout cela ne dure pas longtemps ; un battement de cœur affolé, à peine, et tout est déjà fini. Les Pères ont dit le mot et la *lumière* a été allumée.

L'enfant a peur. Déjà parce qu'on ne lui a rien expliqué, comme on le fait pourtant tous les matins pour les armes, les questions et la loi. On lui a dit : « aujourd'hui tu prends ton nom », rien d'autre, et on l'a fait descendre dans le lieu, dans les caves et les grottes effondrées, là où on trouve des os et des portes. Il est entré à l'intérieur d'une petite pièce noire à l'odeur de terre, avec son instructeur et les Pères. Il y avait une torche. Des silhouettes. Des souffles, surtout, parce que l'enfant ne regarde pas souvent, il préfère *sentir* et *écouter*. On peut mentir aux yeux, c'est toujours aux yeux que s'adressent les gens ; jamais au reste. Et les gens savent mentir. Ils ne font que ça, d'ailleurs, quand on écoute et qu'on respire assez bien pour savoir ce qu'ils disent en vrai. Les gens mentent. Mais ils oublient qu'on peut savoir, quand on regarde autrement. Alors d'habitude l'enfant ne parle pas, et il cache ses pensées, aussi profond et noir que les caves où on trouve des os et des portes.

L'enfant se hait d'avoir peur, et il se méprise de le comprendre. Savoir, c'est le travail des Pères. Parce que réfléchir, tenir palabre en soi-même, c'est échanger des pensées, et qu'il n'y a personne avec qui le faire dans l'intérieur de sa tête, sauf le Démon, qui y vit tapi comme une bête. Parler avec le Démon, seuls les Pères sont assez puissants et sages pour le faire. L'enfant n'a pas envie de s'y risquer. Il sait déjà qu'il ne survivrait pas à la langue du diable ; il se perdrait sûrement. Il n'est pas un Père, il ne le sera jamais. On lui a dit. On ne l'éduque pas dans ce sens. Il suit l'enseignement, d'où les armes, les questions et la loi chaque matin ; et s'il réussit, il sera une Cavale. Les Cavales sont les mains de l'Église, et elles n'ont pas peur, parce que la main ne redoute pas de plonger dans le feu si elle doit en retirer un objet précieux pour l'âme. La main n'a pas peur de saigner si le corps doit survivre. Pour se punir d'avoir réfléchi, l'enfant se force à décoller les doigts de ses paupières, à les ouvrir et à regarder la lumière en pleine

face.

Il pleure. À cause de la lumière atroce, déjà. Elle est magnifique et terrifiante. Blanche, immobile, sans aucune odeur. La lumière de l'œil de Dieu. Les lumières, celles des couloirs et des chambres, sont orange et rouge, tremblantes, elles fument ; même au-dehors, le soleil a une couleur, une substance, le soleil est *quelque chose*. Celle-ci n'a aucune matière. Elle se contente de hurler son silence, suspendue à un empan du plafond. Elle est de plus en plus terrible vers le centre, et dedans il n'y a rien, qu'un globe effrayant sans aucune flamme. Depuis qu'il a commencé l'enseignement, l'enfant imagine la bouche de Dieu lorsqu'il parle en tonnerre. Il n'a jamais réussi. Maintenant, maintenant il sait que c'est cela, cette chose exacte ; cette boule brûlante qui consume péché, laideur et mensonge. Parce que le monde était tout ceci et pire encore ; le monde était sale, le monde était erreur. Cette vérité fait partie de l'enseignement, mais l'enfant n'a jamais eu besoin de l'apprendre. Il la connaît. Il la sent. Et la chose est juste, prouvée, puisque le jour du Flache, Dieu a ouvert la bouche pour parler et le monde est mort.

L'enfant pleure aussi de joie de voir la lumière. Les Cavales n'ont ni le droit de réfléchir ni celui d'être heureux ; la main n'est pas censée aimer ce qu'on lui dit de faire. Mais elle a le droit de se tendre vers Dieu lorsqu'elle sent la chaleur de sa présence. Se tendre pour demander le pardon, se tendre pour offrir. Et c'est bien ce que fait l'enfant en ce moment même ; tendre son être vers la chaleur de Dieu qu'il sait au centre de la lumière. Il voit blanc, ou plutôt il ne voit que le blanc. Il n'a jamais trouvé cette négation des ténèbres dans les torches et les flambeaux, dans les feux de camp et les braseros. Il ne voit que cette clarté, mais il sent aussi à côté de lui son instructeur ; sa respiration, l'énergie dévoratrice de sa simple présence. Son instructeur porte une cagoule, comme toutes les Cavales. Le masque est différent pour chacun. C'est aussi à ça que sert l'enseignement ; à connaître assez l'enfant pour lui donner un masque qui lui corresponde ; lui donner à porter sa peau intérieure, celle qu'on ne peut pas voir habituellement. La cagoule des Cavales ne cache rien, au contraire ; elle montre *mieux*. Le masque est révélation.

Celui de l'instructeur est une peau verte et épaisse comme celle d'un lézard, avec deux trous jaunes pour les yeux, recouverts d'un voile cousu à l'intérieur, mais durci et sali par l'usage. La fausse peau lui écrase le nez et lui descend droit du menton jusqu'au torse, une sorte de tube trop lisse pour ne pas mettre mal à l'aise. Un masque de reptile brûlé, sans forme ni expression. Parfois, les cils de l'instructeur pointent au travers de la gaze tellement le masque colle à sa face. L'enfant suit son enseignement depuis des années, et pourtant il n'a

jamais vu son visage, n'a jamais entendu son nom. Juste la cagoule, et son nom de Cavale : Craque-neurones. À cause de la paire de grandes pinces en fer qu'il utilise à la fin de la question.

L'enfant regarde Craque-neurones, et l'instructeur se tourne vers lui pour s'assurer qu'il fait attention. Ça aussi est partie de l'enseignement. La lumière tombe sur son masque de lézard et elle est si violente que, pour la toute première fois, l'enfant voit ses yeux en transparence. Les iris noirs, la peau rougie à cause du frottement de la gaze jaune, le sombre étalé tout autour. Aucune paupière à l'entour de tout ceci. Comme si le masque était l'homme vide, et que seuls deux yeux avaient été suspendus à peu près en face des trous salis. L'enfant et l'homme sont debout, l'un au niveau du torse de l'autre ; et le plus petit essuie ses larmes d'un mouvement sec de la main. Il n'a pas envie de faire croire à Craque-neurones qu'il a peur, qu'il est heureux, qu'il ressent quelque chose. Il n'est pas ici pour ressentir. D'ailleurs il s'est repris, il sait à nouveau quelle est sa place, il sait que son visage ne porte aucune émotion, rien, aucun désir. Craque-neurones l'étudie un instant et hoche la face brûlée qui lui sert de tête pour montrer à son élève qu'il est content de sa réaction, ou de son absence de. Puis il pointe brusquement son menton inexistant vers le centre de la pièce, là où tout est encore plus blanc, et l'enfant regarde et voit la chaise, vraiment, pour la première fois.

C'est la question, l'enfant s'en doutait avant de venir. Il sentait qu'on le faisait descendre pour cela. La chaise est ancienne, un des artefacts d'avant le Flache. Elle est en stique orange, la surface grumeleuse, les pieds en métal. Ils sont cabossés comme si on les avait frappés avec une masse, hérissés dans tous les sens. Noirs, la peinture écaillée, rayée. On voit le métal rongé dans ces écorchures. La chaise tient pourtant debout. L'enfant se demande où on a trouvé une telle merveille. Les Pères ont des trésors, il le sait, mais cette chaise est magnifique, même pour eux. Le sang de l'homme attaché dessus ne la tache presque pas, et l'enfant songe aux anciens jingoules chantant les capacités magiques du stique ; *tout glisse et rien n'accroche, la couleur ne s'affadit pas, le nettoyage est facile, Mesdames, libérez-vous du temps !* On dit que certains vieux savent encore fredonner ces chansons-là.

L'homme sur la chaise ne bouge pas. Il a le visage penché vers le sol, très bas, aussi bas que lui permettent les liens passés autour de son cou et du dossier de la chaise en stique. Il a l'air mort, et c'est ce que l'enfant croirait s'il n'avait jamais assisté à la question. Mais on lui en a montré, de loin, pour son enseignement. L'enfant s'est débrouillé pour oublier les détails. Il le fait beaucoup ; c'est ce qu'on lui demande. Plus exactement, il range ce qu'on lui apprend dans des cases et ne le ressort que lorsqu'il en a besoin. Parce que lorsque les

choses sont rangées on ne les voit pas, et quand on ne les voit pas, on n'y réfléchit pas. Mais malgré tout, certaines choses sont trop grosses pour être pliées et mises dans des boîtes, et le pardon en fait partie. Le pardon, c'est quand on permet aux gens assis sur des chaises en stique de mourir. Ce sont les Cavales qui offrent le pardon. Craque-neurones le donne avec ses grandes pinces en fer.

L'enfant n'a pas besoin qu'on lui montre ce qu'on a fait à l'homme. Il a vu les instruments, il connaît leur nom. Ils font partie de la loi, celle qu'il apprend chaque matin. Il sait même comment les plus grands des engins étaient, avant le Flache, comment ils sont, maintenant. Les Pères n'ont pas réussi à les garder, alors ils en ont construit d'autres. L'enfant a déjà aperçu une vierge de fer ; un bidon haut comme lui, coupé en deux dans la longueur, ouvert comme une huître, et dedans, les barbelés et le verre cassé. Certaines choses sont trop grosses pour tenir dans les boîtes, comme ce que l'enfant a distingué à l'intérieur de la vierge. Ça attendait le pardon avec des yeux de chien mourant, mais le pardon ne venait pas, parce que ça n'avait pas encore tout dit. L'enfant regarde Craque-neurones. Il cherche parfois sur les traits verts et lisses une marque écrite, gravée par les cris et les gens. Il lève les mains devant ses yeux à lui, les étudie. Il se demande quelle est la différence entre ses doigts et ceux de son instructeur, si la mort et le pardon laissent des traces dans la chair de l'officiant, des preuves. Il ne voit rien et ne comprend pas non plus. Les choses qui ne tiennent pas dans les boîtes *doivent* laisser des traces. Comme des morsures de rat, des griffures. Quelque chose. Du verre pilé. Des cicatrices, peut-être.

— Ton masque est fait, dit Craque-neurones, et l'enfant sursaute.

Il oublie les mains et regarde son instructeur. Puis il devine et se tourne vers l'homme sur la chaise.

— Pas de haine, pas de rage, continue Craque-neurones. Être la main et seulement la main. Pas de cœur, pas de pensée. Être l'outil des Pères, l'outil de Dieu. Agis dans Sa lumière. Tu es dans Son œil.

L'enfant serre le poing parce qu'il n'aime pas ce qui va arriver. Et puis il se reprend, il reprend sa peur, l'avale. Il se donne un coup de ce poing-là sur la tempe, fort, le coin des phalanges en avant. Il voit noir, presque un évanouissement. Il a l'habitude. Mais cette fois-ci le noir est éclatant, à cause de la lumière, à cause du regard de Dieu. L'enfant ne comprend pas que ces deux choses puissent exister en même temps ; cette obscurité et cette lumière ensemble. Craque-neurones ne fait pas un geste. Il attend simplement que l'enfant ne tremble plus, et dit :

— Bien.

Puis :

— Tu sais ce que sont les Cavales. Nous interrogeons les apostats.

Un apostat. L'enfant connaît ses leçons. D'habitude, on le tient éloigné des questionnés. On ne se donne pas la peine de lui expliquer leurs crimes. C'est la première fois qu'il en voit un de près, à le toucher. Il tente de ne pas être fier.

— Je l'interroge ?

— Non, répond l'instructeur. Tu mets ton masque.

Il sort de sa poche une boule brune de la taille de deux poings, et la tend à l'enfant.

— C'est ton visage. C'est le moment où l'ancien disparaît. Les derniers yeux à se poser dessus seront les miens, ceux des Pères et ceux de Dieu. Aujourd'hui tu prends ton véritable nom.

L'enfant hésite presque. Il a peur de rencontrer son masque, celui que les Pères ont trouvé pour lui. Mais il respire et déplie la boule entre ses doigts. Il est face à lui-même. C'est cousu et soudé tout à la fois, avec autant de peau que de métal. Ça recouvre toute la tête, à part peut-être les derniers cheveux de la nuque. On dirait que tout est chair et peau, sauf le nez, et la mâchoire du bas ; elle est dessinée avec une plaque de métal à l'image de l'os pur et nu, mais en bronze ou en laiton, l'enfant l'ignore ; même les vis carrées qui donnent l'impression de dents. Les yeux sont cachés aussi, derrière deux verres de lunettes biseautés et noirs. Les verres sont petits, luisants, on sent leur épaisseur en posant le doigt dessus. Ils sont glacés. Des yeux d'insecte, de porc. De cadavre. Ils sont presque gras, une ombre mordorée glisse à leur surface. Le reste de l'objet n'est que morceaux de cuir épais cousus sur d'autres morceaux de cuir épais. Certains ont été rasés de leur fourrure, d'autres sont naturellement nus. Mais l'enfant regarde le museau, surtout. C'est cette partie qu'il fixe. Un bourrelet de chair entourant une grille, et le tout est projeté en avant de la largeur d'une paume. Il y a des vis, encore, mais petites cette fois, logées et enfoncées dans la matière, tordues pour ne plus pouvoir en être retirées. Elles sont cousues dans cette espèce de groin. Le masque forme un museau épais et noir à la place de la bouche et du nez de l'enfant. C'est un groin métallique qui cache un filtre de masque à gaz. Craque-neurones aussi en porte un, mais au fond d'une poche, au bout d'un long tube nervuré comme une gorge trop tendue.

— Le rabat derrière la tête. Les lacets, montre Craque-neurones d'un doigt sec. Mets-le.

L'enfant hésite. Il tourne le masque entre ses mains, n'en voit plus que le dos, et il sent une brusque goulée froide lui remplir l'estomac, comme si son reflet venait de quitter le miroir en le laissant seul. *Mon visage*, il pense. *Je veux encore le regarder. Je ne veux pas l'enfiler tout de suite.*

— Mets-le, répète Craque-neurones.

Alors l'enfant glisse son ancienne face sous la nouvelle et la vraie, et goûte la fraîcheur du cuir sur sa peau déjà oubliée. Il se tâte les joues, il veut voir, encore, à quoi il ressemble, mais cette fois-ci avec les doigts. Il sait qu'il est train de naître, et la chose lui semble extrêmement brutale. Il absorbe cette violence autant qu'il a goûté la lumière et l'œil de Dieu. Il garde les yeux fermés. Comme quand il prie, comme pour lutter contre le blanc, mais cette fois-ci pour attendre la surprise de l'obscurité des verres fumés. Il veut savoir, se gorger de la vraie couleur de son premier regard. Alors, à l'aveuglette, il tire sur les lacets, fort. Il ajuste le masque, cale les lunettes sur ses yeux. Il s'écrase un peu le nez contre la cartouche. La cagoule ne lui touche pas le cou puisqu'elle s'arrête juste sous le menton. L'enfant peut respirer autant qu'il en a besoin ; simplement l'air est lourd, passé au travers des granules épaisses. Ses poumons forcent pour se remplir, et il a tout de suite mal à la gorge. Ça sent... ça ne sent rien, ça sent le caillou, et cette absence d'odeur terrifie l'enfant. Ses doigts se changent en fourmis sur le masque, ils fouillent, ils cherchent, et malgré la peur il imagine ses traits ; mieux : il se voit ; il se *connaît*. La mâchoire de fer lui longe la ligne de la joue, raide et brutale, et soudain il se redresse, lève le menton, tend mieux le cou, pour rendre cette droite aussi agressive qu'il le peut.

Il se touche les yeux, aussi, ces yeux de mouche plats qui boivent la lumière et ne donnent aucun reflet. Ce groin, tiré en avant, une pyramide pointue jetée à la face des autres. *Accusation*. Il pose la main dessus, étire ses phalanges comme une araignée, comme quand on ramasse des pierres trop grosses pour la paume. Il ne sent même pas son odeur. Le masque est neutre à l'intérieur ; protection, barrage. L'enfant respire. Il comprend que ce visage le retire du monde. Il serre sa veste autour de son cou, la ferme jusqu'au dernier bouton. Il note qu'il devra mieux les coudre, plus haut, plus serré, mieux cacher sa peau. Il n'est plus que cuir et métal. Chaque tache de rose est devenue erreur.

Il ouvre les yeux. L'homme est toujours sur la chaise en stique. L'enfant en voit mieux les détails. Il sait ce qu'on lui a fait, il devine les lames et les pinces dont on s'est servi. L'homme est abattu, on sait qu'il a tout dit, qu'il n'attend plus que le pardon. C'est un corps vide qui demande sa libération. La lumière baigne tout, elle éclate sur chaque morceau de peau, de chaise, de sang, de sol. La lumière est l'œil de Dieu et Il regarde, l'enfant le sait mieux que tout.

— Je dois faire, demande-t-il, et sa voix est basse et rêche, une voix qu'il n'a jamais eue.

— Tue, répond Craque-neurones.

Avant le groin, l'enfant aurait hésité, l'espace de comprendre, l'espace d'un battement de cils. Il repense à ses pleurs dans la lumière.

Il repense au sang de l'homme sur le stique avant les lunettes noires. Il lève mieux encore le menton et avance d'un pas. Puis il se retourne vers Craque-neurones et fait :

— Mon arme. Il faut la donner aujourd'hui. Le visage, le nom, et l'arme.

— Tu n'as pas d'arme pour le pardon. Les Pères disent et pensent que tes mains nues te suffisent.

L'enfant réfléchit un très court instant. Son corps n'ose pas pencher la tête sur le côté pour le montrer, ce geste a disparu des possibles avec le groin et la mâchoire de métal. C'est un geste trop tendre, un geste de chair. Alors il fait craquer sa mâchoire comme une locuste, une mante, un insecte sec au moment de manger, et il sait que Craque-neurones note cette nouvelle façon. Il sait que, quelque part dans le masque vert de vieux lézard, une boîte s'est ouverte ; qu'on y a rayé son ancienne habitude et noté la nouvelle.

— J'invente, alors, dit la chose sous le groin.

— Fais donc cela, termine Craque-neurones.

C'est ainsi que Gueule de Truie fut donné au monde. Et vingt ans passèrent.

Sur la gauche, un cadavre tire la corde d'une cloche énorme. Elle est noire, ombreuse, on imagine le glas. Ça n'a pas l'air lourd, malgré la taille de l'objet. Même pas d'effort ; l'élan est là ; chapitre un.

Gueule de Truie est déjà venu ici. Il se souvient de la jungle. Elle le fait chier d'avance, alors que pour le moment, il n'en est encore qu'à la porte de fer forgé. Les arbres touffus, les lianes, les fougères. Les anciennes cages. Ça dépasse de tous les côtés. On se prend les pieds sur des troncs couchés, des racines sorties du sol, ça n'est pas *rangé* ; ça a tort. Le monde est ruines grises, rues ouvertes, bris de glace et poutrelles crevant les murs. Il est punition ; il n'a pas à être moussu. Il n'a pas à être *emmerdant*, puisqu'il est mort. Gueule de Truie s'y connaît en morts, et s'il y a bien une chose qu'ils ne font pas, c'est avoir des exigences.

Il y a du vert, malgré tout, parfois. Mais du bon vert : des arbres laissés dans leur trou de terre entre deux immeubles, tordus, couverts de charpie de foulards, de tissu, d'écharpes. Les Gens font des vœux en les nouant là. Des espoirs qu'ils attachent aux branches. Gueule de Truie les aimerait presque, ces foulards, s'il en était capable ; ça veut dire que des survivants se cachent pas très loin, et qu'on peut les finir en postant un guetteur ou deux. Les arbres à rubans sont les seuls qui restent ; les autres ont été coupés depuis longtemps pour brûler, pour construire, ou simplement les retirer de là comme on enlève les vêtements d'un cadavre.

Gueule de Truie hait cet endroit. Il y a de l'acier, ici, c'est déjà ça de bien, mais même lui est envahi de plantes, de lierre, de saloperies. Le vert ronge tout. On étouffe. Rien n'est droit, rien n'est compréhensible. Carré.

La première fois que Gueule de Truie est venu, les cages étaient déjà éventrées, les feuilles bavaient entre les barreaux, les planchers étaient éclatés d'humidité, les bassins fendus jusqu'au béton. Il se souvient de tout, et quand il regarde par la grille d'entrée, aujourd'hui, en se penchant un peu, il voit exactement la même chose. Quinze ans, et encore plus de plantes, encore plus de rouille. Encore plus de *merde*. Tout est *sale*.

Des Gens sont venus vivre là, les informateurs ont vu les feux, la nuit. Ou plutôt un clan est revenu. C'était déjà ça il y a quinze ans, des Gens à finir. Gueule de Truie était plus jeune. Il n'avait pas compris « le vieux zoo », à la première écoute, mais « les vieux os ». Il n'avait saisi qu'une fois devant le fer forgé en haut de la porte. « Zoo » était encore écrit net. Les grilles étaient ouvertes, penchées, presque recouvertes de décombres ; défoncées par un camion brûlé datant de bien avant que Gueule de Truie ne porte son masque. La Cavale avait

touché une des portières, en passant, pour s'assurer qu'elle était froide. S'assurer que le camion était bien mort. Gueule de Truie haïssait les artefacts.

Aujourd'hui, le camion n'est plus là. On a dû le prendre pour s'en faire des cabanes, des lames, des pots. Gueule de Truie connaît ces objets mal fabriqués, ces tabourets branlants, ces tables penchées, ces chapeaux de métal pour se protéger de la pluie. Ils sont tous laids. Ils puent. Ils sentent les doigts foireux de ceux qui les ont faits, ils suintent leur malhabilité. Perversion. Les Gens ont aussi débarrassé la grille des décombres de ciment, et rien que ce geste, visible de l'extérieur, montre qu'ils ne savent pas que la ville compte une Cavale. Les Gens en ont peur. Les Gens savent ce que font les Pères de l'Église et qui ils lancent pour les finir. Alors ils se cachent, et les éclaireurs les trouvent, et les Troupes les tuent, et les Cavales gardent les plus futés pour leur faire passer la Question afin de trouver d'autres Gens et de recommencer la ronde. Rien de compliqué. Tout est droit, déjà écrit, logique. Pas comme ces plantes de merde.

Gueule de Truie se demande pourquoi ces Gens sont partis aussi loin de leurs terres, parce qu'ils doivent venir de loin, pour ne pas le connaître, *lui*. Il ne trouve pas. Il sait qu'il n'a pas assez d'informations pour comprendre. C'est aussi à ça que sert la Question ; apprendre, et rapporter ces données aux Pères. Les données, comme ils disent. Jamais « connaissances » ou « savoir ». Les données. Eux savent, et réfléchissent.

Gueule de Truie sort son bloclope. Il le colle sur son groin et appuie sur la détente. Une fumée aigre emplit le masque, noie ses yeux. Il ne sait pas ce qu'il y a dans cette saloperie, il ne l'a jamais su. Il sait juste que c'est assez fort pour infiltrer le charbon et les granules de sa cartouche de masque à gaz, même quand elle est neuve. Il recrache doucement, par la grille qui lui sert de bouche. Ça se vidange à force, en quelques minutes. Le bloclope, c'est une des rares choses que l'on a fabriquées après le Flache. Inventée. Quand la première Cavale a voulu fumer malgré son masque, les Pères ont trouvé à qui faire passer la Question pour lui inventer des cigarettes. C'était loin, quand les Gens avaient encore du savoir. Si Gueule de Truie était capable de savourer quelque chose, il le ferait en cet instant. Il patiente. Il sait qu'il a le temps. La Troupe n'a pas encore fini puisque les cris n'ont pas encore cessé.

On dit qu'autrefois, le monde était bruit. Moteurs, batteries, essence et explosions. Cacophonie brutale et métallique. Les gens, aussi, quand ils n'étaient pas encore les *Gens*. Il y avait des boîtes dans lesquelles ils parlaient, et leur parole allait à d'autres, et même seul chez soi on avait droit aux vociférations. Des tévés, qui donnaient l'image aussi,

des photos mouvantes et des chansons dures, et du bruit, encore et toujours. Un monde de son.

Quand il tente d'imaginer tout cela, Gueule de Truie se permet de comprendre que Dieu a ouvert la bouche sans parler, pour donner sa parole et son ordre de silence. Aujourd'hui, le monde se tait, et Gueule de Truie est garant de tout ceci. Il en est heureux. Le neutre, voilà ce qui lui plaît. *L'immobile*.

La fumée quitte lentement son masque. De la drogue, oui. Mais de la drogue qu'il n'aime pas, qu'il trouve dégueulasse, alors ça ne compte pas. Il le fait parce que ça fait pleurer, ça brûle et ça pique. C'est tout. Plus pratique que de se couper quelque part. Plus propre. Et puis, il ne fait jamais ça en public. Dans le zoo, une femme pousse un long cri. Sans doute perchée sur une grille, un des morceaux de métal planté dans le ventre. On est pressé, la Troupe n'a pas que ça à faire. Cette fois-ci, on évite les installations de croix ou les pendants. Les moyens du bord. Gueule de Truie l'a pensé comme ça, et Gueule de Truie sait monter un plan. La fille recrie, et la Cavale grince un *connasse* entre ses dents. Les Gens savent, ils savent très bien. Ils n'ont pas à se plaindre en voyant les Troupes débarquer. Les Pères de l'Église envoient des informateurs dans les villes et les poches de résistance, pour les mettre au courant, leur dire qu'on peut faire ça vite et propre. Certains se sauvent, d'autres viennent se rendre aux Pères de l'Église. Ceux-là, on les finit rapidement. C'est le nombre qui compte, pas la souffrance. Une des Cavales aimait ça, faire souffrir. Elle a fini crucifiée sur le toit de la conque.

Gueule de Truie se retourne un peu et se rend compte qu'un homme de la Troupe attend là, sans bouger, les mains dans le dos et les jambes écartées de la largeur des hanches, la position qu'on leur apprend quand ils entrent à l'Église. Il a une maladie de peau, comme souvent les nouveaux. La moitié du visage rouge, le sourcil collé. Ils ont tous la même chose, depuis un moment, et ils se refilent ça les uns aux autres. Ça n'est pas grave, juste dégueulasse. Il n'a pas osé déranger la Cavale, n'a pas osé lui parler, certainement pas imaginé le toucher pour attirer son attention.

— Quoi, fait Gueule de Truie.

Un ton neutre, un ton qui va avec le béton et le gris de la rue sale. Des générations depuis le Flache, et encore des papiers gras.

— C'est fini. Monseigneur.

Il ajoute le titre à la fin, pas encore sûr de lui. On voit que le mot lui tord la langue. Trop long, trop compliqué. Surtout le « ei », on entend qu'il voudrait dire « Mogneur », « Monsoeur », un truc plat et sifflé. Et c'est ce qu'il ferait, ce fils de pute, s'il ne chait pas dans son froc devant Gueule de Truie. Une fiotte trouvée dans un bas-fond, pense la

Cavale, une petite merde qui est venue chez les Pères pour avoir à bouffer et le droit d'éventrer des survivants.

La Cavale entre dans le zoo en bousculant l'homme de Troupe. Il l'ignore simplement ; il marche, à l'autre de se pousser.

— C'est là, fait le bonhomme en montrant une direction du doigt, et Gueule de Truie lui répond un :

— Ta gueule.

Qui fait taire le garçon. Il se recroqueville pour se faire oublier, et Gueule de Truie le trouve si servile qu'il a envie de lui fracasser la tête sur un des montants de cage. Il ne supporte pas qu'un rat apprivoisé lui donne du « Monseigneur » avec la voix vibrante de larmes. Gueule de Truie n'est personne ; la main des Pères, et rien d'autre. Le titre est une marque de respect pour l'action, pas pour l'homme. Gueule de Truie est à vif, et il sait aussi que c'est à cause du couloir, le couloir sombre. Il a demandé à ce qu'on laisse l'homme à questionner dedans, parce que c'est le seul endroit clos, et il se souvient très bien de cette même scène, quinze ans avant.

Il y a une grille renversée en travers du chemin. Les plantes ont bavé leurs feuilles épaisses sur l'ancien rouge des pavés, et Gueule de Truie enjambe tout ça sans même baisser les yeux. Il n'a pas à s'adapter au monde ; c'est à ce qu'il en reste de s'adapter à lui.

— *Monseigneur*, grince Gueule de Truie à l'homme de Troupe. Ça t'arrache la gueule, hein, connard. Elle fait mal au cerveau et aux dents, la langue ancienne.

Il est tenté de lui cracher dessus. Il se retient. Pas seulement à cause de la cagoule.

— Bâtard, va, ajoute la Cavale.

L'autre le regarde avec des yeux humides de chien qu'on frappe. Gueule de Truie n'est pas un imbécile, il n'est dupe de rien. Il sait que ces gens ne savent même plus parler. Il sait que l'autre ne comprend qu'à peine ; le ton, un peu, comme les animaux. Des mots simples, vite avalés et digérés, des ordres, des morceaux d'information. Faim, soif, brutal, dormir, peur. Rien d'autre. Gueule de Truie les hait à un point qui lui brûle le ventre. Comme s'il pissait du napalm.

Avant de venir, Gueule de Truie a expliqué l'emplacement de l'entrée du couloir à la Troupe ; enfin, aux moins cons, et ils ont trouvé la porte. Elle devait être recouverte de lianes et de feuilles jusqu'à ce matin encore, cachée, secrète. Oubliée, sauf par Gueule de Truie. Maintenant, elle est noire, vide, une couche verte et épaisse de plantes coupée droit autour d'elle, sans doute au grand couteau. Ça suinte encore, et la langue de Gueule de Truie se souvient, quand il était enfant, de ces dents qui tombent, du trou sirupeux et brûlant

qu'elles laissent, du gouffre où elle revient toujours. La porte est pareille. Ouverte. Moite.

Et Gueule de Truie la passe sans ralentir le pas.

Il fait noir, et il est seul. L'homme de Troupe est resté dehors, dans la lumière et les plantes. Tout le monde, ici, a la terreur du noir. De l'intérieur et des choses fermées.

Gueule de Truie respire le sombre, ressent la lourdeur de l'air. Il comprend, il sait. Devant lui et derrière l'obscur, il y a l'homme et la Question à venir. Il le voit, à peine. Il a été jeté dans un coin, attaché et battu. Gueule de Truie n'aura rien à faire, il le sait. Parce que le couloir sent la peur et la résignation, malgré le parfum lourd de la terre humide. L'homme ne se battra pas. Ce n'est pas une Question, mais une récolte ; il n'y a qu'à ramasser ce qui est déjà tombé.

Gueule de Truie fait un pas en avant, et il lui coûte, parce qu'il le fait passer devant les vitres. Pas les vitres du couloir, non ; les vitres *dans* le couloir. Celles d'il y a quinze ans. Celles qui ne donnent pas dehors. Il se force à les regarder. Elles sont noires, humides, si opaques qu'on pourrait croire qu'un rideau a été tiré derrière elles. Pas un bruit, pas un mouvement, et Gueule de Truie respire différemment. Le silence et la mort. Le vide. Les vitres, cette fois-ci, n'ouvrent que sur la solitude de la terre, le néant, et il s'en trouve soulagé. *Vivariums*.

Gueule de Truie les quitte des yeux et avance vers le tas de chair en forme d'homme. Même dans le sombre, il voit que ça pleure et ça hoquète. Il se tient droit, au-dessus de la chose, le menton haut, les yeux vers le bas.

— Vous faites quoi ici.

L'homme hoche la tête, pour faire signe qu'il a compris, entendu. Il essaye de se reprendre, il respire en longs hoquets vibrants. Il finit par répondre, et ça prend du temps.

— On a plus peur de ça que de vous.

Gueule de Truie tressaille en entendant le « vous ». Ils ne sont plus nombreux, ceux qui connaissent le mot et ce qu'il sous-entend. Le respect. La pluralité. L'*organisation*. La Troupe le dit par habitude. Celui-ci est pensé.

— Vous, répète Gueule de Truie alors que c'est « peur » qu'il aurait dû entendre en premier.

Alors :

— *Peur*, il fait encore, parce que la surprise n'a qu'un temps, surtout avec lui.

— Vous vous appelez comment ? demande l'homme en levant les yeux sur Gueule de Truie.

Son visage est gonflé. Il est encore jeune, enfin, dans cet âge qui précède la vieillesse et le début des impossibilités.

— Je ne m'appelle pas, répond Gueule de Truie, et il se rend compte qu'il a parlé normalement, du moins normalement pour lui, qu'il n'a pas utilisé cette bouillie de phrases dégueulées aux hommes de Troupe. Il ajoute :

— De quoi vous avez peur. Pourquoi vous êtes ici.

— On est là parce qu'on fuit, dit l'homme comme si toute l'explication tenait dans sa phrase.

— Vous fuyez quoi.

L'homme regarde autour de lui. Il semble chercher, et Gueule de Truie se demande si c'est le visage qu'ont les Gens au réveil d'un cauchemar, quand tout est encore glauque et collant. Il se le demande, parce qu'il n'a jamais dormi avec personne et qu'il ne voit de son visage que ce que le cuir en montre. Des fois, à la fin de la Question, ils ont ces yeux-là.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas ce qu'on fuit. C'est... les mots. Je n'ai pas les mots pour expliquer.

Il dévisage Gueule de Truie, la bouche ouverte, cherchant ce qu'il peut dire. La Cavale lui rend son regard, immobile. Aucune expression sur ou derrière le masque. Il attend. Il a tout son temps, puisque le monde est mort.

Puis, comme rien ne vient :

— Ça vit ? C'est une chose ?

Comme une vieille devinette. L'homme secoue la tête.

— Ça vit... peut-être. On le sent approcher. Ça rampe sur la terre, ça mange et ça ronge. On sait que ça vient. Alors on fuit, et ça reste sur nos talons, mais loin, encore. Assez loin pour qu'on dorme sans le sentir derrière les arbres et les rochers.

— Évidemment que ça rampe, dit Gueule de Truie, et il durcit les mâchoires, et il a les mains dans le dos à hauteur des reins, et il ne regarde même pas l'homme. Évidemment.

L'homme lève encore les yeux, et il ne croise que le regard d'essence de Gueule de Truie.

— On vous a prévenus, finit Gueule de Truie. On se casse le cul à vous prévenir. Il fallait choisir. D'ailleurs c'est ce que vous avez fait. Maintenant, on paye.

L'homme fouille le visage de la Cavale pour trouver un contact humain, quelque chose de rassurant, de tiède, mais Gueule de Truie se dégage de ce filet qu'il ne sait pas ressentir. Il fait un demi-tour, repart vers la porte. Il passe devant les vitres et les regarde, cherche leur vide. Il les regarde mieux qu'il ne l'a fait avec l'homme au sol. Il y a quinze ans, elles étaient encore pleines. Il avait jeté un œil, par pur hasard, et soudain aperçu un mouvement, quelque chose de pâle, froid comme une peau nue. Il s'était penché, avait dévisagé l'obscurité. Et la chose avait pénétré sous le masque, dans son cerveau, et il avait reculé

avant de pouvoir se reprendre ; parce que les serpents étaient toujours là, les serpents d'avant le Flache, ceux que les familles allaient voir, comme des vers, mais énormes, gros comme le poignet, rampant les uns sur les autres, blancs et aveugles, se frottant les uns aux autres. S'entrebouffant depuis le Flache pour survivre encore, comme si respirer était un but.

Aujourd'hui, rien. Le silence et la nuit. Pourrissement. Cette fois-ci, la Cavale n'aura pas besoin de se retenir de dégueuler dans son masque.

Gueule de Truie sort, et la lumière lui claque les yeux. L'homme de Troupe est là, immobile.

— La Question, il demande.

— Il n'y a pas eu de Question, répond Gueule de Truie. Je n'ai pas à le finir.

— On fait quoi.

Gueule de Truie regarde derrière lui, l'entrée du couloir et les serpents morts, enfin fondus à la terre. L'homme, couché par terre, attendant la décision.

— Écartèlement. Et puis vous m'accrocherez tout ça à la grille. Comme ça, ils ne reviendront pas.

Les longs chiens maigres poursuivent l'homme. Il est nu, il fuit, la main levée en une protection dérisoire. Il se retourne au risque de tomber, regarde derrière lui. Il sait ce qui va arriver. Eux veulent manger ; chapitre deuxième.

Gueule de Truie regarde les Pères. Ils sont longs sous leur bure et leur capuche, maigres. Comme les bougies qu'on allume en hiver, et on ne voit rien de leur visage. On ne voit jamais rien de leur visage.

— *Pourquoi.*

— *Pourquoi ne pas l'avoir ramené.*

Ils sont deux, ils ont toujours été deux. Gueule de Truie essaye de faire attention aux voix, aux gestes minuscules, parce qu'il sait qu'ils sont bien plus nombreux que ça. Mais il n'a jamais pu leur donner un surnom, les reconnaître.

— *Pourquoi.*

Gueule de Truie répond, coupant l'autre qui allait doubler la question, comme ils le font à chaque fois. Il guette un tressaillement, en voit un, sent l'orgueil pointer.

— Il n'avait rien à dire. Ça n'était pas une Question.

— *Alors.*

— *Alors quoi.*

— Alors rien. Je l'ai fait tuer. Il a fui avec les autres, parce qu'il avait peur. Rien d'autre, aucune nouvelle, aucun plan.

— *Peur de quoi.*

— *Peur pourquoi.*

Gueule de Truie se fige. Il ne s'attendait pas à ce « pourquoi », à cette question sur la peur ; il pensait surtout que les Pères réagiraient au reste de sa phrase et que tout serait alors fini, que chacun retournerait à son travail. Il n'aime pas être là, dans la conque, dans la lumière grise. Il préfère être dehors, ou dans une chambre, soit le ciel ouvert soit les murs clos, mais pas la salle de l'abbaye. Elle est froide, d'un froid de cadavre. Il répond, plus lentement que d'habitude, il essaye de comprendre ce qui lui échappe.

— Peur d'une chose qui ronge. Il m'a dit que derrière lui le monde pourrit. Mais ça, nous le savons.

Gueule de Truie se méprise d'avoir lancé cette dernière partie de phrase, parce qu'elle montre qu'il cherche ce que veulent dire les Pères. Elle sous-entend la question, et les Pères ne répondent jamais aux questions.

— *Ronger.*

— *Plus vite.*

Les Pères échangent un regard, et Gueule de Truie tente d'en percevoir

le sens. Ils ne lui prêtent aucune attention, ils se contentent de leurs yeux cachés sous le capuchon. La lumière glisse des vitraux, grise et blanche, silencieuse. Une lumière de nacre terne. Gueule de Truie a déjà vu des verres d'Église, colorés et violents. Ceux-là sont immobiles, modestes. Gueule de Truie se souvient d'un mot ancien, exact : *albâtre*. Leur perle roule sur la pierre du sol. Les Pères sont noirs, ombreux, là où les vitraux sont subtils.

La Cavale lance, pour briser le regard intime des deux Pères :

— Le monde est mort, la bouche de Dieu l'a tué. Il n'y a rien de neuf ici. Il ne peut pas y avoir de neuf, puisque nous sommes finis.

Il essaye de se calmer, d'éteindre l'étincelle de panique qu'il entend dans sa propre voix. Les verres de son masque huilent tout ce qu'il regarde, rendent cette lumière noire, lourde. Pour lui, les vitraux rampent dans les ombres.

Les Pères se tournent vers lui, et le premier fait, de la même voix qu'il prenait pour lui apprendre sa Leçon quand Gueule de Truie était enfant, il se penche sur lui comme une branche qui ploie ;

— *Mais eux aussi le savent.*

— *Eux aussi.*

La Cavale sent son ventre se glacer brutalement, et il commence à comprendre ce que les Pères veulent dire.

— *Alors pourquoi la peur soudaine ?*

— *Pourquoi.*

— *Le monde pourrait depuis le Flache. Tout le monde le sait.*

— *Tout le monde le sent.*

— *Nous sommes tous nés dans l'odeur de cadavre.*

— *La charogne divine.*

Gueule de Truie s'était présenté devant les Pères sans humilité particulière, fier d'avoir fini ce travail vite et net. Il se le reproche maintenant, il s'en veut de cette arrogance qu'il paye en se montrant ignorant et stupide devant les Pères.

Il décide de sortir de son rôle, il avance un avis, une possibilité.

— Peut-être. Que quelque chose a changé. Que la chose s'est amplifiée. Peut-être que tout va plus vite, maintenant.

— *Peut-être, oui.*

— *Peut-être.*

Ils répondent cela d'un ton moqueur, insultant. Comme lorsqu'il était petit, qu'il lisait une phrase entière et qu'ils le reprenaient, le doigt collé sur le papier pour montrer ce qu'il aurait pu mieux faire.

— *Quelque chose a changé. Mais quoi ?*

— *Quoi. Mais nous ne le saurons pas, puisque tu ne l'as pas ramené.*
Questionné.

Gueule de Truie ne répond pas. Il n'y a rien à répondre. Rien.

Les Pères ont un murmure entre eux, un bourdonnement d'abeilles.

Ils se regardent encore. Ils se tournent vers Gueule de Truie.

— *Fais... plus vite.*

— *Et mieux.*

— *Ta mission.*

— *Les tuer tous.*

— *Avant que ça arrive.*

— *Avant le Jugement. Le Jugement Dernier. La pesée des âmes.*

— *Et une fois que tout sera passé, que les survivants seront tous morts, que nous les aurons tous tués ;*

— *Toutes les âmes à leur juste place, en Enfer, au Paradis. Alors ;*

— *Alors nous pourrons tirer le rideau.*

— *Uniquement la présence de Dieu et son silence. Enfin. Rien d'autre. La terre morte, et les océans secs.*

— *Fais vite.*

— *Fais... vite.*

Sur la Roue, le corps pend, face à un soleil qui ne se lève pas. La mer, devant. Même au supplice il voit l'horizon. Aucun oiseau sur lui. Aucun ; chapitre troisième.

La fille est couchée dans l'herbe, sur le ventre, la boîte à côté d'elle. Elle a le menton dans les herbes fraîches, les mèches de sa frange blonde touchent la racine de son nez. La boîte est en fer-blanc. Elle date d'avant le Flache et n'est presque pas cabossée, à peine tachée d'un peu de rouille dans les coins et aux arêtes. Rectangulaire, plus haute que large, sa base grande comme une main ouverte. Elle est bleu pâle, et on peut voir des sortes d'oiseaux noirs à bec jaune peints sur les côtés ; des animaux à grosse tête avec de petits pantalons, des chapeaux de plage et des ballons rouges. Ils semblent courir sur les flancs de la boîte bleue, se souriant les uns aux autres, se dandinant sur des pieds palmés et gardés nus. Le couvercle est rond, la surface lisse.

La fille regarde le pont en bas de la colline. Il est détruit, ouvert en deux, mais une des poutrelles soutient encore assez de béton pour pouvoir traverser en faisant attention. D'ailleurs, c'est ce qu'essaye de faire le vieux.

La fille le suit depuis quelques jours. Elle l'a trouvé dans les ruines d'une ville silencieuse. Elle marchait dans une rue mangée de débris dont la poussière et les pluies avaient rongé les angles vifs ; elle s'était cachée sous une façade éboulée, sous un pan de toit à peu près entier. C'était ce qu'elle faisait dans les villes ; se glisser d'un recoin à un autre, ne pas se faire remarquer. C'est ce que *tout le monde* faisait dans les villes. En levant la tête, on voyait une cuisine, une table recouverte d'un stique déchiqueté par les pigeons, rongé, qui rebiquait en longues franges sous les bols noircis et les boîtes vidées par le vent. Un peu de papépeint, de grosses fleurs d'une ombre jaune sale, pas encore totalement passées, sous le rebord d'une fenêtre. Les chaises auraient dû être crevées, n'être plus que des pieds et un dossier, peut-être, avec de la chance. Mais la merde d'oiseau les momifiait assez pour qu'elles ressemblent à des fantômes gris mouchetés de noir. Ça sentait fort la vieille plume et la peau d'oisillon, cette odeur malade et tiède de grenier resté fermé. C'était un nid énorme que cette cuisine ouverte sur le ciel et la rue, jusqu'au-dessus des placards défoncés qui étaient hourdés de guano, et la fille se demanda où étaient partis les pigeons, parce qu'il n'y en avait aucun. Peut-être que des gens les avaient mangés. Peut-être qu'ils avaient fui. L'un comme l'autre, la fille se méfiait. Le silence n'était jamais bon. En y réfléchissant, le bruit non plus. La fille n'aimait pas les villes. Parfois, on trouvait encore du manger ou des vêtements, mais c'était de plus en plus rare. Et de

mieux en mieux gardé.

La fille avait penché la tête hors de l'abri du toit, avait cherché un mouvement, quelque chose qui signalerait une présence. La boîte ne la gênait pas. Elle était habituée à elle. La fille avait guetté longtemps. Mais après tout, elle n'était pas pressée. Elle tenait la boîte au creux de son bras et respirait lentement. Ces attentes étaient comme autant de routines.

Elle avait fini par voir bouger quelque chose ; une tête qui pointait hors d'une entrée de cave effondrée. On aurait dit un lièvre et son terrier, un oisillon et son nid, la fille et son toit ; à la fois curieux et méfiant. Chauve, aussi. La fille avait rivé les yeux dessus, attendu encore un peu. La chose finirait par se sentir en sécurité. Et quand c'était sorti, suivi d'un corps habillé de velours brun, usé et troué aux coudes, la fille lui avait emboîté le pas. En silence.

Elle l'avait suivi plusieurs heures. C'était un vieux, et la fille le nomma tout de suite *le vieux*, parce que l'originalité n'était pas son fort, en tous cas pas pour les noms. Il parlait tout seul ; même plusieurs mètres derrière lui, elle l'entendait grabouiller dans sa bouche, mâcher des mots baveux. Il semblait appeler quelqu'un. Il semblait chercher. Il tâtait les poches de sa veste. Il regardait autour de lui. Le vieux et la fille étaient sortis de la ville, ils longeaient les derniers blocs de béton, les maisons éventrées et pillées depuis des années. Il n'en montait pas un bruit. La fille eut soudain peur que le vieux s'arrête dans l'une d'elles pour passer la nuit, parce qu'elle n'aimait pas dormir dans ces lieux-là. Ils étaient froids, ils sentaient la mort. Ils avaient été vidés avant même que la fille ne vienne au monde. Remplis d'une odeur de plâtre moisi, de champignon. D'eau, mais d'eau sale, celle des grottes et des puits sans vie, celle qui a un goût de boue et rend malade. Ça puait le caveau et la décomposition humide. C'étaient des maisons-monstres. Elles pourrissaient leurs entrailles depuis le moment du Flache sans comprendre qu'elles étaient mortes.

La fille regarde toujours le pont. Le vieux ne peut pas voir que quelqu'un l'attend de l'autre côté. Un garde, une fille ; plus jeune que *la fille*, et plus sale, aussi. Notre fille a une boîte, et l'autre fille a un gourdin clouté. Elle est vulgaire, très, alors la nôtre cherche un surnom et elle trouve ; *la pute*.

La pute se pense dans un monde qui n'existe plus. Ça se voit, ça crève les yeux. La fille en a déjà croisé des comme ça. Elle croit être dans un mythe, un temps du rêve, elle a essayé d'être comme sur ces affiches qui moisissent dans les couloirs sombres des cinémas, ces morceaux de papier froid qui se racornissent derrière des grillages si bien fixés qu'on ne les a toujours pas forcés. Elle a dû voir aussi ces

pubcités qui pendent parfois des plafonds des magasins, grandes photos cuites par le temps, dents blanches maintenant jaunies, cheveux doux et longs, vêtements sans trous et serrés comme des secondes peaux. La pute a voulu être tout ça, mais c'est raté. De toute façon, personne ne peut plus réussir. C'est trop tard. Elle a les genoux cagneux et porte des collants les uns sur les autres, charpie de trous sur charpie de trous. C'est couleur chair, noir, jaune, à motifs, tout ensemble, taché et boueux vers le bas. Des jambes de panthère maigre. Le haut est assorti : une superposition de bretelles de soutien-gorge détendues et les lanières d'une robe au tissu noir et passé. La pute a essayé de changer sa couleur de cheveux, aussi, elle a dû trouver une vieille boîte de jus. Ça vaut cher, et la fille se dit que le clan qui vit derrière le pont a des sous, ou une réserve, quelque chose de notable. Le jus, on tombe pas dessus tous les jours. En tous cas la pute a eu au moins une boîte de jus ; un truc violet qui n'a pas pris partout ; des mèches dans tous les sens, qui rebiquent, lui font une tête de rat mouillé. Maquillée, aussi, sans doute avec des baies, ça semble trop viv pour être des cométiques. Elle se voit belle. Debout sur son pont avec son arme dans la main, elle se voit comme ces photos au noir des couloirs dans lesquels on n'entre plus. Les cinémas effondrés. Les tunnels enfouis. Le domaine de la vermine. Les tapis grouillant de bêtes, les plafonds qui craquent, les portes qui mènent vers les ruines du monde. Ces endroits sont comme les maisons éventrées sur le bord de la route, en pire. La peur du noir semble y dormir comme un lézard géant prêt à mordre. Tout le monde a peur. Ça, la fille n'a pas eu besoin d'imagination pour le savoir.

Il pleut, une bruine grisâtre qui glisse sur la peau, et la fille lève les yeux vers les nuages. Elle les aime, parce qu'ils mangent la lumière, qu'ils rendent les choses plus douces. Même la pute a l'air moins brutale, même ses cheveux et son maquillage semblent éteints. Le vieux, lui, est en train d'escalader les morceaux de béton du pont. L'odeur du ciment mouillé monte jusqu'ici. Ça prend à la gorge, c'est fade et triste. Les vêtements du vieux sont couverts de poussière mate, ils foncent avec l'eau qui tombe dessus. Lui, il s'appuie sur les mains, il trébuche, c'est long et la fille s'ennuie. La bruine tape sur ses cheveux à elle, doucement, elle pose le nez sur le sol pour sentir la terre. D'un coup le vieux glisse et se retourne un peu, et la fille voit pour la première fois qu'il a les poches de sa veste pleines. Ça fait des bosses. Elle n'avait jamais vu.

Elle l'a suivi quelques jours. Elle l'a laissé dormir devant son petit feu de brindilles, de loin, sans se faire voir. Il doit être sourd comme un pot, ou alors fou. Il ne l'a jamais vue ; du moins, jamais regardée.

Quand il dort, il se roule en boule dure et frileuse sur le sol nu ; il n'a aucun bagage. Ils ont marché en forêt. C'était l'une de ces forêts figées, qui ne pousse plus ; tout reste pareil, tout le temps. En tous cas, c'est ce que la fille a entendu dire. Les forêts fossiles, même si elle n'a aucune idée de ce que ça veut dire.

Le vieux marche à petits pas précipités, glissant presque, avec un bruit de chaussures qui traînent. La fille se demande comment il fait pour avoir encore des semelles en état. Il doit les user en quelques semaines. Il se tord dans son sommeil, aussi. Ça, c'est tout ce que sait la fille à propos du vieux. De toute façon, elle a arrêté de songer à lui quand ils sont arrivés au pont, parce qu'elle connaissait déjà la suite. Il y a toujours un garde sur les ponts ; toujours.

Il lève la tête et aperçoit enfin la pute. Il est trop proche d'elle pour fuir, et puis elle doit avoir l'habitude de sauter dans les éboulis du pont. Plus que lui, qui traîne presque à quatre pattes dans les gravats. La fille voit son visage à la lumière du jour pour la première fois, de profil. Il a une moustache grise, des dents ternes, aussi, grandes. Des yeux cachés par les paupières gonflées. Elle se dit qu'elle ne s'est pas trompée, pour le nom. Elle regrette un peu de l'avoir regardé, maintenant. Peut-être qu'un autre garde aurait agi différemment. Peut-être qu'un autre aurait parlé avant. Mais c'était le tour de la pute, alors voilà. Elle s'approche et, malgré les bras levés du vieux, devant son visage, elle l'empoigne par le col et le colle à elle, le traîne à sa suite. Elle a l'air forte, et lui pas plus pesant qu'un chiot. Il ne se débat pas, il essaye juste d'avancer et de ne pas tomber. Il est déjà résigné. La pute tire d'un coup sec, et une des poches de la veste en velours craque et une pluie de photos s'envole, taches noires, brunes et blanches. Ça retombe par terre à cause de la pluie, mais ça bouge encore, comme des ailes. La fille se relève un peu, un tout petit peu ; elle est surprise, mais la pute peut la voir, alors elle fait attention. Les photos, c'est rare, et là il y en a des dizaines, de gros paquets collés qui glissent sur le béton mouillé. La pute ne regarde même pas les feuilles lisses qui s'échappent de la veste du vieux. Elle le tire, comme une araignée, vers la guérite, vers ce qui lui sert de nid. Le vieux tente de saisir les photos qui passent à sa portée. Il pousse un cri, mais un cri de tristesse. Alors la fille attend que la pute lui tourne le dos, et se lève. Elle prend sa boîte bleue, elle part. Il n'y a plus rien à voir ici. Elle ne veut pas être là pour la curée. On ne peut pas traverser le pont, c'est tout ce qu'elle voulait savoir.

Elle entend pourtant le premier choc, et une sorte de couinement. Elle ne presse pas le pas, elle se contente de se fermer. Comme un coquillage, elle se replie en elle et avance. Peut-être que la pute rit,

quelque part entre les piles du pont, mais la fille n'écoute pas. Elle repense aux photos, au bruit léger de la pluie. Elle se demande si le vieux a pu connaître le Flache, si c'étaient des photos à lui. Elle se dit que non, que ce n'est pas possible, que le Flache remonte à très longtemps. D'un autre côté, la fille n'a jamais été très douée pour deviner l'âge des gens.

Les vieux, de toute façon, on n'en voit presque plus.

Les squelettes se serrent derrière les coffres de bois, s'en servent comme de boucliers. Ils sont collés les uns aux autres, à touche-touche, et entre eux rien ne passe. Ils forment bloc. Devant eux, la masse et la curée ; chapitre quatrième.

Gueule de Truie examine encore le plan. Lui est debout, les mains à plat sur la souche qui sert de table ; penché en avant, comme si son groin pesait, le tirait vers la surface de papier déchiré. Il est jaune, ce papier, ancien, et recouvert de grosses traces de crayons de couleur. Le plan appartient aux archives de l'abbaye, et Gueule de Truie a envoyé des éclaireurs pour corriger ce qui peut l'être. Il aime presque ces gens. Ils sont calmes, silencieux, ils prennent leurs ordres et disparaissent faire leur travail. Quand ils reviennent, les cartes cassées qui puent l'humide sont tatouées de bleu, de noir, de rouge, toutes les couleurs des crayons d'enfant que les Pères gardent au seul usage des éclaireurs.

Cette carte-ci montre seulement ce qui se dresse à plusieurs centaines de mètres : deux barres d'immeubles d'une dizaine d'étages, face à face, un jardin mort entre les deux. Sur la carte, elles ont été repassées en vert, et bavent à cause de la bruine. Si on lit les anciens traits, on apprend que c'était un quartier à part de la ville, dans les faubourgs, des maisons uniques et des routes sinueuses, des champs entre chacune et des jardins assez grands pour y vivre à plusieurs. Là-dessus, aucun vert ; tout a disparu, tout est parti, bouffé. Ce que montre la carte nouvelle, c'est le travail des pillards, du feu, de la ruine et des plantes, de l'âge de la Terreur ; il ne reste rien. Maintenant, tout est silencieux, et seules les deux barres se tiennent encore là, éléphantiques, grises et immobiles dans un fouillis de ronces, droites, presque intouchées. Deux navires arrachés à leur voyage de gouffre.

Gueule de Truie réfléchit à ce qu'il a prévu. Il sait pourquoi il est là ; il aurait pu donner les ordres à ses hommes devant l'abbaye, mais il se doit d'être debout, ici, l'air pensif et la carte entre les mains. Parce qu'un clan, peut-être deux, vivent à l'intérieur des barres, et que la Troupe a peur des bâtiments clos. Il est présent pour les rassurer. Les hommes de Gueule de Truie craignent les couloirs, les caves et les escaliers. Ce sont des bêtes nées entre les troncs, sous une tente, avec rien de plus qu'une capuche et un vague tissu entre eux et le ciel. Ils ne savent rien des murs de plâtre et des marches qui grincent leurs clous. Ils ne savent rien, qu'obéir si on les terrorise assez. Alors, si la simple présence de Gueule de Truie ne suffit pas à les rassurer, la Cavale sera là, sur leurs talons, pour qu'ils aient encore plus peur de

reculer que d'avancer.

Il fait frais. Pas tout à fait froid, mais la bruine est présente pour le faire croire. Gueule de Truie sent l'humidité ramper entre son masque et son col, sur sa nuque. Du brouillard sur ses vertèbres. S'il pouvait, il frissonnerait. Ils sont douze hommes en plus de lui, et ils attendent, silencieux, que la Cavale donne l'ordre d'entrer dans les bâtiments. Gueule de Truie, lui, ne pense à rien. Ou plutôt, il pense à ce qu'ont dit les Pères, et à cette chose qui ronge, cette chose nouvelle, ces nouvelles dents d'ivoire qui mangent ce qui reste du monde. Il écoute le presque silence, le vent qui siffle en montant la colline. Le froid, qui tombe avec la pluie, chaque goutte et son coup contre la terre. Il a chaud dans son masque, tout le reste de son corps est glacé. Il ne le sent pas. Il ne le sent jamais.

— Toi et toi, fait la Cavale. Restez ici.

Il désigne du doigt un arbre creux, loin, ouvert face aux deux immeubles.

— Vous vous cachez. S'ils sortent, vous les arrêtez. Vous les gardez là. Vivants.

Gueule de Truie attend que les deux hommes comprennent, voient l'intérêt de l'arbre creux, s'y dissimuler et surveiller, en même temps. Ils finissent par hocher la tête, et la Cavale continue.

— Le reste et moi, on entre. Il y a sûrement des Gens dans les deux bâtiments. On ne fait pas deux groupes. On nettoie tout l'immeuble à gauche, ensuite on passe à l'autre. Vous gardez les chefs pour la Question.

Il attend encore. Regarde leur expression changer quand ils ont fait le tour mental de leur mission, qu'ils l'ont bien comprise. Les hommes de Troupe sont interchangeables. Ils ont tous le même visage. Gueule de Truie ne se donne plus la peine de les reconnaître.

— Un bâtiment. Après on passe à l'autre.

Il voit un des hommes ouvrir la bouche, une question tremblant là, sans qu'il ose la poser.

— Quoi, lance Gueule de Truie.

— Si... s'ils ont des armes.

— Ils vont avoir des armes.

— Non, des... des armes à feu.

Gueule de Truie quitte l'homme des yeux et regarde au loin. Tente de calmer sa respiration. Il réussit à ne pas parler trop fort.

— Il n'y a plus d'armes à feu.

— Mais, continue l'autre, s'ils en ont quand même.

— Ils n'en auront pas. Tu fantasmes ton cauchemar. Ils ne peuvent plus en avoir. Ça n'existe plus. Les armes à feu sont mortes, tu comprends, espèce de connard ? Tu piges ce que je te dis ou tu es trop con pour que ça fasse autre chose qu'un écho dans ta cervelle de

merde ?

Gueule de Truie a broyé ses dernières phrases entre ses dents, sans hurler pour ne pas se faire entendre des tours, mais il a mâché ça dans une colère noire, comme s'il avait craché des graviers. L'homme ne recule même pas, il semble simplement perdu. Il se gratte la barbe pendant que les mots cherchent une place dans son esprit.

— Ah, il finit par faire. Un long « ah » de compréhension, et Gueule de Truie voit au vide de son regard qu'il ne comprend rien de plus. La Cavale regarde ce petit bout d'homme d'une tête de moins que lui, la peau marquée, le nez rougi au bord, et con comme une brique. Il lui vient l'envie de le broyer, juste pour lui faire mal. Lui passer la rotule entre deux pierres, simplement pour le faire couiner comme un rat.

Ils n'ont pas vraiment la peur de mourir, en fait ; seulement celle de ne pas comprendre. Il n'y a presque plus rien dedans, mais ils ont encore la peur du ridicule.

— Ils n'ont pas d'armes à feu, explique encore Gueule de Truie. L'âge de la Terreur est passé. Nous sommes mieux armés qu'eux.

Et là-dessus, il montre la paume de ses mains vides.

Gueule de Truie n'a pas peur d'être désarmé. Les Pères l'ont voulu ainsi, sans masse, sans lance, sans pinces. Il a mis du temps à comprendre. Au début, il pensait que c'était une marque de confiance, quelque chose qu'il portait sur lui, comme une médaille vide, un détail qui le plaçait à part des autres Cavales. Et un jour, il a saisi. Il avait le visage fracassé d'un de ces Gens entre les doigts, rouge et luisant, et il a soudain eu conscience de l'expression de son visage, de son vieux visage, celui sous le masque. Il était tordu de haine et de dégoût. Comme si au lieu d'un être humain mort, il tenait un ver, un ver énorme. Il a compris que ses armes, il les loge à l'intérieur. Aversion et répugnance. Peur et dégoût. Il ne peut pas perdre. Dieu le fait avancer vers la victoire, mais toutes les Cavales ont le même souffle divin dans le dos. Gueule de Truie, en plus, ne peut que gagner parce qu'un humain ne saurait se faire marcher dessus par des sous-êtres déjà morts.

Gueule de Truie replie la carte et redresse ce corps qui lui sert de fourreau.

— En avant.

Et ils partent tous les onze.

L'immeuble ; silencieux et noir. La porte d'entrée est arrachée, un pan encore de travers, là depuis si longtemps que le bois du cadre se fige, tordu, plié contre le mur. Les fenêtres sont brisées, clouées de planches. Un peu de lumière se glisse encore. Assez pour voir les torches passées à d'anciennes fixations dans le mur. Gueule de Truie

touche le charbon de l'extrémité, le froisse entre ses doigts, le fait sentir à l'homme derrière lui.

— Ça pue, dit l'homme à la Cavale, et Gueule de Truie hoche la tête.

Si le bois sent le feu, c'est qu'on s'en sert. Il fait signe aux autres de le suivre. Le couloir est dégagé à moitié. Le long du mur des fenêtres, le sol, sale, plein de papiers et de déchets sans nom. À droite, un chemin creusé dans les immondices longe la cloison. On dirait un sentier de rats. Gueule de Truie se tend, parce qu'il comprend que ces Gens seront durs ; s'ils s'éloignent de la pauvre lumière qui filtre entre les planches, c'est qu'ils vivent au fond, dans les caves, au milieu des gouttes d'eau qui tombent et dans l'odeur de leur propre merde. La Cavale repense aux mots des Pères, à cette chose qui avance. Il a entendu parler de clans qui ont changé, de clans plus tout à fait comme avant. Mais ils étaient loin. Très loin, et d'autres Cavales s'en occupaient. Il serre les poings.

Gueule de Truie entend un bruit et il se retourne ; un homme de Troupe est en train de prendre une des torches du mur. La Cavale bondit vers lui et, sans pouvoir s'offrir le bruit d'une chute ou d'un cri, lui pince les lèvres entre ses doigts et tord, assez pour que l'homme tombe sur les genoux en tenant le poignet de Gueule de Truie. La Cavale sent les sanglots nerveux de l'homme sous sa paume, ils passent par la chair de son bras. Il se penche vers lui, lentement, cherche à calmer sa voix, à parler sans se faire entendre des murs, du sol, des tuyaux vides qui répercutent le son jusqu'aux caves.

— Pour qu'ils sachent que quelqu'un est entré ?

Il lâche doucement les lèvres qui saignent et, comme l'homme est assis, il lui envoie un coup de poing dans les dents, fort. S'il tombe, il ne fera pas grand bruit. Gueule de Truie sent l'ivoire casser sous ses phalanges. Il en est content.

La Cavale distingue encore à peu près les choses au travers des yeux huileux de son masque. Il regarde autour de lui. Il étudie ce qu'il voit. Il sait que les autres ne seront jamais capables de comprendre. Quand il était petit, Craque-neurones lui a expliqué qu'on avait tenté d'apprendre, de former les hommes de Troupe. Mais c'était si rare d'en trouver des bons qu'on en faisait des Cavales quand il en arrivait un.

Après le tournant, comme Gueule de Truie l'a lu sur le plan, les fenêtres disparaissent. Seuls les deux murs, blocs gris, noir en bas de saletés ; rien d'autre. Et les ténèbres qui s'épaississent.

— Les torches, fait la Cavale.

Il sort son briquet de fer. Il déteste ce moment. Gueule de Truie s'accroupit, et les hommes de Troupe l'imitent, regroupés autour de lui, tous les visages tournés vers ce petit morceau de métal éteint. La Cavale prend sa pierre, sa bourre fibreuse. Il coince la dernière sous

son pouce, sur le briquet, et les cognes. Les étincelles donnent plus de présence à l'obscur et c'est ce qu'il n'aime pas. Gueule de Truie sait que les hommes ont peur. Il sait aussi que les escarbilles se reflètent dans le métal et les lunettes de son masque. Il sait l'image de ces deux-là tout ensemble, la brutalité de sa cagoule et l'archaïsme du feu qu'on tente de faire prendre. Lui, il se sent animal, minuscule. La flammèche qui vient de monter entre ses doigts n'y change rien. Il y a longtemps, ils avaient encore des allumettes, Gueule de Truie s'en souvient. Elles sentaient mauvais.

— Vos lampes.

Ils lui tendent chacun leur tour une lampe à huile, un petit pot qui ressemble à un coquillage fermé. Il y a un trou dessus, avec une mèche qui sort. Elles ont toutes les couleurs, ces mèches, elles sont faites de vieux lacets tressés. Les lampes ont été fabriquées, on voit encore les marques de doigts sur la terre maintenant sèche. Les hommes de Troupe les passent sans se bousculer, sans chercher à être le premier. Gueule de Truie sait que ça ne leur ressemble pas, que c'est l'angoisse du lieu qui les pousse à obéir, à s'oublier pour se rassurer. Ils sont à lui, en ce moment, comme des enfants quand ils viennent de faire un cauchemar et s'abandonnent dans les bras de ceux qui les dressent.

— Le lieu, glisse Gueule de Truie pour simplement se placer en chef, se placer dans le rôle de celui qui sait et qui rassure.

Les lampes sont allumées. Il n'y a pas un bruit dans l'immeuble. Aucun tambour de pas, aucun escalier qui craque. Rien. Même la pluie ne passe pas les murs.

— Ils sont en bas, fait Gueule de Truie. On descend.

Ils avancent les uns derrière les autres. Le mur de droite s'est effondré il y a longtemps, il ouvre sur le hall. Tout est gris, et la poussière monte dans la lumière des lampes. Elle est épaisse, âcre, elle n'a plus rien à voir avec celle des dortoirs, elle est acide, inhumaine. Du stique retourné à la terre, de l'essence et des huiles fourrées dans le sol. Une fois, Gueule de Truie a senti une voiture brûler, et l'odeur de ses sièges, de l'intérieur qui fondait était la même qu'aujourd'hui. Le hall est vide, à part cette lumière grise qui bouge en nappes. La lumière de l'abbaye, mais sans vitraux, en pleine désolation. Dans un coin, encore des boîtes aux lettres éventrées, qui pendent comme des langues.

Le couloir tourne encore, et Gueule de Truie devine dans le halo des lampes à huile une porte, au fond. En métal, et fermée. Propre. Presque.

— Ils sont là.

Les hommes s'arrêtent, et Gueule de Truie en profite pour regarder leurs armes, voir leur état. Il l'a déjà fait dehors, mais il faut être sûr

qu'ils les ont sorties, qu'elles ne sont pas coincées dans leur ceinture, qu'ils ne les traînent pas comme un objet quelconque. Des fois, la Troupe est vraiment prête. Des fois.

Des bâtons lourds, des branches noueuses dont on a gardé l'œil à l'extrémité, passé au feu, durci. Des couteaux ébréchés. Une hache anciennement rouge, trop lourde, mais son porteur reste derrière un autre homme de Troupe, qui, lui, a un morceau de métal en bouclier. Ils sont toujours fourrés ensemble, ce sont les seuls qu'on remarque, à force. Les autres sont les mêmes ; les yeux pleins de peur et d'envie. Gueule de Truie en prend un au hasard. Il aurait voulu choisir celui qu'il a le plus envie de frapper, mais le désir est là pour tous.

— Toi. Ouvre la porte. Descends.

Il y a un murmure dans le groupe, comme le vent qui passe dans les feuilles ; un froissement, quelque chose d'angoissé et pourtant reconnaissant de n'avoir pas été choisi. C'est aigu et bas, on dirait des petites filles qui jouent dans un grenier, en secret. L'homme désigné attend, il tient sa lampe à huile à hauteur du menton, et Gueule de Truie le regarde vraiment. Il est roux, un roux sale et profond, une couleur terreuse de vieux bois. Il a la peau rose, très pâle avec des taches blanches, décolorées, mais pour une fois ça ne semble pas être une maladie qui ronge, juste qu'il s'est endormi sous un arbre, avec des feuilles entre le soleil et lui. La Cavale se rend soudain compte à quel point il est jeune. Il a même encore les dents blanches. La haine de Gueule de Truie s'affadit presque.

— Descends.

Le roux pousse la porte. Devant lui, l'escalier est gris et se noie dans l'ombre. Ils s'y engagent, le roux devant, Gueule de Truie derrière, les autres ensuite.

La Cavale entend parfois un bâton frotter au béton du mur, les semelles des hommes de Troupe claquer sur les marches. Rien d'autre. Mais l'odeur monte, chaude ; les Gens. Ça sent la viande vivante, la respiration et la sueur. Ils vivent là. L'escalier respire comme une gorge. Gueule de Truie sait dans quoi il entre. Il est froid, comme une lame.

Et puis, les bouteilles. Le roux dit soudain :

— Un trou dans le mur.

Et il y a un bruit de verre brisé, de verre qui rebondit sur les marches et contre les murs, et Gueule de Truie comprend que les Gens ont posé un fil sur une marche, attaché à un tas de bouteilles et de boîtes, et que le roux vient de se prendre les pieds dedans, et que les Gens sont maintenant en éveil. La Cavale se durcit encore, et il goûte le son cristallin, pur et blanc qui descend avec lui. Des notes pures, comme celles chantées par Dieu.

— Courez, il fait.

Et la Troupe s'engouffre jusqu'aux caves.

Les lampes ne donnent rien. On ne peut pas les tenir droites et se battre, et les Gens commencent à arriver en bas des marches. Gueule de Truie prend la lampe du roux et la lance sur les premiers corps qui s'amassent ; la lampe explose, et son huile s'enflamme en une gerbe énorme. Les Gens hurlent et tentent d'éteindre, mais ils ne font que se mettre le feu aux mains. Ils se roulent par terre, et Gueule de Truie saute par-dessus eux. Il y en a d'autres qui viennent et c'est parvenir au cœur qui importe ; il laisse les anonymes se battre avec les anonymes, lui est là pour toucher au cerveau. Derrière lui, il entend des cris, et les hommes de Troupe imbéciles qui lancent eux aussi leur lampe sur les Gens déjà en feu, déjà en train de mourir. Il court. Des imitateurs. Des singes. Aucun génie là-dedans.

Il y a des boîtes de conserve coupées dans lesquelles on fait brûler des charbons. La Cavale a déjà connu ça dans d'autres caves, il sait que ces Gens n'ont pas besoin de plus pour y voir ; ils aiment le terrier et l'ombre, comme des vers aveugles. Des points bruns au travers des lunettes moirées du masque, c'est tout ce qu'il distingue. C'est un chemin, pas une salle, alors il continue à courir, et sa respiration siffle dans ses oreilles. Il se fait penser à un taureau, et c'est pour cette image qu'il baisse la tête devant le groupe de Gens et qu'il les percute de toute sa force. De l'herbe dans laquelle on marche, celle qui ne se relève pas. Des femmes, les seins nus tombants, des saloperies qu'elles montrent sans même y voir le mal. Il est dans la salle, maintenant, il le sait ; les boîtes de charbons sont toujours collées aux murs, et il les dépasse. C'est grand, très grand, et Gueule de Truie se dit que c'est la première cave de cette taille dans laquelle il entre. Organisme gris, vide, cage thoracique envahie par des êtres roses et puants. La Cavale ne remarque aucune hutte, aucune tente, rien de plus que des couvertures par terre en tas, tachées et humides. Un bloc d'hommes lui fait face, armés. Il se retourne à peine, note que cinq ou six hommes de Troupe l'ont suivi. Le roux et celui à la hache, seul. Les autres, il ne les reconnaît pas. Il sait juste qu'ils sont à lui. Gueule de Truie ne s'arrête pas, il fait avec le groupe de Gens la même chose qu'avec leurs femmes ; il les percute de plein fouet, l'épaule en avant. Il est stoppé dans son élan par cet écran de chair, tombe au sol, roule sur lui-même et tend la main pour se freiner brutalement. Sa hanche frotte sur le béton. Il entend un tchac quand la hache rouge rencontre de la viande, et un grand cri, puis le silence. Les Gens se mettent ensuite à gueuler, de rage, de peur, quand ils devinent totalement ce qui arrive. Il leur faut toujours du temps. On dirait qu'ils vivent autrement. Comme des escargots, lents. Gueule de Truie se relève, attrape l'un des hommes de la cave, les deux mains sur la mâchoire,

autour du cou, le soulève et le jette brutalement au loin. L'autre hurle sans comprendre, et son cri s'enfonce dans le noir. Un choc, et un gémissement long. Un homme du clan donne un coup de poing à Gueule de Truie, sur la bouche, et la Cavale bave un filet de salive et de sang entre ses dents. Ça ne l'étonne pas. Il sait qu'il gronde à chaque fois qu'il se bat. L'homme est petit, plus petit que Gueule de Truie, alors la Cavale ne cherche pas à faire un beau mouvement, une démonstration technique. Il lève les deux poings serrés l'un dans l'autre et les abat sur le crâne de l'homme, là où l'os se colle en croix. Il y a un crac, les yeux soudain blancs de l'homme, et plus personne en face de Gueule de Truie. Il regarde à peine autour de lui, juste de quoi savoir où en sont les autres. Le porteur de hache est couvert de sang et de chair, on dirait qu'il s'est roulé dans quelqu'un. Il a les yeux glauques, et la Cavale se demande s'il ne faudra pas le finir après la mission. Parfois, ils deviennent fous et cherchent le sang. Les autres se battent, c'est une mêlée brute, et Gueule de Truie est incapable de faire le tri, qui sont ses hommes et qui sont les Gens. Il n'en a pas le temps. Et puis, soudain, il sent une pression autour de sa poitrine, et on le tire violemment en arrière. Il tombe sur le coccyx, se cogne les dents et se mord la langue là où le sang coule déjà. Il se débat, mais on le traîne sur le sol râpeux et il parvient à peine à sortir un bras, puis le sol disparaît et puis le vide ; il chute, se tape l'épaule contre une paroi sans savoir si elle se trouve en bas ou en haut, souffle un grand coup à l'odeur de fer, et enfin, le choc ; sa tête claque sur le béton et il perd connaissance.

La nudité des cadavres ne montre rien, que le parchemin cuit et sans chair. Aucun relief sur les pubis, aucune graisse sur les poitrines. Même les jambes ouvertes sur un cheval, rien que le papillon d'os des hanches vidées. La vérité, telle quelle est ; chapitre cinquième.

La fille entend des pas dehors. Ça bouge, ça froisse les feuilles. Elle est dans un abri. Il y en avait encore quand elle a commencé son voyage à elle, ils étaient ouverts ; exprès ; on trouvait parfois de la bouffe, des couvertures, ça servait à passer une nuit au chaud avant de reprendre la route. Ça fait longtemps qu'elle n'en a pas vu. Enfin, si, mais déserts et vides, ouverts aussi, mais aux vents.

Celui-ci est presque propre, pourtant. Il est en sous-sol, au bout de quelques marches, on ne le voit quasiment pas. C'est parce que la fille marchait lentement qu'elle l'a aperçu. Elle y est descendue, pour trouver six lits les uns à côté des autres, en enfilade. Des sommiers en ressorts métalliques, des pieds rouillés, des matelas gris, le béton en dessous taché d'eau d'infiltration. Les murs nus, des toiles d'araignées si épaisses et anciennes qu'elles en sont noires. Il reste même des draps rongés et des sacs de couchage décousus.

La fille a été dans le lit du fond et elle s'est roulée en boule ; rien de plus simple. Elle s'est endormie.

Et maintenant, les pas.

La fille s'est réveillée brutalement, pâteuse, comme tirée d'une vase. Elle n'a pas déjà ouvert les paupières qu'elle se dit qu'elle a été stupide, que c'est peut-être un piège, une nasse où la fatigue l'a poussée. *Bête*. Elle se redresse en essayant de ne pas faire grincer les ressorts. Elle pose les pieds par terre, elle en sent le grumeleux au travers des semelles. La fille se coule au sol, en silence, la boîte dans le creux du bras. Se faufile sous le lit, tire les couvertures jusqu'au sol. Blottie. Elle n'a pas peur. Elle s'ennuie toujours un peu, elle a toujours l'impression de revivre les mêmes choses. Que les gens et les dangers sont tous les mêmes. Que la fuite est toujours la même.

Elle voit un peu de sol, et une ombre qui glisse vers elle. Deux paires de jambes, deux pantalons, l'un vert, l'autre bleu. De vieilles couleurs passées. Des coutures de tissu, comme des blessures d'objet. L'usure des choses, puisqu'il n'y en a plus de nouvelles. Tout a l'air vieux. Tout est vieux. Les chaussures sont en cuir, de la corde autour pour faire tenir ce qui tient encore. Elles ont beaucoup marché. Beaucoup servi.

La fille se terre et serre sa boîte contre elle. Ils ne la prendront pas. Elle l'a décidé. C'est plus de la volonté crue qu'un vœu. Elle est prête à mordre et à déchirer pour garder sa boîte.

Dessus, les canards noirs dansent de toute leur immobilité.

Le lit craque au-dessus de la fille, et elle reçoit le sommier sur la tête, lourd. Un arc tombe par terre, fait d'un bois nouveau et jaune. La corde est épaisse, tressée, graisseuse au milieu. Aucune main ne se tend pour le ramasser, mais la fille ne comprend pas tout de suite. Il y a un grognement guttural, et la fille lève les yeux vers le sommier. Un autre son, étouffé par le matelas, un cri, peut-être de femme, et ça commence vraiment. La fille sait très bien, maintenant. Elle a déjà vu ça, de loin, entendu, aussi. Ça les prend parfois, dans des coins isolés, loin des autres, loin des regards. Ça se frotte et ça sue, ça attend de ne pas crever. Ça vole du temps à la mort. La fille connaît tout ça. Ici c'est pareil ; deux chasseurs que le clan a envoyés chercher de la viande, et ils en ont trouvé, à leur façon. C'est tabou, tout ça, ça n'appartient qu'au noir et au silence, d'habitude. La fille le sait, on n'a pas le droit de montrer la chair, ni le chaud ni la brûlure. On se tait, et là est la place du monde. Il n'y a qu'ici, dans les forêts, dans les abris, dans le secret, que ce qui se passe au-dessus de la fille arrive. L'élan. Ça cogne sur le sommier, ça grogne et ça gueule, et on entend plus de douleur là-dedans que de joie. Comme ces gens qui se frappent soudain, dans les dents et à coups de poing, sans que les autres comprennent ce qui leur prend ; juste une poussée de haine qui les a saisis, eux deux et personne d'autre.

— Là c'est pareil, souffle la fille, la bouche contre la poussière.

Ils font de la haine. De l'angoisse. Du secret noir.

Elle serre sa boîte contre elle. Elle attend juste qu'ils aient fini. Il n'y en a jamais pour très longtemps.

Son cheval est maigre comme un os. Lui domine, regarde, fauche. Une moisson qu'il hait et méprise ; chapitre sixième.

Le dernier jour, le jour qu'avait choisi Gueule de Truie comme étant le dernier dans sa prison, le garde était entré, avec son casse-tête. Gueule de Truie avait été un peu déçu qu'ils ne soient que deux.

Gueule de Truie attend. Dans le noir, nu, assis sur le sol. La porte est bloquée avec des pierres, il le sait au bruit qu'elles font quand le clan ferme le battant. De grosses pierres tassées au bas de la porte de métal.

Après l'avoir pris au lasso, ils lui ont retiré ses vêtements. Sauf le masque. La Cavale était évanouie, mais il sait qu'ils n'y ont pas touché. Il l'aurait senti. Il sait qu'il n'y a pas de respect là-dedans, que c'est une peur de bête devant un totem. La cagoule des Cavales est interdite, il a déjà vu cette croyance chez les Gens. Ils ont peur, comme on a peur de se noyer en distinguant une eau pourtant lointaine. De l'orage, la nuit. Peur de la souffrance, peur de l'angoisse.

Il est là depuis plusieurs jours. Une dizaine, une douzaine. Quelque chose comme ça. Gueule de Truie compte. Il est assis, loin du rai de lumière qui glisse dans la fente de la porte. Ils glissent de la nourriture par là. La veille, ils ont mis de la merde. De la vraie.

Ça riait derrière le battant. Gueule de Truie en a été content. Il attend. Tout ça fait partie de son travail. Il sait ce qui se passe, il le regarde grandir. Comme des fleurs. Dans le jardin mental de Gueule de Truie, les floraisons sont rarement appréciables.

Ils le méprisent, et c'est une bonne chose. Dans leur tête, ils le changent en animal, en gargouille. En totem, encore. Au début un totem fait peur, et puis, quand on ne prie pas devant, quand on ne lui offre ni sang ni sacrifice, on l'oublie. On le laisse dans une clairière, on ne fait pas les rites. C'est ce que Gueule de Truie attend.

Contre lui, il serre ses doigts blessés.

Il n'a pas vraiment froid. Son corps est nu, et Gueule de Truie se tient loin de la lumière pâle pour ne pas le voir. Il s'aime vêtu et droit, pas assis, le bout du pénis touchant le béton. La Cavale est épaisse, les muscles lisses et gras, la peau glabre. Il ressemble à une statue blanche. À un arbre. Son groin est noir et luisant au-dessus de cette chair pâle. Il a des pectoraux qui retombent sur la peau, deux poches de muscle lourd et de chair. Deux rides sur le ventre, qui le barrent, là où les fibres des abdominaux se plient. Il y a de la graisse sur cette carcasse. Gueule de Truie n'a jamais rien fait pour être fort ou plus mince, plus sec. Il connaît des Cavales qui se durcissent le corps, qui s'amincissent, qui cherchent une fermeté de planche à la place des

muscles. Lui est né comme ça, déjà bœuf épais, aussi musclé en dessous que gras en surface. Il a grandi sans changer. Devenu une masse blanche avec ce noir à la place du visage, et ces mèches mi-roux mi-noir qui s'échappent du masque, sur la nuque. Il lève encore son groin et renifle comme un animal. Il étire ses muscles presque sans bouger, en durcissant les tendons autant qu'il peut, jusqu'à avoir mal. Il n'a vu qu'une fois ce genre de corps, son genre de corps. Un petit garçon, mort depuis. Ils n'ont plus rien de semblable.

Il attend. Il repense aux rires et à la merde par la porte.

Le moment arrive. Il est prêt. Il grince d'excitation sans parvenir à s'en rendre compte. Les dents. Les coudes.

Dans ce qui ressemble à un lendemain, Gueule de Truie entend des pas autour de la porte, et des chuchotis. On pose une question, on réfléchit, on y répond avec de la colère qui gronde. Et puis, enfin, les pierres qui se frottent, qu'on retire une à une, en soufflant sous l'effort. La Cavale ne bouge pas. Il saigne encore des doigts, mais il ne les sent plus. Il ne les a jamais vraiment sentis, même quand ils étaient à vif. Et la porte s'ouvre.

Ils sont deux, et ça n'est pas beaucoup. Gueule de Truie en reconnaît un, qui passait parfois devant la porte. À l'odeur. Il pue le cuir, il porte un gilet fait en chien, ou en cerf, ou en n'importe quoi. Le fait est qu'il schlingue. L'autre, il faudrait qu'il parle pour que la Cavale sache s'il l'a déjà entendu. Parce qu'il les a écoutés longuement, ceux qui apportaient la nourriture. Très longuement.

— Bouge pas, dit l'homme qui vient d'entrer.

Oui. Non. Peut-être. Il devait faire partie des gardes, quand ils en mettaient encore. Quand ils avaient encore peur de lui.

Gueule de Truie ne dit rien. Il reste assis, une jambe pliée, le coude sur le genou, l'autre tendue devant lui. Il ne se regarde pas. Il se hait. Les cicatrices. La chair punie.

Il y a un échange de regards, et la Cavale comprend, même si ça n'a pas vraiment d'importance. Le garde s'ennuie, il parle de son prisonnier à un ami. Ils viennent le voir comme on vient voir une bête. Le prisonnier n'a jamais bougé, il n'a jamais lutté. On a même pu lui mettre de la merde dans son plat, il n'a pas crié, rien.

Ils entrent vraiment, alors, et celui au gilet tient un bâton, lourd, un casse-tête, avec un nœud de la taille d'un poing tout au bout.

— Bouge pas, ils répètent, et Gueule de Truie n'entend pas, parce qu'il n'y a rien à comprendre dans ces deux mots ; aucune information, aucun ordre. Du vent.

Il attend juste qu'ils se penchent sur lui, car ils sont assez stupides et en confiance pour le faire ; parce que les Gens ne savent plus rien,

comme les hommes de Troupe. Gueule de Truie saisit le poignet de celui à l'arme et le casse sans y mettre beaucoup de rage. Elle viendra plus tard, rouge et épaisse, terriblement épaisse. Ça craque, l'homme crie et la Cavale attrape le casse-tête. Sans se relever, il en donne un coup de revers à l'autre, vers le haut, le cueille au milieu de la mâchoire, ça craque et ça pète tout autant, et il tombe à genoux ; Gueule de Truie le prend aux cheveux, lui tord la tête en arrière et lui cogne le cou avec son arme. Ça suffit. L'autre crie encore, et la Cavale se lève et lui assène un coup sur la nuque, comme on fait aux bêtes malades. Dehors, il y a du bruit, mais les deux sont venus en secret, il le devine, alors Gueule de Truie dispose de quelques instants. Il se place contre le mur d'entrée, dos à la porte, et attend. Ils l'ont traîné une fois dans une fosse. Ici, il est certain du sol, de la disposition des choses. Ensuite... Ensuite il verra bien.

Gueule de Truie se tient au milieu de la salle, la grande, celle avec le trou où ils l'ont fait tomber. Les boîtes brûlent encore, pas beaucoup ; c'est la même lueur rouge que lorsqu'il est entré la première fois. Il y a des corps autour de lui. Le peu de lumière bouge plus qu'eux.

Ces Gens ne voyaient presque plus rien, mais ils entendaient bien. Quand la Cavale s'est placée contre le mur après avoir tué les deux hommes, ils venaient déjà, dérangés par le bruit des pierres et le silence qui avait suivi. Gueule de Truie avait laissé le casse-tête et repris le fil électrique qu'il avait gratté hors du mur. La pièce où il était gardé était une ancienne salle de chauffage, quelque chose comme ça. Il avait vu des photos de ce genre de choses à l'abbaye, un réduit sombre, un énorme réservoir en fer peint en blanc pendu au mur. Des fils, des tubes qui partaient de là. Il s'en souvenait très bien.

Alors il avait cherché les anciennes fixations, des vis grosses comme le doigt qui avaient tenu ça au mur, avant le Flache. Il avait remonté cette piste en aveugle, nu, reniflant le béton comme s'il pouvait y sentir quelque chose. Et ses doigts avaient rencontré le trou pour faire passer les fils. Gueule de Truie avait gratté. Les doigts nus. Jusqu'à tomber sur un faisceau de plastique cuit et poussiéreux. Il avait pincé, effrité, brisé le béton avec ses mains. Et ensuite, après des jours de travail, il avait arraché assez de fil pour s'enrouler les deux bouts autour des mains, et avoir une longueur suffisante pour étrangler quelqu'un avec ce qui restait.

Le fil de fer, il s'en était servi avec les autres, surtout à la fin. Quand les plus agressifs étaient morts, ou en train, et que les autres ne savaient que se rouler sur le sol, en morvant et chialant, comme si ces répugnantes façons de faire pouvaient donner envie de laisser vivre, même à quelqu'un d'autre qu'une Cavale. À la fin, oui, son garrot

avait été précieux.

Les plus vifs, les plus forts, c'étaient ceux qu'il avait tués en premier, ceux qui n'avaient pas peur du grand extérieur, ceux qu'on envoyait à la chasse. Mais ils n'avaient été ni assez forts ni assez rapides. Certains avaient eu des armes, et Gueule de Truie avait une bosse de sang sous la peau du bras, là où il avait paré un coup de bâton. Il faudrait qu'il la crève pour qu'elle dégorge. Elle était grosse comme le poing d'un enfant, dure.

Il n'est pas étonné de les avoir tous tués. Il sait qu'il est fort, d'une force de brute nourrie de haine et de révolusion. L'idée même de toucher les Gens lui est insupportable quand il rêve, quand son esprit se libère quelques instants du carcan dans lequel il le fait vivre.

Il avait visé les têtes. Sa massue les avait tués net, ou assez handicapés pour qu'ils tombent et se tordent, comme les vers sortis de la terre à cause de la pluie. Certains avaient réussi à le frapper. Mais ils devaient laisser leurs armes coupantes en haut, cachées dans un arbre creux, un trou. Gueule de Truie avait déjà vu ça. Rituels stupides. Que des massues ici, et ils n'avaient pas assez de force pour briser la rage de Gueule de Truie. Quand il était petit, les Pères repliaient le poing et frappaient sur son front avec les articulations de leurs longs doigts ; ils s'amusaient que cela sonne creux, tellement l'os était épais. Un chanfrein de petit taureau noyé de boucles. Gueule de Truie attendait qu'ils aient fini. Il n'y avait aucun partage dans ces gestes, juste de l'amusement pour un objet étrange.

Et maintenant, ils étaient tous morts. Gueule de Truie en était convaincu. Parce que les deniers, il les avait finis devant l'escalier, quand ils pleuraient en regardant en haut, sans oser grimper les marches. Ils restaient sans bouger, bêlant dans la lumière rampée jusqu'à leur cave dégueulasse, et on voyait leurs paupières translucides, leurs yeux d'un bleu passé, leurs veines rouges sous leur peau qui n'avait plus de couleur. Même leur langue était pâle. Ceux-là, Gueule de Truie les avait étranglés par derrière, parce qu'il haïssait voir leur paupière nictitante cligner jusqu'à la mort. Il avait toujours trouvé ce réflexe particulièrement immonde. La Cavale avait fouillé la salle, à moitié tâtonnant. Il n'avait rien trouvé de fameux ; aucun artefact, aucune donnée, rien à rapporter aux Pères. Les hommes de Troupe étaient dans un coin, pendus avec de la corde. Les chasseurs n'étaient pas sortis ces derniers jours, ils n'en avaient pas eu besoin, à cause de la viande. Il ne manquait pas grand-chose. Les Gens de cette cave mangeaient comme des rats.

Gueule de Truie est encore nu. Il goûte le silence autour de lui, le neutre. Il touche son poitrail des deux mains, les doigts en étoile,

comme le fait quelqu'un en haut d'une montagne, saoul d'air froid et de glace. Il respire le calme. Il ne sent pas la puanteur de ces Gens morts, de leur vie de cafards, de leurs déjections, de leurs vêtements gras. L'odeur des cheveux. Du gras de cheveux. C'est la pire, celle qui lui donne envie de tuer de dégoût. Le velours du silence l'entoure, et il le laisse faire. Ce serait sensuel, avec quelqu'un d'autre. Gueule de Truie serait en érection s'il n'avait pas dépassé toutes ces choses il y a longtemps. Il ne s'y est aventuré, autrefois, que le temps de comprendre qu'il n'en voulait pas.

Ses vêtements sont à ses pieds, il attend pour les remettre. Il les a retrouvés en boule, à la tête d'un lit fait de couvertures trouées. Il s'habille. Son corps blanc disparaît dans l'obscur de son habit. Gueule de Truie s'efface, et il en a parfaitement conscience. Il reboutonne sa veste, droit au milieu des morts. Ce sont les mêmes gestes, les mêmes buts que lorsqu'il se bat. Se protéger, faire peur. Finir le monde. Il secoue l'épaule. Quelqu'un a essayé sa veste, il le sait. Il étire les bras vers le haut pour retendre le tissu, faire disparaître ce fantôme de corps qui s'est glissé dans ce qui lui appartient, dans ce qui est lui. Il respire une dernière fois ce silence et cette obscurité. Il ne met pas ses gants. Pas encore.

Une fois dehors, Gueule de Truie plonge l'index et le majeur dans la boîte qu'il a remontée avec lui. Ils ressortent rouges, cramoisis. Grumeaux, déjà. Avec ses deux doigts, il dessine sur la porte. Une tête. Une tête de porc. Grande comme ses mains ouvertes. Il replonge plusieurs fois ses doigts. Ensuite, il serre le poing et renverse le contenu de la boîte dessus. Ça file, épais, sur l'herbe et le sol. Ça colle. Et Gueule de Truie frappe le mur du poing, fort, très fort, en plein milieu de la hure de porc. L'explosion faite œil. Il crie, un long cri profond de Truie en train de donner le jour à ses petits. Ses doigts saignent, et lui oublie d'avoir mal. Il remet ses gants. Le bâtiment est propre. Nettoyé. Décontaminé. Ceci le prouve.

Gueule de Truie n'a jamais crié, avant. Il sent la colère, cette fois-ci, comme une pépite de fer chauffée au rouge, jetée au fond, au tréfonds d'un puits. Voilà au moins quelque chose de neuf.

L'homme crache du sang. Gueule de Truie n'aime pas quand ils le font. Pas que ça salisse ou que leur douleur le contrarie ; mais après, ils articulent mal. L'homme est vieux, très. Sa peau en linge humide qui pend, comme de la gorge de poule.

— Cette clef, dit la Cavale. Elle ouvre quoi.

Le vieux secoue la tête, et ses cheveux lui bouclent dans le cou, maigres eux aussi, blancs, fragiles sur la peau rouge. Gueule de Truie fait attention avec l'homme. Il n'aimerait pas le casser. Il n'a même pas envie de le Questionner. Au début, oui, mais c'est passé. Le vieux a supporté beaucoup, déjà, et ses yeux vivent encore. Gueule de Truie sait quand l'esprit quitte le corps, quand il ne reste que la viande. Le vieux est toujours là.

— Je ne peux pas dire.

— Bien sûr que si, répond la Cavale. Tu ouvres la bouche, tu parles.

Il s'ennuie. Il a vu tant de lâches, tant de Gens qu'il a écrasés avec plaisir, et tant de héros aussi. Ceux qui ont protégé les autres, ceux qui n'ont rien dit, ceux qui ont souffert. Ils sont tous morts, et Gueule de Truie sait que le but de l'héroïsme se définit non par un résultat, qui reste le même, mais par l'absence de cris. Rien d'autre.

Il y a eu d'autres missions. D'autres caves, d'autres grottes. Les cris, le sang, le visage de la Truie posé sur les murs. Depuis l'immeuble et les plats à la merde, Gueule de Truie n'a plus crié. Il fait ce qu'il doit faire, simplement, et il n'y a finalement pas grand-chose à en raconter. Mais pour la Cavale, même pour Gueule de Truie, ce vieux sort de l'ordinaire. Pas à cause de lui, non, pas à cause de sa volonté de ne pas parler. À cause de la clef pendant sur son torse. Simplement elle. *L'objet.*

Le clan vivait dans une forêt. De vieilles tentes à trous, aux franges comme des dents trop longues. Des mousses qui les collent à la terre, visqueuses, ventouses, poussées là comme sur du vieux bois. Le sol, détrempé, pourri de feuilles mortes et de champignons fondus. Une fosse à feu éteinte et remplie d'eau ; un sceau, à côté, pour écoper. Les chemins de l'habitude autour, polis par les pieds. Une lutte contre la pluie, perdue un peu plus chaque jour. Les Gens se sont laissé tuer sans lutter. Ils attendaient Gueule de Truie et ses hommes, peut-être. Pas eux, pas véritablement, mais quelqu'un qui viendrait les débarrasser de cette eau verte qui les noie.

Les hommes de la Troupe sont partis, reste Gueule de Truie et la Question.

— Pourquoi.

— Hein ?

Le vieux sursaute et relève la tête, fixe les yeux de mouche de la Cavale. Les siens sont mal en point, mais toujours vifs. Bruns comme la terre. La terre, d'ailleurs, on dirait qu'il en sort, qu'il en pousse comme une plante, avec ses cuisses sales et boueuses. Racines de chair.

— Pourquoi tu ne dis pas ce qu'ouvre la clef, et où trouver la porte. Qu'est-ce que ça change. Tu sais que je vais te tuer.

Le vieux ne semble même pas réfléchir.

— C'est sacré.

De surprise, Gueule de Truie fait craquer sa mâchoire. Il s'attendait à « tabou ». Quand ils savent parler, ils ne prononcent que ce mot-là, et ce qu'ils cachent derrière donne la nausée à la Cavale. Peurs, faim, désir, ils s'aveuglent et disent « tabou » pour ne pas avoir la peine de se regarder en face. Les croyances. *Si je marche sur la septième marche en rentrant de la chasse alors je perdrai de ma force.* Perte de contrôle, angoisses et vœux stériles. Les chasseurs sont toujours les pires.

— Sacré, répète Gueule de Truie.

Le vieux hoche la tête.

— Qu'est-ce que tu connais du sacré, pauvre merde ? lance la Cavale avant de se reprendre.

— C'est la clef pour voir Dieu, répond le vieux en criant soudain comme une porte rouillée, et sur ce visage détruit, Gueule de Truie reconnaît le regard qu'il a eu, lui, enfant, la première fois qu'il a vu la Lumière. Alors il le croit. C'est simple ; il le croit.

— Tu es prêtre, fait la Cavale.

— Non. Témoin.

L'envie est là, immense.

— Donne, alors. Fais-moi me confronter à ton Dieu, ou au crâne de chèvre que tu gardes dans un fourgon renversé. Donne ta clef. Laisse ton Dieu juger de moi.

Gueule de Truie tend la main, paume ouverte, cuir noir et luisant, luisant comme l'eau de la fosse à feu, et le vieux tremble, il hésite, il y pose à moitié cette clef que la Cavale lui a laissée parce qu'il veut la recevoir, et pas la prendre.

— Donne, répète Gueule de Truie, et il sent son désir à l'intérieur de son masque, son odeur, comme les rares fois où il a faim, ou soif.

Il veut savoir. Ce que ce vieux nomme Dieu, il veut le voir.

La clef est lourde dans sa main. Longue et huileuse. Gueule de Truie referme les doigts dessus, et elle disparaît presque. Il n'y a que la tête qui sort. On dirait qu'il l'étrangle. Sa main fait un poing, et la Cavale s'en rend très bien compte.

— Emmène-moi vers ce qu'elle ouvre.

Le vieux essaye de se lever, et Gueule de Truie lui prend le bras, haut, entre l'épaule et le biceps. Le vieux est maigre et flasque. La Cavale sait qu'il ne pourra pas marcher, alors il le laisse s'appuyer sur lui en retenant une nausée de dégoût. Depuis combien d'années il n'a subi le contact de personne, sauf pour les mises à mort et les combats ? Peut-être que ça n'est même jamais arrivé. Le vieux n'est pas lourd, mais la tiédeur de sa chair et sa mollesse donnent envie à Gueule de Truie de hurler de rage.

— Montre du doigt, il fait. Je nous ferai avancer.

Et ils avancent. Ça n'est pas très loin, et Gueule de Truie est soulagé de faire glisser le vieux par terre.

— Laisse-moi... laisse-moi mourir dedans, fait le vieux. Ouvre la porte et fais-moi mourir dedans.

Il tend la main vers la Cavale, doigts ouverts, en question, en offrande vide. Et Gueule de Truie lui répond :

— Non.

Il veut être seul. Il sait que c'est ici, que la clef ouvrira la porte. C'est l'endroit où il rencontre Dieu. Gueule de Truie n'a pas de doute, seulement de la curiosité. Il ne pourrait pas expliquer. C'est un sentiment trop complexe pour la Cavale, qui se tue les pensées depuis sa naissance. Il se dit que derrière le battant, il n'y aura pas de cadavre de porc mangé par les mouches et la vermine. Il en a déjà vu. Totems. Chassant la peur et la nuit. Ou plutôt ne chassant rien du tout, ne contenant aucune magie, nulle volonté, juste des envies et des rêves de sécurité. Un artefact, aussi, une fois. Quelque chose dans lequel, avant le Flache, on versait de l'eau. Les Gens le vénéraient et lui donnaient des fruits. En fait, Gueule de Truie est incapable d'imaginer la face de Dieu. Il l'a vue, ou il a vu son éclat, le jour de la Lumière. Il a vu l'intérieur de sa gorge et sa bouche, et le silence de son cri. Gueule de Truie croit en Dieu, tout autant que les gens d'avant le Flache croyaient en leurs voitures et leurs immeubles. Ils vivaient dedans, ils montaient dedans, et la Cavale se tient tout à fait à la même place, dans ce quotidien certain et réel. Il le sait, il connaît Sa présence. Il tue pour Lui. Il tue le monde pour Lui, parce que là est Son vœu. Et il le sent derrière la porte. La volonté pure d'un vrombissement d'insecte.

Il imagine ce qu'il va faire une fois le seuil franchi. Se montrer à Lui. Être fier que cette clef lui ait été donnée. Il aurait pu mentir, convaincre le vieux avec un « si Dieu t'a mis entre mes mains, c'est qu'il veut que je reçoive la clef », il l'a entendu dire à d'autres Cavales, pour d'autres objets et d'autres buts. Mais il sait que rien ne marche comme ça. Dieu n'est pas un témoin que l'on se passe de l'un à l'autre,

Dieu ne vit pas dans les petits objets trouvés à terre. Dieu n'est pas un hasard. Dieu est secret et Dieu est mystère. Sa place est derrière une porte close dont on doit recevoir la clef, une serrure qu'on doit ouvrir seul. Il y a quelque chose de juste dans ce qui vient d'arriver, dans la boue et le regard du vieux, et le don et la peur, la crasse et la noyade. Dans les chemins de l'habitude.

C'est tout ceci qui se tient devant le battant, la clef dans la main. Un paquet de nerfs ne sachant pas s'expliquer lui-même.

Et Gueule de Truie a parfaitement conscience d'être, en ce moment même, trop complexe pour se comprendre pendant qu'il finit enfin le vieux sans haine ni colère. Voilà à quoi il pense en regardant ces yeux en train de mourir.

Devant cette chapelle de forêt mangée par les arbres, étouffée sous les branches, cette église oubliée, cet endroit perdu avec en plein fronton le visage d'un homme vert bavant ses feuilles au lieu d'un Christ, Gueule de Truie a mal, pris entre le désir d'entrer et la terreur de se perdre à l'intérieur.

Il regarde le visage de pierre taillée au-dessus du battant. Il est rond, barbu et chevelu, et chaque mèche est une branche. Des feuilles lui sortent de la bouche, comme un cri ou des paroles. Un Christ sauvage, peut-être. Un Christ qui parle vert là où son père a tué le monde. Gueule de Truie enfonce la clef dans l'acier de la serrure, la tourne, et la porte s'ouvre.

Il entre et ferme les yeux.

Il fait frais. La Cavale serre la clef contre son torse, comme un enfant qui voudrait se rassurer. Il ne s'en rend pas compte. Il ouvre les yeux. Ce qu'il voit en premier, c'est l'histoire morte. Cette nacre de peinture à l'intérieur d'une conque sèche, sans plus personne pour la lire. Gueule de Truie a l'habitude de cette peinture. Il a grandi debout devant ces images. Les Pères jetaient leur ombre trop longue sur elles, les cachant, les dévoilant pendant qu'ils marchaient, qu'ils faisaient la Leçon. Pendant qu'ils dressaient Gueule de Truie. Là-bas, elle était grise puisque les vitraux étaient gris. Ici ils sont multicolores, et elle brille comme un fruit. La même, exactement.

Mais la Cavale ne regarde pas. Elle sait que ce n'est pas Dieu. C'est une peinture sur le mur du fond, intouchée par les mousses, et son nom est le triomphe de la mort. Un long tableau jaune. Les taches blanches des suaires, le chariot brûlant, les falaises, les hommes que l'on pousse dans le caisson. Les cavaliers, les hommes d'armes et les jongleurs couchés au sol, morts. Partout, des squelettes et des animaux maigres. Ce tableau, il l'a déjà vu, il fait partie de son univers mental glacé. Il ne le regarde pas, il sait ses détails, chaque bête et chaque pli des robes des mourants.

Dieu, Dieu est dans la chapelle, Dieu est par terre, l'épaule collée au mur, la tête posée contre le vert poussé entre les pierres. Elle est assise droite, ses cheveux blondis par le temps, longs. Elle n'a plus de visage. Elle tient un enfant contre elle, et un couteau, aussi. Elle est venue là, entrée avant le Flache. Elle porte des restes de vêtements, un pantalon d'un bleu passé, presque blanc maintenant. Une chemise d'un violet éteint. Les plis en ont encore la pleine couleur, comme certains pétales de fleur, si foncés au fond. Un des boutons est défait, décousu, tombé par terre. L'enfant n'a qu'un morceau de tissu rouge autour de lui, déchiré. Ils sont morts tous les deux. Pendant le Flache, ou peu après. Sûrement après, dans ce refuge-ci, avec le visage du Dieu vert taillé au-dessus de la porte. La femme a planté le couteau dans la gorge de l'enfant. Sa main blanche le tient encore là, le reste de son corps serré autour de lui.

Gueule de Truie comprend sans comprendre. Il sait qu'il voit une des faces de Dieu. Il sait qu'il vient de se montrer à Lui, de se montrer à Ses yeux noirs et coulés au fond de l'os. Il reste sous ce regard. Et puis il salue, comme autrefois il saluait les Pères avant la Leçon. Il regarde Dieu une dernière fois, Sa main, ce couteau et cet enfant mort.

Et il s'en va.

La fille sait que quelque chose la poursuit. Ces nuits-là, elle se tourne en clignant des yeux pour ne pas s'endormir ; et quand elle tombe de sommeil, c'est contre son gré. Elle l'imagine comme un corps qui viendrait la chercher, qui hume, qui veut de la tiédeur. Ça sent le ciel et les étoiles, le museau en l'air, et ça fouille. Un chien énorme et aveugle. Son nez est froid. Sec. La fille sent cette présence comme on sent une odeur de feu encore lointaine.

Ça n'est pas elle, pas seulement. La fille sait que ça poursuit les autres aussi. Quand elle parlait encore aux gens, quand elle s'arrêtait dans les villes pour dormir et trouver à manger, ils racontaient ça eux aussi. Chacun avait un mot différent. La chose, l'ombre, le gouffre. Seule la fille y voyait son chien maigre.

Cette nuit, l'idée est là, visqueuse à côté de sa couverture. Lovée dans les feuilles collées au tronc renversé contre lequel la fille est couchée. Alors, comme à chaque fois, elle compte et énumère. Elle l'a fait dans les déserts gris, dans les forêts, sous des escaliers de maisons mortes. La nuit, toujours, quand le chien se fait sentir au loin, quand elle l'entend respirer.

« Orly nail lacquer, esmalte de uñas, vernis à ongles. .6 FlOz. »

C'est son préféré, ce FlOz. Elle se demande souvent qui c'est. Un lieu peut-être. Une ville. Avec encore les magasins et les gens habillés de neuf, qui parlent poli et mangent avec des fourchettes. Sûrement.

« Crème mains nourrissante. Et en plus, elle purifie ! » « Clarins Paris gelée éclat du jour. »

La fille ne sait pas lire, mais elle a suivi des yeux les lignes des lettres, elle les dessine de mémoire. Les objets d'avant le Flache, qu'on trouvait autrefois. Elle les récite, elle les suit du doigt pour chasser l'odeur de l'angoisse.

« Myst épisodes I à IV. Quatre jeux complets. Myst est une expérience obligatoire ! »

« Betta Granules aliment complet pour Betta Splendens. »

Les bouteilles, les flacons, les tubes sur lesquels elle a appris les courbes de ces mots. Des feuilles de stique cuit et écailleux, moisies sous une planche, gelées par la neige, noyées dans une flaque. Parfois, encore, des lettres violentes.

« Monster Munch petits monstres salés au bon goût de pomme de terre. »

« Algoflash plantes vertes et fleuries. »

« Paquito sirop menthe. »

Des papiers volants arrêtés dans une fissure de mur, un trou dans

l'asphalte. Rincés. Fondus aux pierres, l'encre encore présente, comme imprimée là.

« Nouilles chinoises saveur bœuf. 3 minutes c'est prêt ! »

Des ruines. Des déchirures d'avant le Flache. Des mues. Un reste de nuit une fois le matin levé. Les traces de salive d'un chien aveugle.

De mémoire et sans les comprendre, couchée contre la souche, la fille fait danser les lignes devant ses yeux. Elles chassent le noir. Le feu perd de son odeur. Cendres mortes. Ces objets, aujourd'hui, on ne les trouve plus. On ne croise plus d'artefacts. Ils ont fondu comme fondent les champignons au creux des bois. Seul le souvenir collant en reste, en preuve. La fille s'endort brutalement, sa tête cogne contre le bois. Elle serre sa boîte aiguë contre elle, entre ses deux bras noués. Cette boîte bleue où rien n'est écrit.

Elle est à peine réveillée, mais elle sait déjà qu'ils sont là. Ils se sont approchés pendant son sommeil, silencieux, comme des monstres sans bruit. Elle a le temps d'entrouvrir les yeux ; et c'est trop tard. Ils sont plusieurs, combien, impossible à dire ; au moins deux, au pire quatre ou cinq. Ils sont contre elle, vautrés, lourds, moites. Ils ne veulent rien du sexe, elle le sait tout de suite. Ces envies-là sont acides, elles font hérissier les cheveux de la nuque. Ici tout est dur et couleur d'os, froid, et ils rient. Ils ne rient jamais au début d'un viol, jamais.

Ils grouillent, l'obscurité leur efface les bras et les jambes, noie les torsos dans une boue sans forme. Ils lui prennent les bras, les jambes, et l'un d'eux lui tire les cheveux si fort qu'elle tord son cou en arrière et qu'elle l'aperçoit à l'envers. Il n'y a rien à voir, il est obscur comme la nuit ; sauf ses yeux ; il y a peint un trait épais et blanc, large comme deux doigts. Un des autres en porte un tout pareil, et ce sont deux regards qui hantent la nuit. Elle sent leurs mains et ne distingue que ces deux traits qui nagent dans l'ombre. Comme les poissons des cauchemars nagent, glacés, les seules taches blanches de leurs yeux morts qu'on voit approcher. La fille ne crie pas. Personne ne peut venir. Elle n'a pas à l'apprendre ; elle est née dans ce monde.

Elle est tassée entre eux comme un paquet. Elle se fait molle, elle tente de finir sa nuit. Elle pend entre ces hommes, le cul touchant parfois les bosses du sol, elle attend. Elle ferme les yeux, essaye de se reposer. Elle y arrive presque. Elle sait qu'il faudra longtemps avant qu'elle puisse le faire à nouveau.

— Qu'est-ce que tu as vu.

La fille est assise par terre, les mains attachées dans le dos. L'homme qui lui parle porte une sorte de couronne en fils électriques, en gaines, bleu et jaune. Il est torse nu, maigre et agressif, et la fille ne

le regarde même pas.

— Tu as vu quoi ?

Il hurle soudain, et elle ne bouge pas. Elle reste à regarder sa boîte bleue. Ils l'ont ouverte. Lui ont demandé ce qu'il y avait, dedans. Elle n'a pas répondu. Elle ne répond à rien. C'est pour ça qu'elle a le nez gonflé et violet, en dessous, à l'endroit où sa bouche est fendue aussi.

Deux jours que ça dure. Elle a dû dormir sous le mauvais arbre, dans la mauvaise forêt. Une ville, pas loin, et surtout des guetteurs. Les hommes aux yeux blancs, sans doute. Ce blanc-là sur les pommettes, pour y voir mieux, à peine mieux, mais ça a suffi. Peut-être qu'elle a bougé, qu'elle a parlé. Pourtant elle sait comment marcher sans se faire prendre, sans se faire remarquer. Elle a raté quelque chose, et elle tente de comprendre pour les prochaines fois.

Maintenant, le grand maigre crie et la frappe. La fille a déjà vu pire. La fille attend juste que ça passe. C'est le chef, avec cette couronne ridicule et hérissée. Il veut savoir. Il doit dire quelque chose à ses guetteurs. Il veut savoir où elle a été, ce qu'elle a fait, les terres sur lesquelles elle a marché. Elle ne lui dit rien, elle ne dit jamais rien. Alors au bout d'un moment, ils la laissent partir. Cette fois ne sera sans doute pas différente des autres.

En attendant, elle observe. Quand elle est seule. Le chef part, revient, et pendant ses absences elle lève la tête et regarde par la fenêtre, de l'autre côté de la pièce. C'est là que les yeux blancs l'ont jetée la première nuit. Elle n'en est pas sortie depuis. Juste cette fenêtre, et ce qu'elle montre. Deux jours, et la fille a déjà ses habitudes. Le toit en face d'elle, noir et moussu, humide. La cheminée écroulée en biseau. Les arbres, en fond vert. Toujours le même chemin qu'elle fait en le caressant des yeux. Les hommes se sont construit une ville étrange ici, a fini par comprendre la fille. Ils ont remonté les murs, reconstruit des maisons avec les ruines du Flache. Tout ce que voit la fille est bancal, usé et fragile, mais tout est réel, tout existe. Ici on prête de l'attention aux choses. On les répare. Ailleurs, tout est fantôme, tout attend de fondre. Ici n'est pas le désert, ici est un lieu. Ici naissent des choses.

Comme ce chef, qui porte sa couronne de fils électriques bleu et jaune. S'il a des décorations, a fini par saisir la fille, c'est qu'il n'a pas peur d'être tué. Elle en a vu d'autres, des chefs. Ils sont pareils que leurs hommes, anonymes, sales. Ils sont la tête, mais pas le corps, parce que montrer son rang, c'est devenir cible. Lui, il n'a pas peur. Il n'est même pas provocation. Il porte ses nœuds de fil et ne comprend même pas que c'est grâce aux murs, aux plafonds, aux réserves de nourriture qu'il peut le faire. Ce que montre la fenêtre. Il pavane. Il pavane sans savoir. Il est hors de portée dans sa ville nouvelle, et il ne le sait même pas.

Les yeux blancs, les guetteurs sont dans la pièce à côté de la fille. Elle les entend gratter les murs et le sol. Ils cherchent. Elle sait qu'ils portent des bandeaux de toile sur le visage pendant la journée. Elle les a entendus parler. Ils ont peur du jour, de la lumière. Ils pensent qu'en se protégeant les yeux ils verront mieux une fois la nuit venue. Comme si le soleil allait les brûler. Alors ils attendent le noir. La fille les entend chuchoter :

— La nuit.

— C'est la nuit ?

— À nous.

— À nous.

— Manger ?

— Sortir.

— Faim.

Ils lèvent le nez vers le ciel et hurlent. Parfois. Ça s'envole par la fenêtre, vers les arbres et la cheminée écroulée. Comme un ruban.

Le lendemain, enfin, le chef entre dans la pièce de la fille. Il y a un autre homme avec lui. Il est âgé. Il a un bandeau blanc sur les yeux, là où les autres ont leur trait de peinture. Sa peau est bronzée, rouge et brune à la fois. Patinée. Le chef le pousse dans le dos, le suit, le guide jusqu'à la fille.

— Elle a une boîte, fait le chef. Tes enfants ont regardé, mais ils n'ont rien vu. Leur magie n'a rien vu. Toi, regarde.

L'homme au bandeau se tourne vers la fille, et elle comprend que sous le tissu la chair est cuite, fermée, lisse comme de la cire. Il n'a pas d'yeux, rien de ce bombé qu'on voit d'habitude. Il est plat et on ne voit que deux taches d'ombre. Et pourtant il regarde la fille, attachée devant lui et assise par terre. Il fait signe au chef de partir. Il attend, écoute les pas, le grincement de la porte, le clic du pêne.

— Ils t'ont attrapée.

La voix de l'homme au bandeau est sèche, comme ces rochers pleins de poussières, ceux aux alentours des ruines.

— Mes fils t'ont trouvée. Ils n'ont pas d'yeux, comme moi. Parce que c'est moi qui ai découvert la ville. Qui l'ai fouillée, par la force de l'esprit. Ils n'ont pas d'yeux par respect pour moi. Quand nous sommes arrivés ici, nous étions cinq, six. Moi, je sentais les fontaines, je sentais les placards de nourriture. Je savais où dormir sans danger. Nous nous sommes installés ici, nous avons recréé un monde comme avant.

La fille n'écoute qu'à peine. Elle regarde la fenêtre, un morceau de ciel, un nuage presque bleu. Il serpente entre les toits. Elle sait comment faire avec ceux qui racontent ce qu'on ne cherche pas à entendre. Laisser l'esprit s'échapper. Comme un cri, comme un ruban.

Comme la voix des aveugles. *Manger ?*

— J'ai prouvé qu'ici, les yeux n'étaient rien. Tu m'entends ?

La fille hoche la tête sans penser qu'il ne peut pas la voir, sans quitter le ciel des yeux. Parce que c'est ce qu'il attend, qu'elle dise que oui. Comme ça, ça ira plus vite.

— La ville... elle n'a pas besoin qu'on la voie pour se mettre à notre service. Quand les enfants ont commencé à naître, nous avons trouvé les meilleurs et nous leur avons bandé les yeux. Pour qu'ils voient. Qu'ils voient comme je le fais moi. J'ai vu des magiciens et des totemeurs quand j'étais plus jeune, quand je marchais, avant d'être ici. Ils ne savaient faire que des tours et des passades. Ils ne savaient pas voir. Le monde ne leur a rien montré. Ils n'ont jamais découvert leur ville cachée par la forêt.

Il attend une réponse de la fille, et elle reste silencieuse. Elle devine ce qu'il va dire. Elle a déjà vécu ce même moment, ailleurs, autrefois.

— Mes fils n'ont pas vu ce que tu gardais dans ta boîte. Je vais regarder à mon tour. Je veux que tu saches que je le fais pour la ville, pas pour moi. C'est pour ça que je te parle des débuts. Ta boîte peut être dangereuse. Il faut que je sache. Je vais fouiller, mais je le fais sans violence.

La fille respire à peine plus fort, elle est à peine agacée. Elle sait que sa boîte ne se montre pas. Elle sait qu'on ne peut rien y voir, rien y deviner. On ne peut pas comprendre. D'autres ont déjà essayé.

L'homme au bandeau tâte autour de lui, et ses doigts rencontrent le métal froid de la boîte bleue. Il cherche le couvercle, la jointure, et l'ouvre. Il y a un bruit de fer tordu. La boîte est tombée, parfois, et elle a gardé des bosses. Comme un humain. Certaines la font grincer quand on l'ouvre.

Dedans, tout est gris.

L'homme plonge la main à l'intérieur. Il fouille, il touche. Il ne rencontre rien, aucune forme, que la douceur de ce qu'elle contient. La fille le regarde, maintenant. Elle attend qu'il retire ses doigts, qu'il accepte de ne pas savoir, de ne pas comprendre. Que ce qui se trouve dans la boîte ne s'adresse pas à lui.

L'homme retire sa main comme on se cache de la pluie, en reculant, en ayant froid.

— Il n'y a rien pour toi ici, il dit à la fille, et elle sait qu'elle est libre.

Ils l'ont traînée jusqu'aux limites de la ville. Les yeux blancs suivaient derrière, leur bandeau tiré sur le visage. La nuit est en train de tomber, et la fille sent leur faim. Ils grincent des dents, ils ont des hoquets. On dirait des objets brisés. La fille se demande ce qu'ils mangent, la nuit. Elle se le demande soudain et décide de marcher

vite, une fois qu'elle sera seule.

En fait, elle court.

La fille fait semblant de dormir, et elle regarde l'homme.

Elle a couru au travers de la forêt, la boîte dans le creux de son bras. Elle a couru jusqu'à avoir du rouge dans la gorge, jusqu'à en trembler. Jusqu'à la frontière des arbres, la sortie des troncs, l'ancienne route. Blanche et grise sous la lune, métallique, froide. Les arbres suaient du brouillard, ils étaient chauds. La route, silencieuse, balayée par le vent, humide. La fille se sent rassurée, comme échappée de la gueule du chien. Elle se sent couverte de bave.

Elle s'arrête, les deux pieds sur le gris, la brume qui remonte le long des jambes, sous le pantalon. Elle respire le frais, elle calme sa gorge. Regarde autour d'elle. La route, à droite et à gauche, sans limites et sans relief. L'eau figée et couleur de poussière. La fille hésite. Elle serre sa boîte contre elle jusqu'à ce qu'elle grince. Et puis elle prend à gauche, droit sur le ciel noir.

Elle s'est endormie dans l'après-midi encore, dans un camion renversé. Elle se sait en sécurité dans les plus gros débris du monde, parce qu'ils ont déjà été pillés de tout. Ce sont les petits, les voitures, les abris de jardin, les caves, qui sont dangereux. Les arbres couchés.

Rien à craindre des camions ou des immeubles, des routes ouvertes ou des plaines. Ils grouillent dans les villes, à chercher les derniers restes. Alors elle s'est couchée là, dans la tente de la remorque déchirée, la route qui lui reste à parcourir devant elle. Elle s'est endormie.

Et réveillée. Elle n'a pas bougé, pas ouvert les yeux. Elle sent la présence de l'autre. Elle sait qu'on la regarde. Elle se réveille tout à fait, ouvre juste ce qu'il faut de paupières pour savoir s'il fait assez noir pour qu'elle regarde mieux.

C'est la nuit. Il y a juste un peu de lumière, la lune et les étoiles et le ciel sur la route. Et un homme. Il est massif et noir, à cause des ombres, et son visage ne se voit pas. Il est assis sur l'asphalte, en silence, et il regarde la fille. Il a un long manteau noir, ou brun foncé. Des gants. Ils brillent autrement que de la peau. Du cuir graissé, du stique, quelque chose comme ça. Il est tout à fait silencieux, la fille ne l'entend même pas respirer.

Gueule de Truie regarde la fille le regarder en secret. Elle est blonde, ce genre de blond qui donne du roux quand il est sale. Une sorte de salopette de travail, de grosses chaussures. Il regarde tout ça. Il note l'usure, le chemin qu'elle a fait pour plier ses semelles à ce

point. Les poches noires sur les genoux de la combinaison. Les bleus sur son visage, encore frais. La façon dont elle serre la boîte contre elle. Il a déjà vu un geste de ce genre, et la femme tenait un enfant mort.

Il lève le visage vers le ciel, et la fille voit qu'il porte un masque, noir et métal, vis et bronze, et des dents de fer. Elle ouvre les yeux totalement et elle le regarde. Il respire la nuit comme elle l'a fait en sortant des arbres. On ne distingue rien de son corps à lui, même l'endroit, tout en bas du cou, celui qui n'est jamais recouvert alors qu'il montre sa gorge. Elle frissonne.

Gueule de Truie baisse les yeux et la fille voit les lunettes de mouche, et le groin. Et lui voit ses yeux à elle, pâles, verts. Sa peau est pâle elle aussi, et la nuit ne cache rien d'elle, ni ses yeux, ni sa peau, ni ses cheveux. Tout luit et tout brille. On dirait une dent abandonnée sur une table de basalte.

Il l'a jaugée. Il sait ce qu'il veut faire, et il sait comment y arriver. Alors il pose ses deux mains en arrière, à plat sur la route, il regarde à nouveau le ciel et il attend le matin. Il la laisse dormir, parce qu'il sait qu'elle le fera.

Quand la fille se réveille, le soleil est bas, frileux. Elle déteste ce moment depuis toujours. L'aube, l'air froid, la terre qui refuse de passer au jour, qui tire sur la couverture noire pour la garder contre elle. La fille se redresse. L'homme est encore là, assis. Il n'a pas bougé. La rosée a poussé sur lui, et il brille. Comme la carapace des insectes. Son manteau est brun, du cuir, la fille avait raison. Ses gants noirs, son masque, ses chaussures épaisses. La coque se montre sous le cuir, griffée. Il tourne la tête vers elle, et elle ne voit rien à la place de ses yeux, derrière ses lunettes. C'est un homme noir, un homme d'ombre. Un anti-fantôme.

Il se lève et avance vers la fille, et elle se rend compte qu'il est presque petit. Il la dépasse d'au moins une tête, mais il est si épais qu'on lui donne plus que sa taille. Il tend la main vers elle, et elle saisit son poignet, et lui le sien. Il la relève et elle se retrouve debout, devant ces yeux sans existence.

— Je te ramène avec moi, il fait simplement, et sa voix est grave, étouffée par le masque.

La fille serre sa boîte sans s'en rendre compte, ce geste qu'elle a quand elle refuse, et que Gueule de Truie a déjà compris. Elle secoue la tête, et la Cavale la pousse soudain, assez fort pour la faire tomber, pour que la fille chute et crie sans le vouloir, l'air sorti de ses poumons quand elle se plie en deux.

— Tu viens, il dit encore, et la fille se redresse, et secoue la tête plus

fort encore. Elle se détourne de Gueule de Truie et commence à partir. Elle ne l'entend pas avancer sur elle, elle sent juste qu'on la saisit par les bretelles de son vêtement, qu'on la soulève et qu'on la jette contre le camion. Elle réussit à amortir le choc avec l'épaule et retombe au sol.

— Je te ramène, fait encore Gueule de Truie, et la fille se touche le nez pour voir si elle saigne.

— Elle tenait son enfant presque comme tu tiens ta boîte, dit la Cavale, et la fille lève les yeux pour le regarder.

— Alors je te ramène, et ça n'est pas une question, ou une proposition. Je te ramène aux Pères.

Et là-dessus il lui tend la main, exactement comme ce premier geste vers elle, le même, comme si rien ne s'était passé entretemps.

La fille prend le poignet de Gueule de Truie et lui le sien, la même danse des doigts, même chair sur même chair, protégée par les tissus, le cuir et la crasse, et tout ce qui a été dit et fait entre eux depuis.

Ils marchent. Gueule de Truie sait où il va. Il a toujours une carte dans la tête, une carte générale. Quand il prend à gauche, à droite, la carte suit ses déplacements, et quand il veut rebrousser chemin ou faire des détours il n'a qu'à suivre la couleur des routes qu'il a déjà prises. Il en a parlé une fois, aux Pères, quand il était plus jeune, et ils l'ont regardé sans sembler comprendre. Eux ne sortent jamais. Gueule de Truie est fier de le faire, lui, de faire quelque chose de plus qu'eux. Mais il s'est demandé si on voyage tout à fait, si on quitte véritablement les endroits où l'on vit quand on peut y revenir facilement. Alors il ne sait plus. Comme si une corde l'attachait aux Pères.

Ils n'ont rien dit. La Cavale savait que la boîte était la clef. Qu'en en parlant, la fille le suivrait. Elle aussi, elle cherche. Elle aussi, quelque chose de la boîte lui échappe. Comme une partie de son masque échappe encore à Gueule de Truie.

Il regarde la fille du coin de l'œil. Elle marche à côté de lui, ou elle sautille. Elle a quelque chose d'un oiseau, ou d'une de ces bêtes à grandes jambes quand elles sont encore enfants. Elle regarde par terre, les trous du bitume, les racines sorties de la route. Elle a la bouche un peu ouverte, rose chaud. Les cheveux sales et pleins de brindilles.

— Tu veux te laver ? demande Gueule de Truie, et la fille se fige comme si elle avait peur. Gueule de Truie sait que ça n'est pas ça, pourtant. Elle le regarde, elle fixe ce visage qui n'en est pas un. Et elle hoche la tête.

— Plus loin, explique la Cavale. Il y a de l'eau. On s'arrêtera.

Il fait froid dans l'abri de béton, et sombre. La fille a posé sa boîte,

retiré ses vêtements. Elle est nue, et Gueule de Truie fixe le mur devant lui. La fille est mouchetée par les traits de lumière, c'est tout ce qu'il distingue. Il n'y a rien à comprendre, pas de cicatrice à connaître, de marque à noter. Rien à désirer non plus. De la viande. De la viande qui bouge. Et la fille se montre de la même façon ; elle se fait voir comme on fait voir son navire, l'entrelacs de bois dans lequel on voyage. D'une façon ou d'une autre, et même si Gueule de Truie veut la ramener aux Pères, si elle avait montré son corps d'une autre façon, il l'aurait tuée là, dans les ombres de l'abri, devant le réservoir d'eau. La scène est très claire : la fille couchée sur le côté, molle, le bassin tordu, les jambes de côté et le tronc droit ; et le rouge fade qui lui sort de la tête, épais et grumeleux.

Gueule de Truie cligne des yeux pour en chasser l'image, et il écoute la fille se laver. Elle clapote. Elle s'amuse avec l'eau sans même le savoir, elle y plonge les mains pour la sensation. Gueule de Truie cligne encore des yeux, plus fort. L'eau doit être glacée.

Quand elle finit par sortir, sa chair est dure et blanche, marbrée. Elle s'est lavé les cheveux et Gueule de Truie pointe son doigt sur elle, vers le sommet de sa tête, et lui dit :

— Tu as encore du savon, ici. Alors la fille retourne se rincer et il la regarde faire. Il est sûr qu'elle crisse sous le doigt, comme les vitres couvertes de sable.

Il savait qu'elle aurait du savon dans son sac. Sinon, elle aurait pué même au travers du masque. Comme ces gens au fond des caves, qui sentent la mort et la viande pourrie. C'est l'odeur des germes, pour Gueule de Truie. Les Pères lui avaient appris ceci quand il était enfant ; les germes se sentent et rendent malades. Il regrette le temps de la Terreur, le temps des dernières armes à feu. Il aurait voulu les tuer, tous, de loin, à la bombe et à la balle. Ne pas les toucher. Ne même pas voir leurs yeux. Les tuer comme on raye un nom sur une liste. Il déteste devoir toucher les gens.

La fille sautille encore. Ses cheveux lui dégoulinent dans le cou, foncent le tissu de son vêtement. Elle a les avant-bras glacés, une chair de poule dure. Son sac lui bat le cul, sa boîte est serrée dans son bras. Gueule de Truie se demande s'il l'attachera, cette nuit. Il se laisse le temps d'y réfléchir.

Ils sont assis face à face, presque, et entre eux un feu minuscule, de quoi voir leur visage, pas plus.

— Tu vas te sauver ? demande Gueule de Truie.

La fille attend un peu, puis secoue la tête. Doucement.

— C'est la boîte, fait la Cavale. Quand j'en ai parlé tu as choisi de venir. Pourquoi. Elle ne fait pas de bruit, elle ne semble pas lourde. Et pourtant elle n'est pas vide. Et tu la portes. Tu veux en faire quoi, de

cette boîte. Pourquoi tu marches. Tout ce chemin.

La fille ne répond pas. Elle regarde Gueule de Truie.

— Tu crois que là où je t’emmène, tu trouveras une réponse.

Elle attend encore. Et puis, quand il a fini de parler, elle tend les mains vers le petit feu et les en approche presque assez pour se brûler.

Il la regarde dormir. Il voit un morceau de son mollet à elle, rose et frais, caché sous la jambe sale du pantalon. Elle est couchée, évidemment, tordue sur le côté, les mains sous la joue. Calme. Gueule de Truie se demande si elle est muette ou si elle a choisi de se taire. Il se lève et lui place un coup de pied dans le gras de la cuisse, pas très fort, assez pour la réveiller et pour rendre la chair rouge, peut-être. La fille ouvre les yeux sans chercher du regard où elle est, qui la frappe, ce qu'elle fait. Elle s'assied. Elle voit à peine le poignet que Gueule de Truie lui tend, le prend et se met debout. Habitude déjà prise.

Elle finit de se réveiller là, droite, face au manteau de cuir de la Cavale. Elle cligne des yeux, respire un demi-bâillement et prend sa boîte, prête à se mettre en route. L'obscurité lui donne des cheveux noirs.

Le lendemain, ils retrouvent les hommes de Gueule de Truie. Leur dos, d'abord, la lente danse de leur dos, bassin et colonne vertébrale. Ça oscille, ça sinue. Ça gigote. Ils sont fatigués. Trois d'entre eux sont morts pendant la mission.

Quand ils partent, Gueule de Truie est avec eux. Ils quittent tous les Pères et la conque en même temps. Une fois arrivés, ils font ce qu'ils ont à faire. Puis les hommes repartent seuls, souvent. Gueule de Truie reste. Il dit que c'est pour finir les survivants, s'il y en a encore. Attendre les fugitifs, on ne sait jamais. En vérité, Gueule de Truie profite du lieu. Il sent l'endroit. Il le respire une fois qu'il est calme. Lui y dort, écoute son silence. Goûte sa libération. Ensuite il reprend le chemin de l'abbaye, il remonte le chemin par lequel il est venu. Il rattrape ses hommes. Souvent le dernier jour.

C'est le cas. Gueule de Truie connaît ce paysage, cette cuvette recouverte d'arbres et d'herbes. Dedans, au fond, la conque comme une perle dans son coquillage. Quelques heures de marche, ils seront arrivés.

Il traverse le groupe de ses hommes, les salue de la main, sans rien dire. Ça ne mérite rien de plus. En passant, Gueule de Truie étudie leur visage à tous, il note leur étonnement, leur hésitation en voyant la fille. Il se tourne vers elle ; elle fixe le sol, de côté, pour n'avoir à croiser aucun regard. Et la question arrive, brutale, à tel point que la Cavale sursaute et se fait mal, un crac entre les épaules. Il se fige et contemple la fille. Elle aussi s'est arrêtée, sans lever les yeux, attendant là, sachant qu'il se joue quelque chose. Gueule de Truie s'aperçoit qu'il ouvre la bouche pour parler, et il se retient, à s'en

mordre la langue.

— Pourquoi je ne t'ai pas tuée ?

C'est la question qu'il allait poser devant ses hommes, et surtout devant elle.

— Pourquoi je ne t'ai pas tuée ? C'est ce que je fais d'habitude. La boîte était à ramener aux Pères, mais rien de toi n'était indispensable.

Pourquoi.

Pourquoi

Il se tourne vers ses hommes, silencieux et arrêtés eux aussi. C'est un tableau où rien ne bouge sauf le masque. Il leur montre son visage de cuir et de fer, droit, les étudie les uns après les autres. Gueule de Truie sait qu'eux aussi se posent la question. Alors il saisit la fille par les bretelles, à l'en décoller du sol, et la traîne avec lui comme un sac vers la conque, pendant qu'elle couine et s'accroche à sa boîte.

Les hommes de Gueule de Truie ont disparu. Ils n'entrent pas dans l'abbaye, ils dorment dehors, dans les ruines des maisons de pierre. Ils vivent dans l'ancien village, autour de l'abbaye, comme des loups rivaux forcés à rester en bande. La Cavale avait essayé, autrefois, de connaître le nombre de ces gens. Il avait fini par comprendre qu'ils se tuaient entre eux, pour une ration, une chambre sans toit, un morceau d'éboulis. Devant lui ils se tiennent droits, aussi droits qu'ils le savent, c'est-à-dire courbés et obséquieux. Gluants de fausseté. Se font passer pour sages, avec si peu de talent que Gueule de Truie étouffe de les entendre. Après tout, quelle importance ? Quand Gueule de Truie les choisit, il pointe le doigt sur les moins malades, les plus vifs. Ce sont des corps, des vaisseaux de chair. Rien d'autre.

Gueule de Truie a laissé la fille aux mains des Pères, et il attend, dans la conque même, qu'ils viennent le chercher pour la Question. Il baigne dans la lumière sombre de l'église, le gris des vitraux, la lumière éteinte par le verre. Elle n'a pas lutté. Gueule de Truie en a déduit qu'elle ne connaissait pas les Cavales, les Questions et comment elles finissent. La fille ne l'a pas vraiment regardé non plus. Elle ne sautillait pas, par contre. Le pas des Pères n'est pas assez rapide.

Gueule de Truie est assis sur un banc d'avant le Flache, un bois patiné et encore ciré dans les coins extrêmes, là où rien ne touche. Le reste est blanc, presque, plein d'échardes. Usé. Comme de l'os. Gueule de Truie est penché en avant, les mains croisées sur le groin, le torse, comme pour plonger dans l'ombre. Il repense à Dieu qu'il a vu dans la chapelle, à ce geste qu'elle avait, à ces boutons qui manquaient. À la chair de la fille quand elle dormait, à ses sauts pour le suivre, à ce plumage taché qu'elle portait dans le bassin d'eau. Il fait grincer ses gants. Il se demande encore pourquoi. Il ne trouve aucune réponse. Il pressent qu'il se ment.

Il se rend compte que deux Pères sont à côté de lui, debout, et attendent. Il se lève aussitôt, tire sur l'une de ses manches comme s'il se réajustait lui-même. Il se hait d'être aussi transparent. Il les suit. Il sait qu'ils descendent dans les cryptes, où on trouve les os et les portes, et qu'il y en a une pour la fille, maintenant, en cet instant. Gueule de Truie se souvient de la dernière qu'il a franchie et ce qu'il a dévisagé derrière. Il cherche. Il tente de comprendre. Pourquoi il n'a pas tué la fille. L'absence d'un si petit geste, et maintenant, cette question si grande qu'elle lui fait perdre pied. Il tente de se retrouver. Avant que les Pères ne lui posent, à lui, la question du « pourquoi ».

Gueule de Truie entre, et la fille est assise sur la chaise de stique orange, les mains attachées dans le dos. La Lumière n'a pas été allumée. Gueule de Truie devine que les Pères ont jugé qu'il y avait encore beaucoup de travail à faire. La fille n'est même pas vraiment abîmée. Deux autres Pères sont présents.

— Elle a parlé ? demande Gueule de Truie, et les Pères se tournent vers lui sans répondre. Ils ont les yeux vides sous leur capuche grise. L'espace de leurs yeux.

Il hésite presque. Il sait ce qu'ils attendent de lui, alors il avance vers la fille, mais un des Pères lui barre le chemin en tendant le bras.

— *Pourquoi tu l'as ramenée ici ?*

— *Pourquoi.*

L'autre, le second, toujours, à répéter. Gueule de Truie sent une bulle de rage remonter dans sa gorge, énorme et bouillante, cuite comme de la terre passée au feu. Il se réfrène, la fait redescendre dans le secret de son ventre.

— Elle portait cette boîte. Elle la tenait d'une façon qui m'a fait penser qu'elle avait de l'importance.

— Penser.

— *Penser*, ajoute l'autre, avec une sorte de croassement sec qui est peut-être un rire. Gueule de Truie tord tellement la bouche de haine qu'il touche son masque du doigt, pour s'assurer que rien ne se voit.

— *Porter la boîte.*

— *Porter un secret.*

— *Un secret important, si important pour le petit Gueule de Truie.* Ils se foutent de sa gueule, ouvertement en plus. Pas d'autre façon de le dire.

— *Oh, il nous l'apporte. Bon Gueule de Truie. Regarde donc, vois pour quoi tu nous as dérangés.*

Un des Pères saisit la boîte au sol, devant la fille, et retire le couvercle. L'autre la frappe du pied, sur le côté, et la renverse. Dans ce geste on voit sa cheville, livide et nue. C'est la première fois que

Gueule de Truie se rend compte de leur maigreur terrifiante, à tous. Des bâtons. Des bâtons couleur de craie cachés sous des vêtements.

La Cavale regarde le sol.

La boîte est éclatée par terre, une gerbe de gris, un éventail, comme des plumes sans saveur. La fille a des sanglots, mais aucune larme. Elle se balance un peu sur la chaise, un minuscule élan, tout ce que lui permettent les cordes qui l'attachent. Elle fixe l'éclaboussure. On dirait qu'elle ne voit rien d'autre.

— *Voilà tout ce qu'il y a.*

— *Voilà ce qu'il nous a rapporté.*

— *Les choses grondent, le temps approche.*

— *Et notre Gueule de Truie nous confie une boîte de cendres.*

Gueule de Truie regarde, cherche, réfléchit. Il y a dans l'éventail poudreux une forme, un parfum, quelque chose. Qui lui échappe. Ou plutôt qui se montre, qui essaye de se faire comprendre, mais que la Cavale est incapable de véritablement voir. Il lève les yeux.

— *Pourquoi.*

— *L'avoir ramenée.*

— La boîte, sa façon à elle de la porter.

En disant ceci, Gueule de Truie commence à comprendre pourquoi il ne l'a pas tuée ; elle s'inquiétait de son fardeau, elle s'inquiète toujours de sa boîte, même ouverte et renversée. Les Gens, au-dehors, ne s'embarrassent de rien. Quand ils fuient, ils ne se chargent pas, ne s'encombrent de personne. Il saisit peu à peu ce qu'il a pu comprendre d'elle avant de lui tendre son poignet.

— *Ce que tu vas lui demander, alors, c'est pourquoi elle portait ces cendres.*

— *Pourquoi supporter ce poids, pourquoi ce fardeau sur le chemin.*

— *C'est ce que nous voulons savoir.*

— *C'est ce que tu vas nous apprendre.*

— *Et où elle va.*

— *Et pourquoi elle y va.*

Gueule de Truie dévisage la fille. Il voit son cou, par le col du vêtement. Du rose, encore, des tendons, un peu. Elle est maigre, mais une maigreur d'animal, pas d'insecte comme les Pères. Elle a froid, aussi, la chair de poule sur le bas de ses mâchoires.

— Si la boîte est vide, pourquoi voulez-vous autre chose de cette fille ? demande Gueule de Truie, et les Pères se figent, et la Cavale se rend compte avec angoisse qu'ils ont un vrombissement bas qui vient de cesser, qui monte d'eux, et qu'il ne l'avait jamais entendu.

— *Il...*

— *discute ?*

— *Il veut comprendre.*

— *Il croit mieux savoir que nous.*

Effronté, ils grincent tous les deux, et Gueule de Truie ne comprend pas le mot, mais entend l'âge et le temps qui passe, qui fait vieillir même les sons. Un mot d'avant le Flache ; d'avant l'époque d'avant le Flache. Il repense aux yeux vivants de l'homme à la clef, celui qui gardait la porte de Dieu. Il revoit la boue.

Les Pères l'examinent. De haut. Ils haussent le menton et baissent les yeux sur lui. Ils le jaugent, le jugent. Ils réfléchissent. Gueule de Truie ne bouge pas, il les fixe du regard lui aussi. Il attend. Il sait, maintenant, presque.

— *Il la protège.*

— Non, dit-il simplement, et il saisit le visage d'un des Pères dans sa main à lui et le broie.

Il ne savait pas que c'était si facile. Ils étaient si grands, il pensait qu'ils seraient durs et violents. Mais le Père meurt, et l'autre aussi, parce que Gueule de Truie le prend par les robes, sur la poitrine, et le jette contre le mur. Il y a un bruit de criquet qu'on écrase. Les deux autres, il les tue aussi. Il ne rencontre pas de chair sous ses gants, ça crisse et grince, baguettes et fer, et Gueule de Truie ne sait pas s'il se ment pour se dire qu'il ne les assassine pas, ou si véritablement rien de vivant ne se trouve dans les robes des Pères. Il les finit, il les déchire, et il saisit la fille, retire ses liens. Elle s'agenouille à côté de la boîte, des cendres, les repousse à l'intérieur, vite, les y tasse, referme le tout. Gueule de Truie prend la fille sous le bras comme un paquet, ouvre la porte, court dans les couloirs pour remonter. Il entend les rires des Pères dans son dos, leurs croassements. Comme cette absence de viande, il ne sait pas s'il les rêve ou s'il les vit.

Il sait qu'il n'y a pas de gardes. Les gardes, c'est lui. C'était Craque-neurones, avant qu'il disparaisse. Gueule de Truie court dans les escaliers, la fille pendant à la façon d'un fruit. Elle hoquette sous le choc des pieds de Gueule de Truie sur les marches, de ses épaules contre les murs, quand il refuse de ralentir pour tourner ou prendre les portes. Il bondit dans l'église, marbré de lumière grise, il court dans les flaques rectangulaires blanches et noires. Il passe le seuil. Il est dehors. Un de ses hommes est là, vient de s'arrêter, le regarde. Gueule de Truie se précipite vers lui en faisant le bruit qui cause l'envol des pigeons. L'homme s'enfuit, d'autres apparaissent aux fenêtres cassées, dans les éboulis, et la Cavale les chasse de la même façon. Il ne veut voir personne. Il ne doit voir personne. Ils ne peuvent pas savoir. Ce serait trop compliqué ensuite. Gueule de Truie finit par hurler vers eux, vers leurs visages vides, leurs visages moins vivants que son masque. Ils retournent à la sauvagerie. Ils oublieront de parler. Ils se tueront pour d'autres raisons que les rations. Des raisons plus sourdes, des odeurs, des envies de corps. Ce ne sera même plus des Gens. Le monde se noie, et Gueule de Truie vient de choisir de

remonter à la source.

Il regarde la fille. Elle attend, supporte son regard sans rien faire. Le feu de camp éclaire la moitié d'eux qui donne sur l'autre. Gueule de Truie ne parle pas. Il parcourt son corps à elle des yeux, pour tenter d'y lire quelque chose de dur, une explication. Il n'y a rien de charnel. Il essaye de recueillir des informations. Ses mains à elle sont tachées de cendres. Sous les ongles, dans les pliures, à la jointure du poignet.

Gueule de Truie retire un de ses gants à lui, et à son tour la fille le regarde faire. Il étend sa main devant le feu, la tourne en écartant les doigts. Il y lit les mêmes stigmates. Les plis noirs du cuir froissé dans les articulations, la peluche fossilisée entre la chair et l'ongle.

— Moi aussi je porte ma cendre, dit la Cavale, et la fille ne réagit pas plus que d'habitude.

— Tu veux voir ?

Il lui tend la main par-dessus le feu, et la fille se penche pour étudier la chair.

— Je ne te désire pas, il ajoute, parce qu'il sent qu'il doit le faire.

La fille souffle du nez, fort. Comme un petit animal en colère. Gueule de Truie écoute avec attention. Il ne comprend pas ce qu'elle met dans ce geste. Il ne saisit pas, et le regrette.

— Je te le dis parce que je sais comment voyagent les solitaires. Le prix de leur route.

Il se rend compte qu'il la rassure.

— Je ne t'ai pas prise...

Il cherche.

— Comme proie.

Il réfléchit, choisit ses mots. Elle souffle encore. Il se demande si ce qu'il lui dit la gêne, tout simplement.

— Tu vas quelque part. Avec ta boîte remplie de rien.

Elle lève les yeux et le regarde d'en dessous, d'une moitié de regard. Il y a du feu dedans.

— Moi je pense...

Il s'arrête. Ces mots-là le blessent plus que ce qu'il a choisi de montrer aux Pères.

— Je pense...

Ça bloque. Comme un chagrin au fond de la gorge, là où ça gonfle et ça sent le rouge. Il attend que ça passe. Il avale, rien de plus qu'une nourriture brûlante. Loin du feu il fait noir, et Gueule de Truie s' imagine s'y fondre, s'y enfoncer. Disparaître comme les animaux sauvages le font quand ils ferment les yeux.

— Je ne sais pas pourquoi je t'ai prise et amenée là. Je ne sais rien de... précis. Quelque chose avance sur le monde, la fin, la toute fin.

J'ai l'impression...

Il serre le poing. Il se lance et ça lui fait mal.

— Je sais que tu as quelque chose à y voir. On nous apprend à voir Dieu, à entendre ses gestes. Son geste a été de me faire passer devant ce camion où tu dormais. Je le sens. Là.

Il pose sa main en griffe sur son ventre, sur ce pli dans la chair, net, au niveau du nombril.

— Dieu passe avant les Pères, ma bouche me brûle rien qu'à dire cette évidence. Je crois à Son message. Il veut que je t'accompagne là où tu vas. C'est...

Il respire dans son masque, dans sa neutralité. Il la goûte et s'en rassure.

— ...ce que je pense.

La fille le regarde. Il imagine ce qu'elle voit ; le métal et le verre de son masque qui reflètent le feu. Il a des couleurs, pour une fois. Du rouge et du cramoisi, de l'orange et du vif. Elle hoche un peu la tête, sans s'en rendre compte. Fait ce signe sans vouloir lui dire, à lui, qu'elle a compris. Et puis elle se tourne, se couche, tire sa couverture sur elle et ferme les yeux.

Gueule de Truie ne sait pas s'il s'en veut d'avoir parlé. Il est nerveux, brusque. Comme s'il avait fait quelque chose de mal. Il colle ses doigts sur son groin. Il sait qu'il ressemble à quelqu'un qui hésite.

La fille dort, ou en tous cas ne fait plus de bruit. Elle est roulée en boule dure, une sorte de béliet têtue. Il n'y a que ses cheveux qui dépassent de la couverture.

La Cavale la regarde et comprend qu'il n'est pas mal à l'aise parce qu'il a parlé, mais parce qu'il la fixe, à l'instant. Quelque chose qu'il voudrait fuir. Il y a de la haine dans son regard à lui. Il y réfléchit et saisit que c'est de l'envie. Comme s'il avait faim. Il a envie de mordre dans la chair de la fille. De faire mal. De briser. Sentir sa viande à elle rentrer entre ses dents à lui. Il repense à cette chair froide des Pères sous ses mains.

Il comprend qu'il lui en veut, à elle. Qu'elle porte la faute de son choix à lui. Il avait toujours pensé que la parole de Dieu était claire, cristal. Il se rend compte qu'il avait peut-être tort. Il ne sait plus ce qu'il doit entendre.

Il se lève et donne du pied sur la tête de la fille, pas très fort, pas tout à fait un coup. Juste de quoi la réveiller. Elle ouvre les yeux, le fixe, fronce les sourcils. Le feu l'éclaire.

— Donne-moi la boîte.

Gueule de Truie tend sa main gantée, droit sur elle. La fille se redresse et serre l'objet contre elle, les bras en croix tout autour.

— Donne, il dit, et il se penche.

Il se rend parfaitement compte qu'il veut lui faire peur, lui faire mal. Pour qu'elle ressente la même chose que lui. Il se moque de cette boîte. Il n'y pense que parce qu'elle, elle y tient. Il regarde dans ses yeux, profond, il essaye de lire. De la colère. De la méfiance. Il durcit le poing. Il veut lire de la peur.

Le premier coup ne l'apporte pas, alors il la cogne une deuxième fois. Elle se roule en boule, sur sa boîte, elle grince des dents ou peut-être que le métal grince, lui, et Gueule de Truie frappe quand même. Il veut voir son regard, il lui saisit les cheveux et tire vers le feu, et quand il aperçoit son visage il la gifle du plat de la main, fort, les doigts droits et durs pour choquer sa peau le plus possible. Elle le fixe avec un air de louve, aigu et haineux, en silence, et il la frappe encore plus fort et elle saigne du nez. Ça craque d'un coup ; pas l'os, mais le fluide. Elle ne lâche rien, se cramponne à sa boîte pendant que la peau sous son nez se remplit de rouge, là où tout s'adoucit et devient lèvre. Gueule de Truie lève la main en poing, le serre, avec l'envie énorme de la battre jusqu'à la faire disparaître, la faire rentrer dans la terre. Il la jette comme on le fait d'une ordure et pose les doigts sur sa bouche à lui, presse assez fort pour que son masque crisse. Et puis il tend à nouveau la paume et barbouille la fille de son propre sang, sur la bouche, le nez, le menton, lui écrase cette tache rouge jusqu'à lui en recouvrir le bas du visage. Il se relève. Il a toujours envie de frapper. Il cherche un arbre sur lequel s'écraser, n'en trouve pas.

La fille le regarde sans bouger. Elle n'a pas l'air d'avoir peur. En fait, elle n'a l'air de rien. Le sang craquèle déjà au bord de la tache. Noire, dans les ombres du feu. Elle ne se touche pas le visage. Elle s'essuie le nez, simplement, et un caillot en sort. Elle le fait goutter par terre sans y prêter d'attention. Il tombe dans les feuilles, sans bruit. Gueule de Truie regarde chacun des gestes de la fille. Elle respire vite, comme si elle avait couru. Il essaye de la voir comme un insecte. Comme il voit les autres. Lui aussi halète presque. Sa veste de cuir craque sur son torse, il se rend compte qu'il gonfle trop ses poumons. La Cavale se tient debout, droit, les deux bras le long du corps, les poings serrés. La fille est assise par terre, les deux mains au sol, le bas du visage brouillé par les écailles rouges. Gueule de Truie lui tend la main. Elle la regarde, elle la fouille des yeux comme si elle voulait savoir ce qu'elle contenait. Gueule de Truie comprend, et ce qu'il cherchait lui, et ce que doit entendre la fille.

— Je ne voulais pas être seul à avoir mal. J'ai tué mes Pères, dans la conque.

La fille lève les yeux sur lui. Elle le regarde d'en dessous, entre ses cheveux. Il lui tend toujours la main. Un peu de sang coule encore de son nez à elle, qui tombe sur son menton. La fille bouge les lèvres, les ouvre. Les referme. Elle semble hésiter.

— Je ne voulais pas être seul, fait encore Gueule de Truie.

Elle secoue la tête. Plus pour reprendre ses esprits que pour dire non, la Cavale le sent. Il se force à ne rien ressentir quand la paume de la fille se pose dans la sienne. Il se force, et n'y parvient pas.

Le lendemain, ils trouvèrent la bouche.

Une ouverture noire au milieu du sol, un escalier effondré et des marches comme des dents qu'on aurait écrasées. Une rambarde épaisse, rongée, pisseuse d'une rouille si vieille qu'elle en était cuite. Verre fondu. Au-dessus, tout au-dessus, un pylône tordu en cou cassé, regardant le ciel de son œil mort. Un oiseau au dos brisé. Les feuilles et les herbes dures se glissent dans la bouche, y pendent, animaux et tentacules. Lents. Lourds. Rampant en silence. Avancant vers la langue.

La fille se tourne vers Gueule de Truie, et attend. Lui finit par souffler dans son masque en comprenant. C'est lui qui la suit, il est même là pour ça. Elle est persuadée du contraire.

— Si tu veux descendre, on descend. Je suis ton garde du corps. Où tu veux aller, j'y vais avec toi.

Elle réfléchit, le visage levé vers le ciel rendu vert par les feuilles. Elle a la même position que le pylône, l'ancienne lumière. Le cou tordu. Elle attend, comme si la question était importante, comme si elle demandait une réponse. Puis elle le regarde, droit dans ses yeux de mouche, humides, luisants, et elle hoche la tête. Elle montre la bouche du doigt, et c'est la première fois qu'elle désigne quelque chose à Gueule de Truie.

La chose qu'il comprend, tout d'abord, c'est qu'il y a un bruit au fond. Une respiration. C'est lent. Tiède, moite. Il y a quelque chose. Gueule de Truie le sait dès que l'ombre des escaliers se ferme derrière lui.

Les marches y sont glacées, sans soleil depuis le Flache. Sans lumière. Sans personne pour les descendre. Mortes. Froides. Blanches. Enfin, jaunes, mais encore blanches dans certaines cassures. Comme les os que l'on trouve parfois sur les routes, abandonnés, rongés, nettoyés. Enfoncés dans les trous de l'asphalte. Les longs os des jambes ouvertes. Les os des Gens. Des flèches qui ne montrent rien. Les carreaux crissent sous les pieds de Gueule de Truie. Leurs brisures, leurs éclats. Ils font de la poudre, cette espèce de sable qui grince sur leur surface lisse. La Cavale fait du bruit, mais beaucoup moins que la fille. Elle avance, s'en moque. Elle fouille de la tête, se tourne dans ces ombres comme pour y chercher quelque chose. Oiseau curieux. Lui fait attention à ses pas sans même le savoir, habitué aux silences et aux quêtes.

Ça sent la terre acide. Le fruit pourri, en secret, au fond d'une caisse. Il y a une structure sous les marches, quelque chose qui grince

et tremble. Sonne creux. Dérangée dans son long pourrissement. Gueule de Truie n'aime pas l'endroit. Il n'a pas peur, il veut simplement en sortir. Si la fille n'était pas là, c'est ce qu'il ferait. Il ressent une bouffée de haine envers elle, encore. Il s'imagine la tuer, la main autour de la nuque, la torsion, le mou de son corps, soudain. Il sait qu'elle ne résisterait pas vraiment. On lui a appris à savoir ces choses. Elle a de petits os. Un cou trop mince pour tenir. Il se débarrasse de l'image comme d'un insecte, et à la place l'envie lui arrive, l'envie de la pousser en avant, assez fort pour qu'elle tombe, qu'elle se fasse mal, qu'elle chute dans le noir. Qu'elle se casse le nez et se noie dans ce qui en coule. La laisser crever. Il se rend compte qu'il a déjà tendu la main, alors il tourne la paume plutôt vers lui, les doigts ouverts, la referme autour de son cou de cuir noir. Comme s'il avait froid. Ou envie de se tuer. Il serre. Il s'arrête là, dans le couloir au bas des escaliers qui tremblent, et serre jusqu'à sentir le rouge.

Quand il se reprend, la fille s'est retournée et le regarde. Elle est droite. C'est peut-être pour ça qu'il ne l'a pas tuée, la première fois ; elle est droite. Même roulée en boule, dormant, même en train de se faire frapper, elle a quelque chose de raide. Quelque chose de propre. Elle n'est pas souillée comme les autres. Elle n'est pas un déchet. Non, ça n'est pas ça, pas exact. C'est autre chose. Gueule de Truie avance sur elle, tend la main et prend la fille par la joue. Il n'était pas sûr de ce qu'il allait faire. Il ne savait pas encore, avant de la toucher. Elle ne bouge pas. Même au travers du gant, sa peau est douce, parce qu'il y a de la chair en dessous. Gueule de Truie n'a pas l'habitude. Lui est dur, lui est un arbre coupé, sec. Un mur. Il tend l'index et le plante dans la joue de la fille, éprouve sa consistance. Ça s'enfonce, ça rencontre les dents derrière la viande. Gueule de Truie ne comprend pas. Ça ressemble à toutes les viandes qu'il a mangées. C'est un peu repoussant. Vivant. C'est sans doute ça qui le dégoûte. Pourtant c'est la fille. Il appuie plus fort.

— Doux ? demande Gueule de Truie sans s'en rendre compte. Il croit qu'il n'a jamais prononcé ce mot-là.

La fille ne le quitte pas des yeux, elle le regarde, si proche qu'elle doit commencer à voir au travers des verres fumés. Peut-être. Et c'est à ce moment-là que la grille tombe.

Il y a un nuage de rouille énorme, des paillettes de fer et l'air qui pue le vieux sang. La fille tousse et pleure, et elle se tourne vers le couloir, avance pour échapper à la fumée qui vient des escaliers. Gueule de Truie la suit des yeux sans bouger, droit lui aussi, autant qu'elle tout à l'heure. Tout ce qu'il voit est rouge, cuivre, à cause du métal en suspension. Il fouille des yeux. Il regarde la fille au travers des écailles de fer. Il la voit mille fois. Il tend les mains et elles sont

rouille, elles aussi, comme les feuilles quand il fait froid, comme le sang quand il est dilué et sec. Gueule de Truie est rouge, roux. Il se touche et il crisse sous la poudre de métal.

La grille est tombée devant les escaliers. Sur la première marche, exactement. Elle s'est déroulée brutalement d'une fente dans le plafond, ombreuse et cachée, et Gueule de Truie approche pour voir mieux. Tout en haut, il voit une traverse en fer, fixée dedans. La grille devait être enroulée autour. Elle les attendait, peut-être. Les pas sur les marches qui l'ont réveillée. La Cavale saisit les anneaux de la grille et les tire, mais le rideau ne se soulève pas. Sur les côtés, il est glissé dans des rigoles profondes, en acier. La rouille vient aussi de là. Elle est si épaisse qu'on dirait de la peau. Gueule de Truie tente de lever le rideau. Il comprend qu'il n'y arrivera pas.

Trop lourd, trop rouillé, trop engoncé dans son propre cadavre rongé. La grille ne bouge pas, et ne bougera pas. La fille aussi a dû s'en rendre compte. Elle se tient à côté de Gueule de Truie, et il sursaute presque en la remarquant soudain. Elle lève les yeux et pose sa main sur son bras à lui. Il durcit les poings. Tout est toujours rouge, le métal s'est collé sur les lunettes de son masque. Il voit sa chair à elle, vermillon, sur son cuir noir et poudreux. Elle le *touche*. Il trouve ces mots extrêmement violents. Il s'interdit de fuir, aussi fort qu'il s'est imposé de tuer les Pères. Il en a envie, et besoin. Ce doit être fait. Il essaye de s'en convaincre. Il lève la main vers son visage à elle, vers sa peau. Il tend les doigts, ouverts, à presque les poser sur elle. Il ne voit que son œil gauche, l'autre est caché par son index. Une moitié de son menton, de sa bouche. Tout le nez. Une joue. Il attend. Il attend, dans ce moment de terreur absolue.

Et il pose la main sur elle. Il sent qu'il veut parler. Il sent qu'il se noie. Il se hait. Il pousse un grognement quand la fille défait le bouton de sa veste noire. Un seul. Celui du bas. Il recule, mais se force à rester immobile, sous ses doigts à elle. Il serre sa main libre. Un poing, qu'il referme sur la grille. La fille en défait un deuxième, et Gueule de Truie grince des dents tellement il serre fort la mâchoire. Il sent ses muscles se tordre, alors qu'il n'en bouge aucun. La fille glisse la main sous la veste, rencontre une chemise dure, rêche. Une chemise noire, que personne d'autre que lui n'a jamais vue. La fille regarde Gueule de Truie, et il croit lire en elle tout ce qu'il pensait secret ; il n'y a aucune envie, aucun stupre ; elle aussi fait ce qui doit être fait. Et Gueule de Truie, le sachant tout autant qu'elle, pousse un aboiement de terreur.

Il a le ventre nu ; large comme un tronc, presque aussi dense. La fille touche la peau de Gueule de Truie, là où elle se plie quand il s'assied, cette ride profonde qui fait le tour de lui, sous le nombril. Il est pâle dans son cuir noir, un triangle blanc dans la lumière gouttant des escaliers. Il se tient encore à la grille. Elle est toujours habillée.

Elle approche la main de la ceinture de Gueule de Truie, et soudain il tombe en avant sur elle, visage contre visage. Il lui saisit les cheveux et se frotte les joues aux siennes, à son front, il l'écorche presque et se colle à elle, peut-être pour ne plus la voir. Il sent la poignée de cheveux dans son gant, chauds, mous, horribles parce qu'ils sont vivants. Et il se fige ; elle vient de défaire sa boucle de pantalon. Il a envie de hurler. Ses jambes sont si épaisses qu'il ne se trouve nu que jusqu'à mi-cuisses, que le pantalon ne descend pas plus bas, que tout le reste de lui est noir et luisant. Une zone. La fille ne baisse pas les yeux, et il se souvient à peine de ce qu'elle verrait ; les cicatrices fines, les traits blancs sur la chair, les punitions d'autrefois, quand cette partie de son corps voulait exister malgré lui. La toile d'araignée irisée de la peau coupée profond. Il serre ses cheveux à elle plus fort, comme on s'accroche pour ne pas tomber et se tord sans savoir pourquoi. Il n'a pas de plaisir, il n'a que la peur. Il a l'impression qu'il va mourir. La fille défait les bretelles de sa combinaison à elle et tout le vêtement tombe. Elle secoue un pied pour sortir une jambe du vêtement, et elle prend Gueule de Truie au cou, s'y suspend et se glisse. Il ferme les yeux avec tant de rage qu'il se fait mal, et soudain la lumière explose dans son cerveau, une lumière comme celle de la question, la lumière de la bouche de Dieu, si blanche qu'il en crie. Il se tient à sa grille, il se tient à la fille, il se plante dans le monde pour ne pas tomber et la tuer, pour ne pas se briser lui-même. Il ouvre les yeux plus fort qu'il ne l'a jamais fait et la lumière est toujours là, d'une brutalité qui le fait crier à nouveau. Il n'y a aucun plaisir. Que la lumière et la violence de l'acte. Il ne pense plus. Il ne touche rien. Il se perd. Il est lumière. Il a l'impression qu'on l'écorche. Et puis tout brûle jusqu'au tréfonds pendant que quelque chose lui échappe encore.

Il regarde par la grille. Il a les deux mains serrées sur les anneaux, et il suit une feuille des yeux. Il ne regarde pas son sexe. Il ne l'a jamais regardé depuis les coupures. Il se souvient qu'il aimait cela, la peau pincée, tirée, et l'aiguille de la lame. C'était... il a oublié. Il ne saurait pas dire. Il examine la feuille qui descend les marches à cause du vent. Il n'a pas froid non plus. Il se moque de ce triangle de peau inversé, du nombril au pubis. Il a l'impression de voir à nouveau le monde. Il n'a pas les mots pour réfléchir.

La fille est rhabillée, assise par terre, face à l'ouverture du tunnel. Elle aussi étudie, elle aussi regarde, mais le noir.

Gueule de Truie sait qu'il doit parler. Il doit reprendre le contrôle des choses, avec cet objet inerte entre eux. Ce nouvel objet inerte. Il ne trouve pas l'énergie de dire ce qu'il veut exprimer. Alors il ouvre la bouche et se force à dire le premier mot qui lui vient, pour que le reste suive :

— Ordalie.

Et :

— Oui, fait la fille.

Gueule de Truie n'est pas étonné. Il attendait qu'elle parle depuis le début. Il ne pensait simplement pas que ce serait comme ça. Il l'étudie. Il n'a pas envie de son corps. Sa viande est toujours la même que celle des rats. C'est ce qu'il cherche, la chose sans nom, celle qui lui échappe, qui lui parle. Et la Cavale comprend violemment que ça, l'intérieur, il ne l'a pas touché. Pour la première fois depuis qu'il se souvient, il a envie de pleurer.

Il s'enfonce dans ses vêtements, les referme, les rajuste. Il y tient comme une noix dans sa coque. Moulée. L'intérieur de ses gants porte encore la marque des anneaux de la grille. Il pue la honte. Il voit un tas flasque, menaçant, au centre de son horizon intérieur. Le souvenir de la lumière le brouille, mais cette échappée, cette zone d'elle qu'il n'a même pas frôlée, elle sent le dégoût et la tristesse. Il ne sait pas quoi penser. Ni ressentir. Alors il essaye d'être comme avant.

— Je suis ton garde du corps, il fait à la fille en s'agenouillant à côté d'elle, pour être à la même hauteur. Où tu veux aller, j'y vais avec toi. Je te protège. Dieu le veut. Je l'ai senti. Ce que tu veux faire, je t'y aide.

Il sait pourtant que quelque chose n'est pas juste. La fille regarde les ombres du couloir. Elle tend le doigt.

— Il faut qu'on aille là-bas. Qu'on traverse.

Elle a une voix dure. Une voix de jeune garçon, presque.

— Sans lumière, ajoute Gueule de Truie.

Il ne se moque pas, il veut juste être sûr.

— Peut-être qu'on en trouvera, fait la fille.

— Peut-être. Tu sais où tu vas ?

Elle hoche la tête.

— Bossen.

— Bossen ? Qu'est-ce que c'est ?

Elle le regarde. Elle n'a aucun geste vers lui, et soudain il en brûle de rage autant que de soulagement.

— Bossen, le premier cratère. Le jour du Flache.

Il fixe sa langue quand elle parle. Le morceau de chair de sa langue. Qui a su rester immobile et secret. Peut-être que ce qu'elle est se cache là. Il pourrait le manger. Il y réfléchit.

— Ma boîte. Il faut que je la mette dans le trou.

Il le savait déjà. Il voulait simplement l'entendre.

Être certain d'avoir bien deviné.

— Ta boîte de cendres.

— Ma boîte de cendres.

Il se lève et lui tend la main. Elle la prend, se remet sur ses pieds. Il

cherche à savoir ce qui a changé. Il ne trouve rien, ou il trouve trop. Le souvenir de la lumière disparaît un peu. Il ne reste que la solitude, et la chose qu'il ne parvient pas à nommer.

— Bossen, dit la fille.

— Bossen, répète Gueule de Truie.

Et il comprend que ça est neuf ; maintenant, il connaît le but.

Ils avancent. Il fait très sombre, et ils suivent le mur de la main. Carrelage glacé, poussière qui frotte sous les doigts. Gueule de Truie suit des yeux la forme vague de son corps à elle, devant lui. Une ombre qui bouge dans l'ombre. Elle avance.

— Ton Bossen. Qu'est-ce que c'est ?

— Le cratère. Où est tombée la bombe qui a tué les machines, explique la fille.

Il ne répond rien, alors elle continue.

— Les gens, avant. La bombe a tué leurs machines. Et après ils se sont tués entre eux.

Elle se tourne vers lui, et il voit la vitre de ses yeux qui accroche un point de lumière, un seul. Il se souvient de leur vert.

— Et toi ? demande la fille. La raison. Celle à laquelle tu crois.

— Dieu a ouvert la bouche et le monde est mort.

Elle réfléchit, finit par hocher la tête.

— C'est pareil.

— Oui, c'est pareil, dit Gueule de Truie.

Il le pense. Il essaye de se souvenir de sa chaleur.

— Bossen, c'est peut-être Sa bouche, ajoute la Cavale.

— Peut-être.

Elle repart, et fait soudain :

— Toi. Tu cherches quoi.

Gueule de Truie repense à la lumière. Au fer rouillé de la grille sous ses mains. À l'endroit qu'il pensait toucher chez elle et qu'il n'a même pas senti. À la chapelle dans les bois et au Dieu mort.

— Comme toi. Je cherche Bossen. Je cherche l'endroit où Dieu parle.

Elle ne dit rien. Elle se contente d'avancer. Elle sautille moins que dans les forêts. Parfois, elle glisse sur un morceau de carrelage, se rattrape, se cogne contre un mur. Gueule de Truie la suit en silence. Il ne trouve rien de ridicule à ses trébuchements. Il note uniquement sa haine à lui pour ces couloirs sombres, et sa volonté, à elle, de fourmi. Il se rend compte qu'il attend quelque chose de la fille. Il cherche. Ça lui semble si important de le savoir. Qu'elle justifie l'élan qu'il a toujours envers elle. Qu'elle agisse. Qu'elle l'accueille. C'est exactement ça.

Gueule de Truie voudrait qu'elle montre la même faim que lui. Qu'elle aussi regarde ses mains gantées, sa face noire, pour y lire ce qu'il essaye de comprendre d'elle. Il a l'impression glaçante de ne pas exister. Parce qu'elle ne le regarde pas. Tout simplement pour ça.

Quand elle ne parlait pas, cette terreur-là n'existait pas. Elle a ouvert une porte, et la Cavale ne saisit pas ce qu'il y a derrière. Gueule de Truie a la sensation de fondre. De se dissoudre. Alors il avance, rapidement, brutalement, et la dépasse. Il redevient lui, ou en tous cas il essaye. Il trouve des choses sur le passage, qui grincent et se plaignent, et il les écarte de la main ; c'est en bois, de vieux meubles, des morceaux de porte, posés là depuis le Flache sans même avoir compris qu'ils étaient morts. Gueule de Truie avance là-dedans comme dans de l'eau, fort, puissant, et il entend la fille se mettre à courir pour rester à sa hauteur. Il est chaud de haine, un point rouge au milieu du ventre. Pour la première fois, il se rend compte que sa rage lui fait mal. Il n'a jamais voulu donner le droit à la fille de l'ignorer, de faire comme s'il n'était pas là, comme si cette grille n'avait jamais existé. Il se souvient de toutes les mains qu'il lui a tendues pour la mettre debout. Il oublie celles qu'il a durcies en poing. Il se retourne vers elle et se retient de la gifler. Elle se fige comme une bête, et c'est là qu'il entend le bruit. Le long gargouillement. Ça vient des couloirs devant eux. Ça frotte. Et la fille l'a entendu elle aussi. Gueule de Truie n'a pas besoin d'attendre pour savoir que c'est vivant. Rien ne bouge, jamais, dans le monde. Rien. Il n'y a plus que la viande pour penser pouvoir encore frémir.

Il saisit la fille à la façon d'un paquet, comme dans la conque, molle et hoquetante, et il se met à courir. Il ne court pas vite, il est trop lourd, mais il court *dur* ; il bouscule les meubles déchiquetés avec ses genoux, ses hanches, les écarte comme s'ils n'étaient pas fossilisés là depuis toujours. Il trébuche, ressent un énorme choc dans son épaule et entend un grognement de la fille ; il devine qu'elle vient de se cogner la tête contre le mur. Il a le temps de se demander s'il l'a fait exprès, s'il en est heureux. Il court vers la chose qui souffle dans le noir du tunnel, en espérant une sortie, une porte entre elle et lui, sachant qu'il y a peu de chances, que derrière eux tout est fermé, en portant la fille inconsciente, tiens, peut-être morte sous son bras. Il se rend compte qu'il rit.

Le couloir se finit devant un tunnel perpendiculaire, une route à gauche, une route à droite. Gueule de Truie tourne, et voit ce qui bouche la droite. Ça grouille dans l'ombre, à peine visible dans la lumière morte. Ça bouge, lentement, comme de la boue dans un puits, un courant qui passe par-dessous les feuilles noyées. *Vermine*. C'est le mot qui vient à Gueule de Truie. *Vermine*. Ça monte jusqu'au plafond, peut-être parce que c'est gros, peut-être parce que ça s'y colle. La fille remue mollement. Gueule de Truie sourit toujours dans son masque. Il est incapable de dire pourquoi. Il a envie de vomir en voyant ce qui prend la largeur du tunnel. Il fait demi-tour en glissant et commence à courir vers la gauche. Dans l'obscurité, il comprend le cul-de-sac au

dernier moment, le mur rongé par la moisissure grise ; il tente de s'arrêter et s'écrase contre la paroi, la face en avant. La fille aussi touche les pierres, et la Cavale entend sa boîte tomber. Il se rend compte qu'il est par terre, assis, les mains posées à côté de lui comme une poupée molle, sonné. Il fouille des doigts, trouve la boîte, les cheveux avec la fille au bout. Il ramasse le tout, avale le sang qui lui coule dans la bouche. Il a mal. Pour une fois, il a mal. Il les porte, elle et la boîte bleue, chacune dans le creux sous ses côtes. Il réfléchit. Il revoit le chemin qu'il a pris. Il le refait en pensée. Il ne voit rien ; ni porte ni passage, que du mur plein. La vermine siffle un long coup, bas. Gueule de Truie sait qu'elle a faim. Elle les a sentis, elle grouille vers eux. La fille tire sur la manche de Gueule de Truie, et il baisse les yeux sur elle ; son visage est noir de sang. Un œil, blanc, au milieu de ceci. Et Gueule de Truie comprend soudain exactement la faim de la vermine, parce qu'il a la même. La fille lui montre quelque chose du doigt, et il regarde sans voir.

— Transparent, fait la fille, et il finit par comprendre.

La chose n'est pas opaque, pas totalement. Elle baigne dans le sombre mais de la lumière semble passer au travers d'elle, à peine un halo.

— On passe, dit la fille. Déchire-la.

Dans ses bras, il tient la boîte et la fille, et il court, la tête en avant, les épaules bombées ; il crève la peau de la chose et s'enfonce dans son jus épais. Il retient sa respiration et essaye d'avancer. C'est comme de l'eau noire. Epaisse. Glauque. Elle pue. Il baisse les yeux et voit une bulle grasse sortir de la bouche de la fille. Elle ferme les paupières, le front plissé de dégoût. Peut-être qu'elle en a mangé. Le sang est toujours sur elle, au travers de son visage, comme une gifle. Gueule de Truie donne un coup de rein et avance. Ça perce. Ça fore. Il sent sa gorge se gonfler, ses tendons saillir sur son cou. Il grogne et appuie sur ses jambes pour pénétrer profond. Il ne pense qu'à ça : aller plus loin. Quelque part autour de lui, la chose se tord et se contracte. Il pousse un cri. La fille donne des coups de pied pour creuser la vermine, aider elle aussi, faire son chemin à sa façon. Elle se tortille. Gueule de Truie se faufile, les épaules l'une après l'autre, puissant, gonflé, il voit la paroi toute proche, sa tremblance. Il force encore et perce un grand coup, tombe à genoux de l'autre côté, roule sur lui-même pour protéger la fille. Elle vomit un jet d'eau grasse avec un bruit d'évier. Derrière eux, la vermine tressaute. La fille se débat quand Gueule de Truie tente de la saisir. Elle secoue les bras, se met à genoux, une main par terre, se relève en se tenant au mur. La Cavale l'attrape sous l'épaule pour la soutenir et ils courent tous les deux, lui soufflant dans son masque, elle crachant son liquide sur le devant de son vêtement. Ils voient la lumière au bout, devinée, sautée sur les murs, venue

d'une porte encore secrète. Roulant jusqu'à eux. Ils galopent. Gueule de Truie donne la force et la fille le guide au mieux. La chose, derrière, est en train de mourir. Ça souffle trop pour ne pas crever. Ça remue trop pour ne pas le faire pour la dernière fois. Les affres et les élans, le chant du cygne. Gueule de Truie connaît cette peur. Se tordre pour ne pas crever, se tordre pour être certain de vivre. Il sait et il comprend la bête. Et devant eux, brutal, le jour explose.

Ils sont dehors. La grille était tombée ici aussi, mais il y a très longtemps. Déchirée, tordue sur le côté. Rouge elle aussi. La fille est assise par terre, elle se touche le côté du visage, la main à plat dessus, comme si elle tenait un morceau d'elle. Gueule de Truie sait que ça n'est pas le cas. Il sait qu'elle est complète. Il est assis lui aussi, alors il s'approche d'elle, à la frôler, et tend la main vers sa joue craquée de sang. Il prend ses doigts à elle, les tire pour voir en dessous. Elle plante ses yeux dans les siens et se laisse faire. Elle n'est ni molle ni résignée, elle décide de ne pas lutter. Rien de son visage ne change pendant que Gueule de Truie regarde. Il touche sa peau, sa blessure. Elle a choqué le mur, ou un morceau de porte, ou n'importe quoi. La chair a éclaté, une longue ligne tendue, rouge, qui se perd dans les cheveux. La Cavale ouvre la plaie, s'assure qu'elle est propre. La fille lui prend le poignet, les deux paumes autour. Ni lui ni elle ne bougent, et puis elle tire sa main vers elle et Gueule de Truie se penche, lourd. Elle l'embrasse. Sur ce qui lui sert de visage, ce plastique cuit et couvert de rouille, de jus de la vermine. Elle l'embrasse à la place de sa bouche, sous ce groin de cuir noir, entre les vis de métal. Elle ne lâche rien de ses mains. Elle le tient, là, fort, immobile et assis. Et Gueule de Truie se rend compte qu'il la serre contre lui, brutalement, à la tordre, et qu'il embrasse le rien à l'intérieur de son masque. À l'abri, caché, quelque chose de lui-même le regarde faire et hurle que ceci est intolérable.

Ils attendent dans l'ombre d'une ville morte. Il n'y a pas un bruit, à part un grincement. Le vent sent l'huile. Il sent l'huile et c'est là tout le problème.

Gueule de Truie et la fille sont couchés sur le ventre. Elle a le menton posé sur ses mains nouées, lui reste raide et aiguisé. Devant eux, des immeubles effondrés. Des cours intérieures dont ils ne voient que l'entrée et les décombres qui les bouchent. Sur leur droite, une route crevée qui cahote ses trous boueux. Ils n'ont pas parlé du monstre. Ils n'ont pas parlé du baiser. Ils n'ont parlé de rien. Ils ont simplement avancé, dormi, avancé encore, et ils ont entendu le grincement, alors ils se sont arrêtés.

Il y en a encore parfois, des sons de métal qui frotte. Mais celui-ci est usé, acide, il fait grincer des dents. Deux tôles rongées coincées l'une dans l'autre, un coffre de voiture au joint mangé qui monte et descend sous un oiseau qui sautille. Mais ce son-là est net, douillet. Humide et froid. Et ça n'est pas normal.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? chuchote la fille.

Quand elle parle bas, sa voix est cassée, rauque.

— Je ne sais pas. Ça appartient à quelqu'un. C'est proche. Dans cette cour, là. Ça ne vient pas de derrière, des ruines ensuite. Ça fait un rond, un bruit rond, en boucle. Ça tourne.

Gueule de Truie explique. Il a été étonné de voir que la fille en avait besoin, qu'elle ne voyait pas les traces et les plans, les détails et la forme. Alors il lui raconte tout, dès qu'elle le regarde sans saisir.

— Quelque chose qui tourne, avec de la graisse ou de l'huile. Quelqu'un l'actionne en ce moment, il reprend, pour être bien sûr qu'elle comprenne.

Et puis le bruit s'arrête.

Ils attendent la nuit pour pouvoir traverser la route et dépasser la ville.

Le son reprend, parfois. La fille s'est roulée sur le dos, la boîte fourrée dans les bretelles de sa combinaison. Ça lui fait un torse carré, elle croise les mains dessus, regarde le ciel. Gueule de Truie se demande à quoi elle pense, si elle pense. Lui guette la cour dont il ne voit que l'entrée.

— Il va falloir manger, dit la fille.

Gueule de Truie hoche la tête, sans penser qu'elle ne peut pas le voir.

— Avant, il y avait les refuges. Tu t'en souviens ? Les conserves et les couvertures. Maintenant y'a plus rien à bouffer. Les ruines c'est

pareil. Avant, on avait les magasins, les caves, on trouvait encore de quoi. Là, tout est vide.

Elle hésite, et puis continue.

— Peut-être que j'ai marché trop loin. Ou que je me rappelle plus très bien. Que rien n'a changé, en fait. Que ça a toujours été pourri. C'est bizarre, les souvenirs, des fois on sait pas vraiment.

Elle dit tout ça, elle parle d'un temps où elle mangeait à sa faim en regardant le ciel et les nuages. Elle est pâle. Tout est pâle chez elle dans cette lumière ; sa peau, ses cheveux, ses sourcils. Il n'y a que ses yeux pour être vifs. Gueule de Truie la dévisage et se rend compte qu'il a oublié la couleur de ses yeux à lui. Sous le masque. Le bruit reprend. On dirait des dents qui mâchent du mou et du collant. Ça n'est pas très fort. C'est surtout que le monde est silencieux maintenant que la fille ne dit plus rien.

— On trouvera.

Il n'a pas peur. Les arbres sauvages, les champignons. Les anciens champs devenus des trous jaunes dans les forêts, entre les routes. Le monde se mange. Il faut simplement prendre le temps.

— C'était quoi le monstre ? Dans les tunnels.

Gueule de Truie secoue la tête.

— Je ne sais pas. Un monstre.

— Tu en avais déjà vu ?

— Non. Tout le monde en parle, mais personne n'en voit jamais. Sauf là.

« Sauf nous », tente de dire Gueule de Truie, mais sa bouche le rattrape au vol et lui renforce le mot dans la bouche, parce qu'ils ne sont pas « nous ».

— Tu crois que c'est la chose qui ronge ? Celle qu'on sent, la nuit. Le chien noir. Des fois je sais qu'il vient à côté de moi quand je dors.

Il n'y a rien qui surprend la Cavale dans ce que dit la fille. Il sait de quoi elle parle. Lui aussi a dormi dehors. Lui aussi a vu les Pères parler de ce qui avance.

— C'est la fin du monde, il dit, et la fille répond :

— Le monde est déjà mort. C'est autre chose. C'est pire. C'est après.

Et Gueule de Truie sait qu'elle a raison.

La nuit est tombée et le bruit s'est tu depuis longtemps. Gueule de Truie se relève et réveille la fille. Elle dort simplement, couchée par terre, sans couverture. Elle a glissé ses deux mains sous sa joue et s'est endormie là.

— Il est temps, fait Gueule de Truie. On peut passer la route, il fait assez sombre.

La fille se met debout comme à chaque fois, la boîte toujours dans les bretelles, son torse qui ne ressemble plus à rien. Elle cligne des

yeux.

— Tu crois qu'il n'est plus là ? elle demande.

Gueule de Truie hausse les épaules.

— Je ne sais pas. En tous cas il ne fait plus tourner son...

Il cherche le mot. Un mot qui dirait tout, qui définirait ça. Il sait qu'il y en avait un, avant. Il lève la main et la secoue à hauteur de son visage, en guise de son.

— On va passer par là, il fait, et la fille commence à sautiller vers leur but, deux jambes et des cheveux blonds autour d'une boîte de cendres.

D'abord, Gueule de Truie n'entend pas grand-chose. Ou plutôt il ne comprend pas ce qu'il entend. Il aurait dû se jeter sur le côté, il pense plus tard, une fois qu'il a saisi. Prendre la fille avec lui, monter sur un mur éboulé, atteindre un étage. Ça aurait changé ; pas grand-chose, mais assez, peut-être. Au lieu de ça, quand il réalise qu'ils sont poursuivis, il se met à courir droit, avec la fille à la main. Il espère atteindre la route, et il sait qu'il court longtemps.

Mais il oublie de regarder derrière lui. S'il l'avait fait, il aurait vu que les garçons sont montés sur des sortes de choses qui roulent. Il sait ce que c'est. Il en a déjà rencontré, mais immobiles. Des vélos. Des cyclettes. Elles font un bruit de métal qui grince parce qu'elles n'ont pas de pneus, et le son mouillé est celui des pédaliers qui mâchent leur graisse. Ça, la Cavale le comprendra plus tard. Pour l'instant, il court, et la fille court avec lui. Ils se tiennent la manche. Quelque chose de rapide arrive dans son dos à elle, la percute, et elle est arrachée de la prise de Gueule de Truie, il le sent dans tout son bras. Elle tombe dans le noir. La Cavale s'arrête, se retourne, mais il ne voit rien ; il fait sombre, et quelque chose le frappe en pleine tête. Alors il se précipite vers un amas de blocs de béton, pour se coller le dos à quelque chose, tenter d'apercevoir ce qui se passe. Ses mains touchent le gris, le bout de mur, et lui cligne des yeux. Il finit par saisir et comprendre, voilà, à cet instant ; les vélos. Et les enfants dessus. Des gosses, des Gens qu'il n'aurait même pas pris pour partir en mission avec lui. Maigres, osseux. On dirait des oiseaux sur leurs cyclettes qui vont dans tous les sens. Trop vite pour bien les suivre. Pas trace de la fille. Il sait qu'elle ne criera pas. Alors il attend. Il les laisse venir à lui.

Gueule de Truie repense aux mots glissés derrière les murs et les portes. *Baiser. Foutre. Niquer.* Pour ça, ils ont encore du vocabulaire. Là ils ont encore un langage. *Bonne. Sucrer.* Tout ce qu'il a saisi autour de la Conque, dit par les Gens, à l'époque où il se plantait des aiguilles dans le pénis pour le tuer, tuer cette partie de lui. Les cicatrices blanches qu'il n'a pas voulu revoir. Les Gens parlaient comme cela et

la Cavale entendait la haine et la possession. *Je lui ai mis un péno.* Ça n'a pas même de sens. *Auneyoure nizes, gueurle, itsse t'ayme faure iougourt.* Des mots qui n'existent pas. Mais ils se le lançaient au visage comme une victoire. *Elle a crié.* Gueule de Truie écoutait tout ça par erreur, par hasard, il attendait que ça passe, que les gens partent, il fermait les oreilles et la tête, pensait à autre chose.

Là, maintenant, il est couché sur le côté, la tête sur une pierre dure. Les mains attachées dans le dos. Il repense à tout ça. Il se demande si c'est ce qui est arrivé avec la fille, dans les couloirs sous la terre. Il se souvient que les parleurs, il leur trouvait des voix de chiens boueux, bourbeux. Ils ne parlaient pas, ils mâchaient de la boue. Gueule de Truie a envie de dire quelque chose, alors, des mots simples, sans importance, pour écouter sa voix et savoir s'il est devenu un chien lui aussi. Un des enfants le frappe, mais Gueule de Truie ne s'en rend pas compte.

— Suis-je-un-chien-boueux, il demande, et ça fait rire les mômes.

Il ne se souvient pas de la chair de la fille sous sa main, et il s'enferme autour de cette absence de mémoire.

— Elle est où ? fait Gueule de Truie couché, et le gosse lui balance un coup de pied dans la bouche et ça n'est pas grave, parce que Gueule de Truie a déjà mangé son sang, a déjà eu les dents qui branlent, mais qu'il ne veut pas mourir sans connaître ce qu'il cherche dans la fille. Et une seule de ces choses le terrorise.

Il demande ça pendant des heures. *Ecéquoi.* Et le gosse fatigue avant lui, puisqu'à un moment il arrête de le frapper.

— Je suis un chien, est en train de dire Gueule de Truie au moment où ils ramènent la fille et la jettent par terre, juste à côté de lui.

Elle s'écrase sans rien dire, sans se plaindre. Elle tombe juste là. Elle regarde le vide à gauche de la Cavale. Elle aussi est attachée, elle aussi a les mains dans le dos. Et les questions de Gueule de Truie disparaissent.

Il y a les rires, loin, des gamins dans la pièce. Leurs gestes, ce qu'ils disent. Ça a si peu d'importance. C'est ailleurs. Son regard à elle est étrange. Gueule de Truie l'a déjà vu. Il sait que la fille retourne au silence. Elle s'y réfugie ou plutôt elle s'y noie, comme lui se noyait autrefois dans sa rage. Les enfants partent. Ils disent quelque chose et s'en vont, et ils ferment la porte derrière eux. Ils ont encore des cadenas, ici, des serrures. C'est le noir. La nuit. Gueule de Truie entend la fille qui remue, et il devine ce qu'elle fait, parce qu'elle est longue et mince ; elle passe les mains devant elle. Elle se tortille. Elle se libère. Elle mord la corde, défait les nœuds. Elle fait des bruits de carnassier qui mange. Elle rampe vers lui, et sans rien dire, elle met les pouces sous son masque. Elle tire et Gueule de Truie secoue la tête,

comme un animal sous la pluie. Il secoue la tête, mais pas assez pour la chasser. Elle attend. Elle laisse ses doigts. Elle attend qu'il se calme. Comme si elle voulait l'endormir, ou le fasciner, ou le bercer. Il ne comprend pas. La fille soulève, et Gueule de Truie se rend compte qu'il pleure, sans pouvoir dire si c'est la terreur ou le soulagement qui l'étouffe. La fille l'embrasse, bouche à bouche, fort. C'est chaud et humide, ça a un goût de souffrance, parce qu'ils savent très bien ce qui s'est passé pendant qu'elle n'était pas là, pendant qu'elle était avec les gosses. Gueule de Truie sent qu'elle défait sa corde à lui, et elle le prend dans ses bras, fort, trop fort, quelque chose de rude et rugueux. Ça le brûle jusque dans le fond du cerveau.

— Me laisse pas crever, dit la fille, et Gueule de Truie accepte, parce qu'il ne veut pas qu'elle crève, pas avant de savoir nommer ce qu'elle cache. Quelque chose à l'intérieur de lui s'écroule. Et il sait que quoi qu'il fasse, lui, il ne sera jamais un chien.

Le lendemain, les enfants reviennent. Ils tournent leur clef dans la serrure, et Gueule de Truie est assis à les attendre. Il regarde la fille, en fait. Surtout. Il a remis son masque. Il se demande s'il l'avait vraiment enlevé. Parce que c'était le noir et que la fille n'a peut-être rien vu. Mais il sait qu'il se ment, que les choses ne se passent pas comme ça.

Les mêmes entrent, et au milieu il y a un petit gros, presque chauve. Il est jeune, autant que les autres. Il pue la graisse, aussi bien celle des cyclettes que celle qu'on sent dans les cheveux quand la tête est très sale.

Gueule de Truie voit les yeux de la fille, à l'instant où il passe la porte, et il comprend. Il savait déjà, il ne savait simplement pas *qui*. Le petit gros, donc. Il n'y a aucune peur, aucun drame dans le regard de la fille. Ni douleur. Juste la volonté pure de le détruire. Le projet, déjà réussi. Attendant le moment juste.

Et il arrive, tout simplement parce que les gamins ont oublié que leur force, elle tient tout entière dans leurs vélos et la surprise. Hier nuit, c'était l'obscurité et la bêtise de Gueule de Truie. Aujourd'hui ils ne sont pas attachés, ils sont grands et ils sont forts. Gueule de Truie saisit un des gosses et le lance face contre le mur, et les autres ont le temps de comprendre les différences, eux aussi. Ils tentent de fuir, ils se bousculent, et Gueule de Truie se sert. Il n'a pas de colère, pas de mission. C'est comme s'il tuait des rats. La fille aussi se sert. En fait, elle donne un coup de poing dans le cou du petit chauve, droit dans la pomdadam, et il tombe à genoux en se tenant la gorge. Elle le fait tomber, et elle lui écrase la tête avec le pied. Longtemps. Pendant un long moment. Vraiment longtemps. Sans aucune expression sur le visage, à part celle de quelqu'un qui travaille. Concentrée. Gueule de

Truie attend qu'elle ait fini. Les détails ne sont pas très importants. On dirait juste qu'elle tue un insecte.

La fille a retrouvé la boîte. Ouverte, dans les pierres de la ville effondrée. Les cendres coulées dans les creux des marches cassées. Elle a remis le plus gros à l'intérieur. Refermé. Gueule de Truie se demande si cette boîte a un fond. Si on peut la vider, réellement. Si en la tenant tête en bas, sans son couvercle, on pourrait voir la fin des cendres. Il pense sincèrement que non.

Ils se sont remis en marche. Des fois, Gueule de Truie regarde son pied gauche, à elle. Sa chaussure et ses taches, les nouvelles taches, celles faites par le petit gros. Elles disparaissent, doucement. Poussière et boue.

Il s'entend respirer. Le bruit que fait sa cagoule, ou plutôt qu'il fait, lui, dans sa cagoule. Ne plus être le même corps. Redevenir apprivoiser son masque, presque. Avoir conscience de ces deux couches. Pourtant sa peau aussi est une couche de quelque chose, comme ses muscles et ses tendons, mais il ne pense pas qu'elle est différente de lui. Il s'en moque. Il regarde la fille. Les taches. La chaussure.

— Tu sais où on va ?

La fille regarde Gueule de Truie, cherche quoi répondre. Elle parle peu, depuis les gosses et la cagoule enlevée. La parole n'a jamais été son fort, d'un autre côté. Elle agite la main dans une direction quelconque. Devant eux, en gros.

— Par là.

— Mais tu sais ? Enfin. Comment arriver.

Elle penche la tête sur le côté.

— Je crois que le chien va dans le même sens. Tu sais, le chien noir, celui dans la nuit. Le cauchemar. Faut juste rester devant lui.

Elle dit ça comme on raconte qu'on a faim.

— Je crève de pas savoir, fait Gueule de Truie, et il se rend compte qu'il parle au moment où c'est déjà trop tard.

— Quoi ?

Il durcit les poings, ça le dépasse totalement.

— Ça t'arracherait la gueule de causer ? Ça t'arracherait la gueule d'aider, de me faire comprendre ? Si tu le portes, ce mot, tu dois bien le connaître, non ? Petite connasse de merde !

Il lui met un coup de poing, fort, pour la casser, et il réussit à se dévier sur la boîte bleue. Il y a un creux maintenant, de la taille de la main de Gueule de Truie. La fille est par terre, assise, avec un nuage de cendres autour d'elle, comme les champignons en boule quand on les écrase.

— Parle, putain !

Gueule de Truie hurle, alors qu'il n'a jamais hurlé. Comme si la fille ne l'entendait pas, alors qu'elle est là.

— Je...

Son poing est dur, encore, et quand il comprend qu'il a envie de la frapper pour simplement la faire réagir, ça ne change rien.

— Je crève !

Il saisit son masque comme on se prend les tempes et tire, serre les poings et se frappe le front.

— Je...

Il pousse un cri, un cri de colère contre ces mots qui ne savent pas prendre forme.

— Tu dis quoi ? Putain, tu dis quoi ?

La fille reste par terre, à le regarder.

— Rien.

Il a l'élan de lui fracasser la tête. Il se retient en se mettant un coup de poing dans l'œil, dans la lunette. Il voit des éclairs de lumière et ça l'occupe un peu. C'est ce qu'il voulait.

— Rien, répète la fille. Y'a pas...

Elle aussi cherche.

— Y'a pas de mots. Moi, je crois...

Elle regarde sa boîte, le creux. Ça n'a pas l'air de la gêner.

— Je crois que tu parles parce que tu voudrais forcer les choses dans des... Des. Des formes. Parce que les formes tu peux les ranger. Mais des mots y'en a pas, quand on vit. T'as qu'à sentir. T'as qu'à comprendre ce qu'on peut pas dire. Lire sans mots. Y'a des gens qui savent. Tu sais, toi aussi, t'as pas besoin de tous tes mots tout le temps. T'as qu'à fermer ta gueule deux minutes et arrêter de te saouler de ce que tu es. Alors tu sais quoi ? (elle aussi elle est énervée, maintenant. Elle aussi a les poings serrés. Ils sont tout petits.) Ferme ta gueule un peu et écoute ce que je dis moi. Je te parle, putain, je fais que ça, t'as qu'à écouter c'est tout.

Elle se lève d'un coup et elle crie à son tour, et on dirait qu'elle pleure.

— Je vois, moi, au travers de ton masque. T'as qu'à faire pareil, espèce de con !

Elle touche sa boîte comme si elle était blessée.

— Je te l'ai pas enlevé parce que je voulais te voir, je te l'ai viré parce que ça sert à rien ! Mais tu comprends pas, tu comprends pas, parce que faut que tu occupes l'espace, ah, tiens, il faut.

Elle marche vite, en rond, elle secoue les mains pour imiter les mots de Gueule de Truie qui prennent toute la place. C'est assez méchant.

— Tu veux quoi ? elle lance. Tu veux des vieux mots, des mots d'avant le Flache ? Des grands ? Ils ont servi, hein, et y'avait tellement rien dedans que le monde a crevé.

— Peut-être que le monde est mort de fatigue, répond Gueule de Truie.

— T'en sais rien, et moi non plus. On saura jamais pourquoi il est mort. Tout ce qui reste c'est ça, ici ; nous. C'est bien. C'est déjà bien.

— C'est pas un monde.

— Tu dis ça parce que t'as la trouille. Bien sûr que c'est un monde. Ça te demande pas ton avis pour être un monde. C'est comme ça. Tu veux savoir ? Ma boîte, ma boîte de rien c'est une graine. Et je vais la foutre dans le cul du trou du Flache. Parce que moi, y'a rien qui me tue. Rien, t'entends ? Même si on me laisse que des cendres je continue. J'ai pas la trouille comme toi. J'ai pas besoin de me foutre un masque sur la gueule pour me couper des autres. Dieu peut ouvrir encore sa bouche maintenant, je lui pisse à la raie. Il peut tuer ce qu'il veut. Je ferai tout repousser. C'est moi qui choisis quand je meurs. C'est moi qui choisis quand j'arrête.

Elle s'appuie contre un arbre. Elle réfléchit.

— T'as besoin des mots parce que tu flippes. Regarde ce que je viens de te dire. Ça change quoi, en fait ?

— Pas grand-chose.

— Voilà, dit encore la fille. Pas grand-chose.

C'est la nuit et Gueule de Truie se réveille. Tout ce qu'il voulait entendre, tout ce qu'a dit la fille, elle l'a fait dans le rêve de la Cavale. Uniquement dans son rêve. En vrai, en vrai de vrai, elle n'a rien dit du tout. Seulement serré sa boîte et ronflé sans écouter les songes de Gueule de Truie.

Il est tendre avec elle. Sa façon à lui d'être tendre. Soigneux. Il fait attention. Il tente de fermer la combinaison de la fille. Elle lui touche la main et la pose sur son sein, de force, jusqu'à ce qu'il la laisse, sans désir de la retirer. Gueule de Truie lit la colère dans ses yeux. La colère du petit gros, de ce qui s'est passé dans les ruines, quand Gueule de Truie n'était pas là. Il prend son visage à elle dans sa main à lui, celle restée libre. Il regarde dans son regard à elle, profond. Il sait qu'elle le voit, qu'elle sait que c'est lui. Elle ne se venge de rien, mais il ignore ce qu'elle cherche vraiment. Il essaye d'être dans ses yeux à elle, le plus fort possible. Le plus doux possible. Il ne sait pas si elle a mal. Il sait juste qu'elle attend que quelque chose arrive, ou plutôt retombe en place. Il ne comprend pas quoi. Il se dit qu'elle aussi, peut-être, cherche un mot.

Il retire un de ses gants, repose la main sur son sein à elle. Gueule de Truie est plus pâle que la chair de la fille. Il s'étonne, un peu. Il regarde les peaux l'une sur l'autre, blanche et blanche, l'une encore pire que la seconde. Le gant est à côté, noir et luisant. Patiné. Gueule de Truie le prend entre deux doigts et le jette sur le côté. La présence de cette main vide contre la fille lui semble trop violente.

Et puis il comprend, soudain, alors il dit :

— Ça n'est pas la même chose.

La fille sursaute, parce qu'elle était perdue dans ses pensées.

— Ça n'a rien à voir, il ajoute. Les corps. La façon de manger les autres. Là-bas ils étaient fous. C'était pour faire mal. Il n'y a rien à chercher. Envahir. J'ai vu la mer, une fois. C'est pareil. On peut pas être envahi. Ou comme l'orage. On peut pas le contenir. On ne peut pas l'emprisonner. Ce que tu cherches, là, ça n'a pas de sortie. Ils veulent faire mal au tonnerre, mais on ne peut pas lui faire mal.

Il se rend compte qu'elle l'écoute, qu'elle boit ce qu'il dit, comme si ça la remplissait.

— Tu n'as pas besoin de te prouver qu'il y a une différence. Elle est tellement énorme que tu n'as pas à avoir peur de ça.

La fille entend. La fille le regarde.

— Tu n'as pas à me forcer à te toucher pour te prouver que tu ne t'enfuis pas. Et je n'ai pas envie que tu te serves de moi.

Elle ne dit rien. De toute façon elle ne dit jamais vraiment grand-chose. Elle tend la main vers la nuque de Gueule de Truie, s'arrête, continue son geste. Elle pose les doigts sur la fermeture, les lacets, et Gueule de Truie la rejoint là, sa main nue aussi, et il défait la corde. Ils dénouent son masque à deux, et Gueule de Truie retire sa mue comme une bogue. Il ne sait pas pourquoi. Il finit par comprendre que

si elle le voit comme ça, peut-être qu'elle pourra lui donner ce qu'il cherche. La fille le regarde, de la même façon qu'elle le faisait avant. Son regard sur lui n'a pas changé. Il n'y a pas de surprise. C'est toujours lui. Mais la fille sourit. Et Gueule de Truie se rend compte qu'il sourit aussi. Il la prend dans ses bras, très doucement, pas pour la protéger, mais pour que ce geste dure longtemps. Ils se tiennent là, sans rien faire d'autre.

Ça n'est pas la même chose. La chair et les volontés peuvent être tellement différentes.

Ils marchent. Autour d'eux, la forêt. La même depuis des jours. Des fois, les gens racontaient qu'avant le Flache le monde était moins rempli d'arbres. Dans les villes, il y a toujours peu de vert, parce que les survivants coupent et brûlent pour se tenir chaud, et que le béton arrête les racines, ou en tous cas les ennuie assez pour qu'elles aillent pousser ailleurs. En dehors de ces zones, les troncs sont partout. Touffus, en buissons, entrelacés, ou énormes et pleins comme des bras gigantesques. Gueule de Truie et la fille marchent entre les arbres. Quelque chose change et se prépare, la Cavale le sent. Il ne sait pas quoi, mais il attend. Il finira par saisir. Il finit toujours par saisir.

Et il le fait, enfin. C'est un tapis de mousse qui attire son regard. Gris. Craquelé. Poudreux, presque. D'ailleurs il s'approche et pose son pied sur la touffe. Elle cède sèchement, mollement, sans rien de ce moelleux habituel. Pas d'eau dedans. Ni en gouttes, ni dans les fibres. Rien. Sec. Gueule de Truie sait que la matière lui rappelle quelque chose, vraiment.

Mais il ne sait pas quoi. La mousse est large comme la paume de sa main, un peu plus, à peine. Il attend un peu. Puis reprend sa route.

C'est le soir, presque à la nuit, qu'il comprend. On dirait la peau des cloques, celle, morte, mate, qui pend et attend de tomber.

Le lendemain, il cherche autour de lui, mieux, plus aigu. Il sait à peu près ce qu'il attend. Il le trouve, dans un paquet de racines sorties du sol. Elles sont rêches, grises elles aussi. Plus fines que le petit doigt. Gueule de Truie se penche, appelle la fille. Elle s'agenouille à côté de lui, regarde ce qu'il lui montre. Elle tend l'index et appuie sur le bois. Il crève, casse avec un bruit de feuille morte. Il est creux, plein de poussière tassée dans le fond. La fille pose la main sur l'entrelacs. Elle lève les yeux sur Gueule de Truie.

— C'est froid. Complètement froid.

Et elle frissonne, la bouche entrouverte, sans rien dire de plus.

Maintenant qu'ils savent, ils voient le manque de couleur et la poussière. De plus en plus. Les mousses sèches, les racines creuses. Ils

voient le bois des arbres partir en écailles. Elles pendent, attendent leur chute. Elles s'accrochent parce qu'elles ont presque fondu, et quand Gueule de Truie les touche, elles s'effritent sans aucun bruit. D'ailleurs rien ne bouge dans la forêt. Pas de son. Ni de vent, d'oiseaux, de passage de bêtes. Il y en a peu d'habitude, ou on ne les remarque pas, mais rien de ce silence épais. On pourrait sans doute le toucher si on essayait assez fort. Gueule de Truie regarde la fille. Elle a les yeux fermés, immobile et la main tendue. Et il devine qu'elle fait ça, exactement ; elle touche le silence.

Il y a une pente. Ça descend. Elle ne se voit pas, mais on la sent, on la devine. Gueule de Truie a demandé si c'était par là, le chemin de la fille. Elle a réfléchi, hésité, et hoché la tête avec un air d'excuses. Gueule de Truie a l'impression de marcher sur une boule. Une sphère. En équilibre. Il a la sensation de devoir avancer pour ne pas tomber, et que chaque pas en avant l'amène plus près de quelque chose qu'il ne veut pas connaître. Même pas appréhender. Il veut partir, revenir en arrière. Pour la première fois de sa vie, il a envie de se protéger. Il regarde la fille et sa maudite boîte, et il la hait. Il la hait de toute sa force et, pour une fois, une seule, il n'est pas assez fort pour comprendre qu'en vrai, il a simplement peur.

Et ils débouchent sur la plaine.

Elle est blanche. Et lisse. Froide. Pas gelée, froide. Inerte.

Il n'y a rien qui pousse dessus. Les arbres s'arrêtent dans le dos de Gueule de Truie. Les mousses avancent encore un peu, rampent leur mort entre ses pieds. Et devant, rien. Cette plaine d'ivoire râpeux. Il se sent pris de vertige. Il n'y a plus d'horizon. La plaine continue jusqu'à rencontrer le ciel, là-bas, tout là-bas, dans le gris.

— Qu'est-ce que c'est, fait Gueule de Truie, parce qu'il se raccroche aux mots, encore, et que tout sonne creux.

— De l'os, répond la fille de sa voix éteinte.

Elle serre la boîte contre elle, la boîte contre laquelle il a écrasé son poing. Elle la porte comme un oiseau blessé. Qu'on veut protéger, enfouir dans son manteau pour qu'il ait chaud et ne voie rien du monde tel qu'il peut être.

— Un crâne.

Gueule de Truie se penche et regarde mieux, et ce qui est blanc entre ses jambes, et rêche, et râpeux, est effectivement de l'os. Il y a une fissure qui sinue à sa gauche, polie par l'usure, mais l'usure de quoi ? Il la suit. L'os glisse sous ses pieds, ou plutôt *lui* glisse sur l'os. Il tend les mains. Il sent qu'il peut tomber n'importe quand et il refuse de tout son corps, de toutes ses pensées, de tomber la face sur cette espèce de chose blafarde. Ça n'est pas qu'il ne veut pas, c'est que c'est impossible. Simplement ; impossible. C'est si hideux qu'il mourrait

sans doute. Il suit la faille et il trouve un trou. Il est doux lui aussi, et il devine que c'est là que passent les veines, et les nerfs. Sauf qu'il n'y a rien. Un vide, jaune clair. *Foramen*. Un mot de l'ancien monde. Gueule de Truie n'a aucune idée d'où il lui vient. La Cavale pourrait y fourrer les deux poings. Il le touche. Il se baisse, colle son oreille, écoute. Aucun bruit ne monte vers lui. Aucun battement de cœur. Aucun battement de sang. Le même silence que dans la forêt morte. Il regarde dedans et ne voit que le noir. Le noir du vide total.

— C'est toi ? C'est toi qui as amené ça, il demande à la fille, et il y a une sorte de respect dans sa voix à lui, il s'en rend compte malgré sa terreur et le rien qui les entoure.

Elle regarde l'horizon, là où le crâne se perd dans le gris des fumées. Elle finit par se tourner vers Gueule de Truie. Elle secoue la tête. Peut-être qu'elle ne sait pas, qu'elle ne peut pas dire, qu'elle ne parvient pas à expliquer.

— Je suis tellement désolée, elle dit, et elle serre sa boîte plus fort.

Ils sont passés à côté d'un trou. Un vrai, celui-ci. Un éclatement de l'os, total. Une charpie d'esquilles et de longues fissures mortes tout autour, en étoile irrégulière. Ça sent encore le sang et le chaud. Le fer. Gueule de Truie s'est retenu de courir. Et de vomir, aussi. Ça sent le désespoir, ici, un manque innommable et une horreur absolue. Il n'y a toujours pas un bruit, et, quand il respire, il a l'impression de siffler, d'étouffer.

Il a failli tomber. Il refuse de tenir la main de la fille, parce que chacun de ses muscles tente de ne pas trébucher. Il ne pense qu'à ça : ne pas tomber. Il sait qu'il y a la mort, en dessous. La destruction. Il halète. Il pense au vide du crâne, celui qu'il a vu dans le foramen, celui sur lequel il marche. Globe. Géode. La fille avance derrière lui. Elle regarde par terre, peut-être parce qu'elle aussi fait attention, peut-être parce qu'elle a cette drôle de honte que Gueule de Truie lui a vue tout à l'heure. Il n'arrive pas à la dévisager assez pour être sûr. Il fixe ses pieds, il marche comme sur un fil tendu entre deux rives. Il veut simplement partir. Il sait que s'il reste là, il deviendra fou. La folie qui fait hurler jusqu'à en mourir. Et qu'il hurlerait seul, dans le silence de la plaine blanche.

Ils courent, à la fin. Ils courent.

Ils dorment peu. En fait, ils tombent dans un recoin de racines, sous un buisson, et s'écroulent d'un coup. Ils mangent des fruits, des racines, celles dont ils ont l'habitude. Il y a de l'eau, des flaques, des ruisseaux qui passent sous les feuilles. La plaine d'angoisse est loin maintenant, loin derrière. Ils n'ont pas encore parlé, depuis. Gueule de Truie revoit ce blanc cassé jusqu'à l'horizon. Il entend toujours le silence. Il a du mal à regarder la fille.

Il la sent, contre lui, la nuit. Il sait qu'elle dort là, en creux contre son dos à lui. Pour avoir chaud, pour toucher une chair. Rien de plus. Elle aussi a encore de la terreur dans les yeux.

Ils arrivent à la brume. Elle est douce, gris pâle. Elle les noie. Elle les attire comme une marée. Et quand elle se dissipe, ils voient les maisons.

En pierre, les portes et les fenêtres en bois, gonflées d'humidité. Sur le sol, des moellons carrés, mal calés les uns aux autres. Des toits d'ardoise trop épaisse, presque des blocs, posés les uns sur les autres. Tout est gris, couleur silex, et recouvert de la même mousse d'avant la plaine, celle, sèche, qui craque. Il y a du vent, et Gueule de Truie ne

sont rien, rien de plus que le froid. Le parfum du froid. De la neige. Il n'y a pas un bruit entre les maisons. Un chemin, qui remonte entre elles, qui serpente.

— Il y a l'odeur du chien, dit la fille. Le chien des nuits.

Gueule de Truie ne le sent pas. Il sait que le chien, on le devine parce qu'il pue la peur. Il n'a pas une odeur de fauve. Il fait simplement dresser les poils sur les bras, c'est ça, le parfum du chien. Ce à quoi on le reconnaît. Et la Cavale se rend compte que toute sa terreur est sur la plaine d'angoisse, qu'il ne lui en reste plus. Plus rien n'a de couleur parce qu'une part de lui est restée sur ce foramen dont il ne sait même pas comment il a appris le nom. Ces lignes de fracture déchirées en étoile. Ces fosses sans eaux dans lesquelles on se noie. La part de lui qui connaît l'angoisse sans fond s'est figée là-bas, à quatre pattes, à regarder dans ce trou. Elle y restera toujours, l'œil collé au halo noir creusé dans l'os.

La fille est déjà entre les maisons. Gueule de Truie la suit. Une silhouette grise entre les pierres grises. C'est comme si le village mangeait la fille, alors la Cavale court après elle. Il étouffe dans son masque, et soudain il s'arrête, défait le cordon et se bloque à mi-geste. Il se fige. Hésite. Il sent le vent froid sur sa nuque, dans ses cheveux noirs. Là où d'habitude il ne ressent rien, que la protection du cuir. Il reste immobile, sans savoir quoi faire. Debout sur les pavés humides, entre deux murs en train de s'effondrer.

C'est la fille qui revient le chercher. Elle lui prend la manche et il sursaute. Il se rend compte qu'il est couvert de rosée, ou d'humidité du brouillard. Il fait sombre, un ciel pâteux qui recouvre tout. Il voit les traces que laissent les gouttes en tombant de ses lunettes de mouche. Il se sait derrière une vitre. Il regarde la fille. Même elle est éteinte. On ne distingue ni son blond ni ses yeux verts. Une ombre. Une ombre solide, et qui bouge. Presque rien d'autre.

— Viens, elle fait.

Sa main est froide.

La fille lui fait monter la rue pavée. Elle l'emmène vers une maison, elle semble l'avoir choisie pendant qu'il restait immobile. Ils entrent, et elle ferme la porte derrière eux. Le brouillard les a suivis, et le battant le coupe comme un sas. Ça retombe par terre, coule au sol. Des lattes de bois usé, poli. Brun, noir dans les fissures. Il y a un vieux tapis passé, aux couleurs perdues. Le bord en est tout effrité, ébouriffé. La trame rugueuse et blanche qui rebique. Sur un côté, contre le mur, un long bureau, fermé en dessous par un rideau bleu, épais. On voit un bout de pied de la table sous le rideau, sombre, carré, solide. À part le tapis et le meuble, la pièce est vide. Un espace enfermé entre les pierres. Froid.

— On monte, dit la fille.

Elle prend un escalier, l'escalier maigre, entre une rampe de fer et un mur nu qui cloque du plâtre mort. En haut, une salle de bains, une baignoire pleine de rouille en stries, comme les ronds d'un tronc qu'on vient de couper. Un des robinets pend au bout de ses tuyaux tordus. Un rideau en stique est fondu contre un pied de la baignoire, noirci et poudreux. Le lavabo est cassé, broyé sans qu'on puisse savoir par quoi. Il ne reste que les trous des vis de son socle, rongées, rouges comme des dents manquantes. À côté il y a une chambre, et un placard ouvert, plein de poussières et de feuilles, assez pour le remplir. Une autre pièce, des fenêtres aux volets fermés, des courants d'air entre les lattes. De l'obscur et du silence.

— Pourquoi tu m'as emmené là, demande Gueule de Truie.

Il chuchote, sa voix est plus grave que d'habitude.

— Je ne sais pas.

La fille hésite. Elle ajoute.

— On dirait qu'elles sont mortes hier, ces maisons. Les rues, aussi. Tout est là, encore. C'est différent. Tu sens que c'est différent ?

Gueule de Truie regarde autour de lui. Et oui, il comprend. Ailleurs, autrefois, les ruines sont usées, patinées par les gens, les pillages, les luttes. Ici, il n'y a que le temps. Il lève les mains devant ses yeux et elles sont grises, couleur du brouillard. C'est la lumière qui passe au travers de cette poussière, de ces vitres pleines de crasse qui cassent les couleurs. On dirait de l'eau. On dirait qu'ils nagent.

— Il faut sortir, dit Gueule de Truie, et il entraîne la fille dehors.

La rue est étouffante elle aussi, collante, comme une algue qui se prendrait aux jambes, quelque chose de caché sous un pont.

— Il faut partir, répète presque Gueule de Truie, et le besoin est impérieux. Il en a mal au ventre.

Il dévisage la fille pour la première fois depuis la plaine, vraiment, et il voit à quel point elle est maigre.

Elle s'accroche à lui, fort, les doigts noués aux siens. Ils commencent à courir. Ils trottent dans les rues, cherchant une sortie, et chaque porte ouverte donne sur le même intérieur, le tapis aux franges blanches, le bureau et son rideau. Toujours les mêmes. Sauf le pied qui dépasse, le pied de bois sous le tissu. Il gonfle un peu plus à chaque fois. Comme s'il avait été trempé dans l'eau. Boueux. Épais. Quelque chose de pourri et qui continue à grossir. Ça se cache sous le rideau, c'est couché et secret, laid et repoussant. Gueule de Truie refuse de savoir quoi. Ils courent, et enfin la pente s'inverse et ils descendent, et si Gueule de Truie était capable d'abandonner, il le ferait maintenant, parce qu'il préfère encore voir ce qui se cache au cœur des rues et des maisons plutôt que cette même pièce par toutes

ces portes béantes.

Ils arrivent à la conque. Celle de Gueule de Truie. Presque. Une autre conque. La sienne était en pierre blanche, les vitraux noirs et gris. Celle-ci est noire et uniquement noire. Elle luit pourtant comme une nacre sombre. Elle est logée ici, dans le creux de la terre, en bas des pentes où se dressent les maisons ouvertes. Elle est là, et c'est comme si elle respirait. Coquillage énorme, pelé, sans coquille. Simplement l'intérieur qui se montre, nu, brut, et terrifiant.

— Tu veux entrer, demande la fille.

Et Gueule de Truie secoue la tête, lentement. Non. Non, il ne veut pas entrer. Jamais. Plus jamais. Parce que même si la première conque n'a pas été heureuse, dans celle-ci, il le sait, il n'y a que la mort.

Ils guettent en haut d'une colline. En bas, il y a des herbes, des arbrisseaux. Un torrent. Des pierres rendues foncées par les éclaboussures. Ils ont bien avancé. Ils ont essayé d'oublier la conque, et la nacre, et les portes qui ne donnent sur rien. Ici tout est vert et presque normal.

Ils regardent la bête-buisson.

Elle est plutôt mignonne. C'est une sorte de boule couverte de feuilles, grande comme eux, à peu près. Elle attend à côté d'un arbre, sans rien faire de spécial. Gueule de Truie et la fille ont dormi là et, au matin, en se réveillant, en rajustant leurs vêtements, ils ont vu bouger le paquet de feuilles. Il avait de petits pieds. Il avançait, se plaçait où il se tient, entre les graines tombées de l'arbre, des sortes de petits marrons qui luisent.

— C'est quoi ? demande la fille.

— J'en sais rien. Une bête, répond Gueule de Truie.

— Comme dans les égouts ? Le couloir entre les grilles ?

Il hausse les épaules. Il fait jour, la lumière éclate sur la surface de l'eau. Pourtant l'image de la chose dans les tunnels reste noire.

— Peut-être.

Gueule de Truie se secoue. Quelque chose le gêne. Il a un tic du cou, il se tord la tête. Il tend les doigts vers sa nuque, fouille pour trouver le nœud, le défaire. Il tire, s'énervé pour que ça aille plus vite. Et retire son masque.

La fille le regarde. Il est pâle. Au soleil on se rend compte que ses cheveux ont des reflets bruns, très foncés. Ils partent dans tous les sens, en début de boucles un peu hirsutes. Ça ne sert à rien de raconter. Il n'a rien à voir avec ce masque en cuir.

— C'est moi, dit Gueule de Truie.

— Je sais que c'est toi, répond la fille.

On dirait que ça n'a aucune importance pour elle. Un instant il se glace en pensant que peut-être elle imagine le masque comme un vêtement, une chose sans importance. Elle sourit quand même, peut-être parce qu'elle se dit que c'est ce qu'il attend, un signe d'elle.

— Je voulais te montrer, il ajoute.

— Je savais déjà.

— Je sais.

Gueule de Truie lève les yeux, tourne le visage en regardant le ciel. Tout est frais.

— Il fait presque beau, il dit.

Elle rit.

— Il fait toujours beau si tu retires tes lunettes noires.

Elle ajoute :

— C'était quoi, cette conque ? C'était à toi ?

Gueule de Truie sourit. Il a un sourire très tendre.

— Je ne sais pas, il répond. Une sorte de cœur. L'organe, je veux dire.

Il a la même voix, presque.

— Le chien, dit la fille. La chose qui poursuit. Ça en fait peut-être partie.

Il secoue la tête.

— Je crois pas. Je pense... c'était... La plaine et la conque noire. Des souvenirs ? des peurs ? des...

— Oui, fait la fille. Des chiens. Peut-être qu'il y en a plusieurs.

— Les chiens qui se transforment en conques, ça n'existe pas, fait Gueule de Truie.

— Les Dieux qui ouvrent la bouche pour tuer le monde non plus, répond la fille, et elle rit encore, pour lui montrer qu'il se trompe, un peu.

Gueule de Truie a l'élan de la trouver stupide. Il se retient de toute sa force.

— Comment ça se fait ? Comment ça arrive là, demande la Cavale.

— Je ne sais pas.

En bas, la bête-buisson piaille. Elle a peut-être faim.

Gueule de Truie a remis son masque. Il regarde la fille. *Belle* ? Il essaye de savoir ce que ça veut dire. Il l'a entendu souvent, dans la bouche des gens. Il n'a jamais compris le sens de ce mot. On est censé ressentir quoi, en face du beau ? Du désir. Gueule de Truie n'en a pas. Il sait qu'il veut la parcelle de la fille qui fait qu'il ne l'a pas tuée, et ça n'a rien à voir avec son corps. En fait, il ne saisit pas comment on peut vouloir une enveloppe. Un tas de viande, un pâté en forme de Gens. Il lui a toujours semblé que les corps sont mensonge. Il essaye de comprendre ce qu'il pose sur ce mot précis, lui. Beau. Belle. Les grandes pinces de Craque-neurones. Huilées, fortes, tachées là où l'acier touchait les mains de la Cavale. Une solidité qui serait encore présente après sa mort et la mort de Gueule de Truie. Il le savait avant même de porter son nom ; il mourrait avant ces pinces. Le glissement des pieds des Pères sur les pavés de la conque. Ce bruit-là, précis, dans l'ombre des vitraux noirs. Terrifiant. C'était beau quand ils partaient. Quand ils arrivaient aussi, il se l'avoue, puisque Gueule de Truie est honnête. La lame à côté de sa chair à lui, quand il était enfant. L'argent brûlant du couteau, le sombre du reste de la lame. Le fil chaud, et la punition pour s'être dressé pendant la nuit. Ces cicatrices qui lui restent. Ce souvenir lui semble éloigné, comme rappelé par quelqu'un d'autre. Pourtant il est beau, ce souvenir. Les bras de

Craque-neurones quand il se servait de ses pinces, leur durcissement, à tendre le tissu de son vêtement. Ils gonflaient comme des noix, durs et ronds.

Ce qui lui fait peur est beau. Ce qui est au moins aussi puissant que lui. La possibilité de l'anéantissement, la potentialité du choc frontal. Ce qui est beau est ce qui peut le tuer.

Il commence à comprendre ce qu'il a appris de la fille. Ce qu'il a commencé à apprendre quand elle dormait encore dans ce camion renversé. Quand il s'est assis sur la route, grinçant son cuir, au lieu de l'éventrer. *Une paire de pinces ? « Rien pour lui, pas d'outil pour Gueule de Truie. Ses mains nues. »* Peut-être que c'était ça, son outil. Son instrument. Comprendre ? Il sait qu'il lui manque ce mot, ce simple mot. Il n'y parvient pas.

Sous l'arbre, un oiseau picore les petits marrons. Il saute, droite, gauche, avant. Il approche de la bête-buisson, et quand il est à portée, elle bondit sur lui et le recouvre brutalement. Il y a un crac, et plus rien. Un bruissement de feuilles. Ça mange.

— Quelque chose a changé, dit la fille.

— Oui.

— Quand j'ai commencé à marcher, le monde n'était pas comme ça. Il était mort. Il y avait les refuges, les caches de nourriture, je te l'ai déjà dit, je crois. Les chemins, et les gens qu'on croisait. On parlait peu, mais... on rencontrait des gens. Et puis tout s'est vidé, on n'a plus croisé personne. Les refuges étaient pleins de vent, ouverts, il pleuvait à l'intérieur. Toutes les villes étaient pillées, à sec, on ne trouvait plus rien. Les survivants étaient devenus méchants. Ils régnaient sur leurs deux maisons en ruine et tuaient les voyageurs. Avant, on explorait, on cherchait. Là, il fallait se cacher. C'était devenu ça. Et puis tu es arrivé. Je me souviens, j'ai ouvert les yeux, je t'ai vu. Ça aurait été quelqu'un d'autre, je serais partie. J'aurais essayé, ou bien je me serais battue. Ou attendu que ça passe. Je ne sais pas pourquoi, toi. Je me suis rendormie, si je me souviens bien. C'est ridicule quand on y pense. J'ai vu un taureau assis par terre, avec un masque à gaz et un manteau en cuir noir, et je me suis rendormie. Tu peux expliquer ça, toi ?

Gueule de Truie sait, maintenant. Mais il ne peut pas répondre qu'elle ne l'a pas fui à cause des pinces de Craque-Neurones, de la vraie beauté des choses. Il ne peut pas lui dire « puisque tu as senti que je pouvais te détruire. Et comme tu as deviné que je ne le ferais pas, tu es restée ». Il ne peut pas, parce que quelque chose manque encore, et qu'il ne sait pas quoi. Alors il se tait, et attend. Il l'écoute raconter leur première rencontre, sa part à elle de la première rencontre.

— C'est pour ça que ça ne sert à rien quand tu enlèves ton masque. Je n'ai pas besoin de ton visage pour te connaître. Je le vois, ton visage.

Gueule de Truie a une boule d'angoisse dans la gorge. Petite, mais acide. Elle a dit les mots qu'il ne voulait pas entendre. Il est maintenant face à eux, complètement. Il souffre, il voudrait qu'ils soient en pierre, qu'il puisse les ramasser et les garder pour les regarder plus tard, les étudier. Ou pour tuer quelqu'un avec.

Elle répète ça sans le regarder, elle garde la bouche entrouverte, comme si elle réalisait en parlant.

Elle a les yeux qui brillent, mais c'est peut-être de la folie, ou alors elle pleure presque. Gueule de Truie se sent prêt à tomber. Il ne sait pas où. Tomber, juste. Mais loin, si loin de ce que disaient les gens, de leurs mots sans aucun sens et de leur corps sans joie. Il grimace, il a mal aux côtes. Il serre la main sur sa poitrine, fort, comme s'il pouvait en déchirer quelque chose. Il s'approche de la fille et il la serre dans ses bras, assez pour la casser. Il aurait cassé n'importe qui d'autre. Mais il n'aurait serré personne qu'elle aussi fort. Elle a mal mais reste là, elle le serre à son tour. Elle ne lui fait pas mal, mais Gueule de Truie aussi se blesse contre elle. Elle le bascule, en appui sur ses pieds, elle le fait tomber sur l'herbe.

Ils restent, durs comme des cailloux, tendus et arqués. Gueule de Truie la tâte du bout des doigts, à la recherche de ce qui lui échappe encore avec un rire acide.

La nuit est tombée et ils parlent encore. Ils chuchotent.

— Le monde a changé. Maintenant, il y a les monstres, il y a le village noir. Le chien. Le chien se fait plus fort.

— Le chien n'a pas changé, dit Gueule de Truie. Tu le sentais avant, quand tu étais sur les routes sans moi.

Elle réfléchit.

— Oui, tu as raison. Mais le village, la conque noire, la plaine d'angoisse. Le monstre mangeur d'oiseaux. La chose dans les tunnels. Ça, c'est nouveau.

— Peut-être...

— Peut-être quoi ?

Gueule de Truie réfléchit.

— La vie. Je n'arrive pas à dire. Des choses neuves. Pas la conque et le village, mais dans les égouts, et la bête-buisson. Ils sont...

Il cherche le mot.

— Nés.

— Neufs, ajoute la fille.

Gueule de Truie hoche la tête, elle le voit à peine, le reflet du ciel sur ses lunettes.

- Le monde était en train de se vider.
 - Plus maintenant.
 - Plus après le tunnel.
 - Plus après la lumière, dit Gueule de Truie en même temps qu'elle.
 - Peut-être qu'il ne l'a jamais fait. Que c'était juste une mue.
 - En tous cas des choses naissent, maintenant.
- Ils se regardent.
- Ce serait bien si le chien pouvait mourir, dit la fille, et Gueule de Truie se le demande vraiment.

Ils ont quitté la colline, fait un long détour pour éviter la bête-buisson. Ils marchent, vers ce que la fille cherche.

— C'était quoi, ton histoire préférée, elle demande.

— Quoi ?

— Avant. Avant que les choses changent. Quand on faisait un feu et qu'on parlait entre voyageurs, qu'on échangeait les histoires et les mots.

Il la regarde parler d'un monde qu'il n'a jamais connu.

— On avait tous nos préférées, on les demandait, et des fois les gens les connaissaient et ils nous les racontaient. Y'avait des détails en moins, des trucs pas tout à fait pareils. Mais le fond, c'était la même chose. Au fond, la même histoire.

Elle réfléchit, et puis ajoute :

— À l'époque ça me semblait très important.

Il comprend très bien. Il sait ce que c'est que devoir peler, couche après couche, oublier les détails pour pouvoir continuer à apprendre, à avancer. Ne pas pouvoir tout garder. Brûler ses ponts.

— Ton histoire, ta préférée, il demande.

— Il était une fois une éponge qui vivait sous la mer. Elle avait une amie, une étoile de mer. Et elles vivaient ensemble, et un jour elles sont remontées vers la surface pour découvrir le monde. Elles se sont fait enlever par un monstre, un monstre à un seul œil, et elles ont réussi à s'échapper et à retourner chez elles. En vrai, c'est bien plus long. Mais quand elle est bien racontée, on les voit changer, devenir adultes. Elles marchent tellement longtemps, pour trouver un monde qui n'est pas à elles. Tout ce qu'elles abandonnent.

— Tu voudrais rentrer chez toi ?

— Je n'ai pas de chez moi. Et toi, ton histoire à toi, ta préférée, demande la fille.

Gueule de Truie cherche quoi dire.

— Tu sais, quand je rencontrais des voyageurs, je les tuais.

— Tu regrettes ?

— Non. C'étaient des Gens, rien de plus.

Il hésite.

— Quand j'étais petit, les Pères me racontaient l'histoire d'un garçon. Il se faisait couper la tête, je crois, et son assassin la cachait au milieu des pommes vertes. Sa sœur venait le sauver, mais il était déjà mort. Il se changeait en oiseau et écrasait celui qui l'avait tué avec une pierre pendue à son cou.

— Oh, fait la fille.

— Ils avaient un livre, tu sais, un vrai. Ils me couchaient, ils me

lisaient ça pour que je dorme. Le garçon avait la tête coupée par une plaque de fer sur la porte d'un coffre à fruits. On la lui faisait retomber sur le cou. *Tchac*. Et sa tête roulait dans le coffre. Au milieu des pommes.

— Vertes.

— Oui, parce que sa tête pourrissait, alors on ne la voyait pas.

— Tes Pères, ils te racontaient ça le soir ?

— Oui.

— Et ils te laissaient dormir après ?

— Oui.

— Dans ta chambre ? Seul ?

— Oui, pourquoi ?

— Tes Pères, ils auraient trouvé normal la conque noire et le crâne.

— Oh, répond Gueule de Truie, les Pères auraient tout trouvé normal.

L'homme à la tête de cerf est au milieu de la route. Gueule de Truie et la fille marchent sur le goudron fendu depuis des heures, maintenant, et ils voient cette silhouette grandir depuis un moment. Au début, ils pensaient que c'était un arbre. Mais c'est un homme à tête de cerf. On dirait qu'il les attend.

Ils approchent et s'arrêtent à quelques pas de lui. Albinos. Sa peau est blanche, translucide, et Gueule de Truie voit courir des veines bleues sur son torse, fines, presque violettes. Elles battent vite, comme les ailes des papillons pendant qu'ils boivent. Il halète. Il n'a pas l'air essoufflé, on dirait simplement que c'est son rythme normal de respiration. Rapide et haut. Et tout au-dessus de lui, à partir du plexus, une tête de cerf. Albinos elle aussi, les yeux rouges, ou plutôt d'un rose très foncé. De grands cils blancs qui les ombrent. Des poils sans aucune couleur. Et la démarcation de sa chair, sa chair d'homme et sa chair de cerf, quand la fourrure fait place à la peau. Des mèches plus longues, bouclées, qui coulent sur ses muscles secs. Et ses cornes. La Cavale avait appris leur nom chez les Pères, et comment savoir l'âge de l'animal qui les porte. Il a oublié depuis. Elles sont longues et épaisses, en velours fourré. Un morceau s'est décollé, large comme la main, qui pend comme une feuille.

Le cerf lève un doigt blanc vers la fille, et Gueule de Truie aperçoit son ongle, rosé, comme l'intérieur des petits coquillages. L'homme-cerf leur fait signe de venir, regardant la fille dans les yeux. Et il se retourne et part, sans être certain qu'ils le suivent. Mais ils le font, et Gueule de Truie ne saurait expliquer pourquoi.

Rien de mauvais n'émane du cerf, même s'il est froid. Il a une longue crinière dans le dos, qui roule, frisée. Elle lui descend jusqu'aux reins. Blanc sur blanc. La créature quitte la route et

s'enfonce entre les arbres, et Gueule de Truie et la fille la suivent. Ses cornes ne se prennent pas aux branches. Il penche la tête de façon tout à fait gracieuse pour les éviter, et il saisit les lianes de lierre qui pendent entre les troncs, du bout des doigts, pour les retirer de son chemin. Il se faufile entre les ronces, là où Gueule de Truie les piétine et les entend arracher du tissu à son vêtement. Le cerf est plus petit que lui.

Les arbres sont sombres, les fourrés épais. Une forêt sauvage, dure, qui sent la pluie et la mousse de façon étouffante. Il n'y a presque pas de soleil qui y entre, et le sol est recouvert d'épines de pin, en tapis élastique. Pas de champignons, pas de fleurs.

Au moment où Gueule de Truie pense que le cerf les emmène au milieu de la forêt, en plein cœur, il aperçoit la lisière, la lumière brute contre les premiers arbres. Dorée. Crue. Ils avancent, et la Cavale comprend que c'est un champ, un ancien champ d'avant le Flache, encasté entre les frondaisons qui n'ont pas encore tout rongé. Et dedans, tout danse. Chaud, et mouvant. Des blés et des fleurs, rouges et bleues. Ils bougent comme le cerf bougeait pour éviter les ronces : doux, fluide. Magnifique. Tendre.

Et, au milieu des épis retournés en pousse sauvage, Gueule de Truie voit une maison. Son toit n'arrive presque pas à dépasser de la marée lente et couleur de soleil. Noyée. Cachée. Secrète.

Le cerf se retourne vers eux, et un rayon de soleil tombe dans son œil rose. Gueule de Truie en aperçoit le fond, comme s'il était rempli d'une eau à peine colorée. Une bille chaude et vivante. Son nez est humide. Il leur désigne la maison du doigt, et Gueule de Truie regarde la fille. On dirait qu'elle a peur, un peu, mais aussi envie, d'approcher et de savoir. Alors la Cavale avance, et elle le suit. Le cerf est derrière eux, et Gueule de Truie se retourne pour le voir. Il a fermé les yeux. Il écarte les bras d'un geste large, auguste ; il caresse les épis de la main, avec une tendresse que la Cavale n'a jamais eue pour personne, pas même lui, pas même lui enfant. Gueule de Truie saisit toute cette vérité dans cette simple scène. La confiance et l'abandon qu'il est incapable d'avoir. Il n'est pas jaloux. La seule chose qui le brûle à cet instant est l'énormité de ce qui se cache de lui.

Le cerf les rejoint sur le seuil. La maison est basse, sombre. Toute en planches coupées comme on a pu.

— Vous avez vu les monstres, dit le cerf, et la fille sursaute et se presse contre Gueule de Truie. Il sent qu'elle a peur, dans la tension de ses muscles, dans le pli qu'elle a sur le côté de la bouche. Il ne bouge pas, pour lui montrer qu'il est là, qu'il comprend que quelque chose la gêne. Elle le regarde. Et hoche la tête. Alors le cerf ouvre la porte, et ils la passent.

Ils ne tiennent pas debout dans la maison sous les blés. Le cerf y

entre en fléchissant le cou, et ils ont le même geste que lui. Une vieille image revient à Gueule de Truie ; *corrida*. Une photo montrée par les Pères, un taureau en train de charger un voile de tissu cramoisi. Le mouvement de sa tête, son poids tendu tout au bout de son cou, ce mouvement pour se baisser. Le même que le cerf blanc, le même que la fille, le même que le sien. Cette lourdeur, cette colère, et la tendresse de la main du cerf dans les épis. La Cavale ne comprend pas. Il cherche à le faire, avec brutalité. Il a envie de se frapper le crâne contre quelque chose de dur, contre lui-même.

À l'intérieur, tout est sombre.

Le plafond est bas, très. Des poutres bulbeuses ; des troncs aussi droits qu'on a pu, sans grand succès. Des sacs qui en pendent, en tissu pâle. On ne voit rien de ce qu'ils contiennent. On devine une matière, une bosse, une couleur vague. Des pommes sèches sur une étagère, des caisses de bois remplies de noisettes, de noix, de faines, posées les unes sur les autres, à peine de quoi laisser deviner les graines à l'intérieur. Des papiers et des livres par terre, tellement qu'on n'aperçoit pas le sol et que tout forme comme un tapis épais. Ils sont devenus gris, noirs, jaune passé. Mosaique poudreuse. La lumière des vitraux de la conque, mais solide, touchable. Aucune fenêtre. Seulement l'espace entre les planches, et le chuchotement du blé et des fleurs contre le bois. On dirait qu'ils les regardent, en secret, cachés. Petites têtes de plusieurs couleurs. Les épis sont durs, certains presque noirs. Ils cognent aux planches. Collée à l'un des murs, une couchette qui bave des couvertures de laine rêche et un édredon rongé dans les coins. Des oreillers tombés par terre, qui sentent le foin et l'herbe. Gueule de Truie s'assied sur le sol, le dos appuyé au bas flanc du lit. La fille vient s'accroupir à côté de lui, remonte les genoux sous son menton à elle. Un bout de leurs pieds se touche et la Cavale se fige durement, ne sait pas quoi faire. Elle ne bouge pas du tout. Il se demande s'il la gêne. Son absence de réaction le pétrifie. Il regarde le peu de son visage qu'il arrive à voir, de trois quarts, de dos. Un morceau de sa joue. Une part de sa bouche. Il sent la panique monter, la morsure du mot manquant l'envahir.

— Vous avez vu les monstres, dit le cerf, et Gueule de Truie quitte la fille des yeux.

Ils attendent. Peut-être de comprendre vraiment. Et puis la fille dit :

— Oui, nous avons vu les monstres.

— Et vous êtes toujours vivants, ajoute le cerf.

La fille hoche la tête, et Gueule de Truie la regarde. Il essaye de la graver dans sa tête, parce qu'il sent que l'épreuve est là, présente, lourde. Il se rend compte que le cerf va partir, va les laisser seuls dans la maison sous les blés, et qu'il est terrifié, encore plus que dans les tunnels.

— Demain, dit le cerf.

— Non, répond Gueule de Truie, mais la créature ne semble pas l'écouter.

— Demain, je reviens. Vous poserez les questions, et je parlerai. Le Flache, la mort, les monstres. Je parlerai demain. Après.

Il regarde la Cavale, ses yeux roses transparents posés sur les lunettes fumées de Gueule de Truie. Il respire toujours aussi vite. Il vibre. Et pourtant il est neutre, calme. Non, ni neutre ni calme. *Présent.*

— Demain, répète Gueule de Truie, et c'est comme s'il disait « je vais mourir ».

Il sait qu'ici, quelque chose va se passer, et il a peur.

Alors le cerf se lève et, avant de passer la porte, il ajoute simplement :

— C'est le cœur du labyrinthe. Tu aurais pu rester chez les Pères. Tu aurais pu la tuer. Tu aurais pu l'ignorer, aussi, continuer sur cette route sans te donner la peine de la voir. Tu aurais pu donner raison à la conque. Mourir sur la plaine, entrer dans la conque noire. Être mangé par l'ombre dans les couloirs. Tu aurais pu te perdre dans les méandres. Mais tu es arrivé au centre. Tout ce que tu as fait, c'était pour venir ici, en cet instant. Face à face avec ce que tu es, avec ce que tu n'es pas. Le cœur du labyrinthe.

Le cerf sourit, une grimace mince au travers de son visage maigre. L'intérieur de ses lèvres est rose lui aussi, humide. Gueule de Truie sait que la créature connaît sa peur. Aussi bien qu'elle sait ce qu'il pense, et la qualité de son épreuve.

— Je reviendrai demain, fait le cerf.

Gueule de Truie et la fille se trouvent seuls dans la maison entre les blés. La Cavale attend. Il reste là, le pied frôlant son pied à elle. Il n'ose pas bouger. Il n'y a jamais eu de lumière, avant. Il ne l'a jamais regardée. Maintenant, il sait qu'il va falloir le faire. Les méandres ; toucher l'autre, avoir la preuve de son existence. Parler. Le centre du labyrinthe ; l'intimité. Le regard. Agir en voyant l'autre, et toujours ce nom qui s'échappe. Le fond des yeux du cerf. Voilà le centre de tout. Gueule de Truie sait tout ceci comme si le cerf lui avait dit, mot après mot, jusqu'à ce qu'il comprenne. Le centre du labyrinthe, le centre de l'œil, la transparence et l'humide des lèvres de la créature. La fille se tourne vers lui. Elle aussi est nerveuse, tendue. Elle regarde Gueule de Truie et commence, doucement, à lui enlever son masque. Il n'y a pas de gageure dans ce geste ; elle l'a déjà fait. Ce compte a déjà été réglé. Gueule de Truie se demande si un jour on arrive à la fin des épreuves.

Ses mains à elle sur ses joues à lui. Il est doux, la peau au-dessus de sa mâchoire est une des rares zones de son corps à ne pas avoir une

consistance de bois. Les poils de sa barbe. La fille pose la main sur sa nuque, et il est tellement raide d'angoisse qu'elle en est bossue, à cause des muscles bandés des épaules qui remontent très haut parce qu'ils sont noués. Elle se dégage de lui, monte sur le lit et tend la main à Gueule de Truie. Il la saisit, reste immobile. Attend. Et puis il y grimpe à son tour, son corps à lui dans la position d'un prédateur, à quatre pattes, la tête penchée en avant. Son corps à elle, sur le dos, qui refuse de lui lâcher les doigts. Ils sont là. Il sent la fille se durcir entre ses bras, contre lui, sans pouvoir expliquer son sentiment exact. Peut-être qu'elle absorbe sa nervosité à lui. Il retire ses gants et tient son visage à elle, fort, dans le même geste qu'il a eu pour tenir des pierres avec lesquelles il a tué des Gens. *Corrida*. C'est la même paume et la même force. Et Gueule de Truie abandonne enfin et accepte ce qu'il est. Il accepte sa violence et cette mort qui l'entoure, et la beauté des choses qui peuvent vous détruire. Il accepte sa brutalité, cette espèce de folie qui est sienne et sa terreur magnifique pour la vie telle qu'il la reçoit.

Il prend une longue inspiration et se sent pleurer, à l'intérieur, là où il se montre parfois à lui-même, quand il sait qu'il devient fou. Il n'a pas bougé. Il regarde ses yeux à elle. Il tente de s'offrir, d'être honnête et droit ; il a simplement l'impression de s'ouvrir le ventre, d'y enfoncer les doigts pour en sortir ses intestins, ses tripes, et de les tendre vers la fille. Et de lui mentir, et pire, de se mentir à lui, parce qu'il sait qu'il ne la veut pas, il ne veut que le mot qu'elle porte, que lui. Que personne ne se veut vraiment. Il n'a plus peur de lui-même. Il regarde ses yeux à elle, ces yeux verts, et maintenant, il en voit le fond aussi bien, mieux encore que ceux du cerf. Il en voit le vide et le paysage mort.

Il se dégage, ses mains épaisses sur le matelas, faisant craquer le bois du lit. Tout est très lent, et l'épreuve est passée, enfin.

Entre les planches, les blés noirs le regardent de tous leurs yeux qui n'existent pas.

Lorsque le cerf entre dans la maison, le lendemain, Gueule de Truie est prêt. La fille dort sous les couvertures, enfoncée dessous à part quelques mèches de cheveux blonds et un pied, nu, qui dépasse dans le frais, tout en bas. Lui est habillé, totalement, sauf ses gants et son masque. Il a passé la nuit ainsi et attend, les coudes sur les cuisses. Il a entendu le cerf marcher dans le champ, le murmure des blés sous ses paumes. On aurait dit qu'ils soupiraient.

Le cerf passe la porte, donc, et il a encore cette torsion du cou d'un taureau qui charge. Et sa douceur à lui, pourtant. Il va s'asseoir à côté des caisses de noisettes, en prend une poignée, s'appuie contre le mur. Il s'y cale. Il doit en avoir l'habitude, parce que dans le coin où il se trouve, le sol est recouvert de morceaux de coques.

— Nous voilà demain, il dit.

Il prend un caillou, place une noisette par terre et la craque.

— Pourquoi tu n'as pas combattu la plaine et la conque noire ? il demande à Gueule de Truie.

La Cavale a la tête qui pend, le visage vers le sol, il réfléchit. Il n'est pas surpris par la question du cerf. Il s'y attend depuis la veille.

— Il n'y avait rien à combattre. Il n'y avait pas de corps, pas de sang à faire couler. Personne à qui faire peur.

— Et puis, ajoute le cerf ; si tu avais combattu, tu l'aurais fait pour quoi ?

Gueule de Truie jette un œil à la fille, qui ne s'est pas réveillée. Il se rend compte que ça n'est pas ce qu'il voulait sous-entendre.

— Elle porte un mot que je veux connaître. J'ai besoin de le connaître.

— Ton bain d'angoisse, tu veux dire, fait le cerf, et la fille sursaute dans son sommeil comme si ces mots lui étaient destinés.

Gueule de Truie hoche la tête sans tout à fait saisir, et le cerf reprend :

— Ce que tu tournes dans ta tête. Sans fin, sans fond, sans repos. Le mot, le mot ! Tes questions sans réponses. Ce sont des fantômes. Tu serais sage de ne pas te battre avec eux. Ils ne peuvent que noyer ce que tu es. Tu es déjà lourd. Les profondeurs te seraient fatales, peut-être.

Il craque une nouvelle coque.

— Pourquoi il te faut ce mot, Gueule de Truie ? dit le cerf. Cette conque noire. Quand tu as tué les Pères. Ce qui en est né. La haine, la peur, ta honte. Ça ne te suffit pas, comme mots ?

— Le bourdonnement quand ils sont morts.

— Et le bourdonnement quand ils sont morts, bisse la créature, une

noisette dans la bouche. Informulé. Sans syllabes.

Il la croque, et au bruit, on devine qu'elle est fraîche, nouvelle, encore humide de son arbre. Il hésite.

— Non, ça ne me suffit pas, affirme Gueule de Truie.

La fille se recroqueville au fond du lit, rentre son pied sous les couvertures, et la Cavale voit le bleu de la boîte sous les vêtements qu'elle a enlevés hier, posés devant la couche. Le cerf regarde Gueule de Truie sans rien dire.

— Hier, dit la Cavale. Hier tu voulais nous parler du Flache.

Le cerf se redresse, prend d'autres graines, s'assied à nouveau, les pose entre ses jambes.

— Alors. Oui, le Flache. Si tu veux. Parlons-en.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demande Gueule de Truie.

— Ça ne t'expliquerait rien, mais je peux te dire ce que c'est. C'est la mort. C'est... le découragement. L'absence de mouvement, sauf la chute. La glissade. La négation de Dieu.

— On m'a appris que le Flache, c'est Lui qui a ouvert la bouche.

— Si c'est le cas, je te jure qu'il n'a pas crié Son propre nom.

Le cerf attend que Gueule de Truie relâche son envie de hurler un « c'est faux ». Ça prend du temps. La Cavale a les épaules nouées, bulbeuses. Il finit par s'adoucir, laisser l'idée dans sa tête sans vouloir l'anéantir. Alors seulement la créature reprend.

— S'il a ouvert la bouche, si le Flache en est né, alors il a dû dire « je refuse d'exister ».

— Ça peut aussi être les bombes, ajoute Gueule de Truie.

— Ça peut aussi être les bombes, si ça te rassure, répète le cerf. Ça peut être beaucoup de choses. N'importe quoi qui a donné la mort, le découragement, l'absence de mouvement, sauf la chute. Le monde est mort. Quoi qu'on cache derrière les mots « monde » et « mort ». À partir de là, de ce jour, tout est retourné au néant. Au vide. À la barbarie, réelle. L'absence de construction. D'espoir, de projets. Aucune avancée, un retour en arrière, au stade fœtal du pourrissement, à l'oubli. Tout a régressé, tout a disparu. Il ne restait que toi, dans ton armure noire, et les Gens, et les Pères de l'Église, et ta mission ; tuer encore, parce que le moindre souffle de vie était une insulte. Une provocation. La douleur des Pères était si forte qu'il leur fallait tuer tout ce qui souffrait moins qu'eux. C'est aussi pour ça qu'ils t'ont élevé en te faisant si mal. En te chargeant de l'affect de te blesser toi-même.

— Je ne comprends pas.

— Laisse-moi faire et dire. Je plante, comme eux ont fait en leur temps. Nous verrons ce qui pousse et ce qui éclot.

— Qui tu es ?

Le cerf hausse les épaules, lance une noisette en l'air et la gobe.

— L'anti-Flache, disons. Je suis la construction, la reconnaissance, le courage, le mouvement. C'est moi qui te voyais t'enfoncer la pointe de ton couteau dans le pénis au lieu des veines. Je suis ce qui sauve. Même si parfois je sauve de façon étrange.

Il attend encore, il dévisage Gueule de Truie de ses yeux roses. Puis il dit :

— La plaine d'angoisse, où tu aurais pu mourir. Et la terreur d'hier, quand ce mot flottait vers toi. Tu n'as pas entendu la différence ? La négation totale sous-entendue de la première, et toutes les possibilités de la seconde ? Peur de la noyade vers le bas, ou peur de la chute vers le haut. Conque noire et cerf blanc, même si le symbole est trop flagrant pour être réellement juste.

— La plaine était blanche. Et la conque ne m'appartient pas, tu l'as dit.

— Alors plaine blanche et cerf blanc, ce sera plus parlant. Une qui noie et l'autre qui soutient. Une qui perd et un qui guide.

— Tu es un guide ?

— On dirait bien. En quelque sorte. Tu veux du symbole ? Gueule de Truie et tête de cerf. Masque noir et pelage albinos. Tes yeux de mouche et mes yeux de rat. Ta conque et ma forêt. Les méandres et tes couloirs, le champ et ma maison.

— Arrête.

— Si tu veux. Poudre aux yeux. Je ne suis pas tout cela, de toute façon.

— Alors qu'est-ce que tu es ?

Le cerf se tait. Il semble décontenancé. Il penche la tête sur le côté, lentement, comme si ses bois pesaient trop lourd.

— Je suis... je suis ce que tu ressens. Je suis l'espoir. Je suis les vis d'acier dans le creux du ventre, et le filin inusable qui relie deux personnes. Je suis le manque et la terreur de posséder l'autre. Je suis le guide, je suis le cerf blanc.

Gueule de Truie rit presque.

— L'amour ?

Le cerf fronce ce qui lui sert de sourcils.

— Non, l'amour est mort bien avant le Flache. Trop servi, trop usé. Mis sur des gens incapables de le comprendre, ou de vivre ce qu'il risque de faire perdre. Fleurs, bagues, phrases de promesses, lettres, baisers figés, non. Non. Moi, je suis le sens de la vie et la démonstration du divin. Moi, moi je suis...

Il rit, et sa lèvre se sépare en deux lorsqu'il fait cela ; rose et chaude, humide de sa salive, de ses propres mots.

— Puisque tu y as pensé : moi, je suis la corrida.

Il sourit en disant cela, un sourire extraordinaire, et Gueule de Truie se fige.

— L'amour des crocodiles, ajoute le cerf comme s'il avait sur les lèvres quelque chose de très bon.

Et puis il rit encore plus.

— Ah, ça, ça te parle, hein, Gueule de Truie. L'amour des crocodiles. Là, tu comprends. Tu te voyais déjà, ridicule, avec une rose entre les canines, et je t'offre deux reptiles.

— Oui, je comprends, répond la Cavale.

— Quelqu'un capable de recevoir Gueule de Truie et ses dents, et sa tendresse étrange, et ses yeux de porc. Et le mieux ; et la corrida, et le sens de l'arène, c'est qu'elle existe.

— Oui, elle existe, dit Gueule de Truie.

— Et dans tous les univers présents, combien de chances as-tu pour rencontrer une oreille semblable à ta bouche ? Capable d'entendre et de savoir ? Hein ? D'appréhender cet orage silencieux et sans lumière ? Combien.

Gueule de Truie secoue la tête. Quelque chose lui échappe, quelque chose que le cerf glisse dans ce qu'il dit, que la Cavale ne comprend pas encore.

— Je t'avais dit que j'étais la preuve du divin, reprend le cerf. Il a une poignée de graines dans la main, et serre, assez fort pour les casser les unes contre les autres. Il relâche les coques brisées sur le sol, les écrase encore de la paume, les enfonce comme s'il voulait les faire disparaître.

— Gueule de Truie, tu comprends ? Tu comprends ce que je te dis ?

— Oui.

— Tu sais que ce sera dur ?

— Je sais, oui.

— Les chemins que tu prendras. Tu voudrais être deux sur une route solitaire par essence.

— Craque-neurones et ses pinces.

— Toi et elle. Faits à la main de l'autre. Réfléchis bien. Réfléchis au risque et au prix.

Le cerf se redresse, tousse un peu.

— Ce doit être compliqué de tenir une main, Gueule de Truie, avec cette boîte qui prend tant de place.

— Quoi ?

Gueule de Truie sursaute en entendant le cerf. La Cavale attend, mais il ne répond rien. La Cavale sait qu'il se refuse à entendre complètement.

— Voilà. C'est tout, fait le cerf. Maintenant tu repars. Je ne peux rien te dire de plus. Tu as entendu ce que tu avais à entendre. Ce que tu savais déjà.

— Et le monde ? Et les monstres ? Pourquoi ils sont là ? Ils naissent ?

La créature secoue sa toison sur le torse comme on le fait d'une serviette après avoir mangé.

— Tsss. Les monstres. Oui, le monde revit. Bien évidemment qu'il revit, Gueule de Truie, puisque tu vis encore. Il a à nouveau du sens. Il peut exister puisqu'on vit à nouveau dedans. Dieu n'est finalement pas mort. Il n'a pas réussi à se tuer lui-même, même en hurlant sa non-existence.

— Depuis...

— Pas les grilles, non. Les grilles, la lumière brute, c'est toi qui es revenu au monde en le sachant. Enfin, pas exactement. Tu as pressenti que tu vivais, que tu allais vivre. C'est différent. Mais le choix que tu as fait, celui de vouloir connaître le mot, c'est là que les monstres ont recommencé à naître. Parce que le monde était à nouveau... fécond. Ou utile. Les deux se valent, pour la question qui nous occupe.

— Je crois qu'elle n'est pas comme les Gens.

— Comme les Gens ? Ceux qui ne savent pas parler, agir ou exister ? Ceux qui, quand ils bougent les lèvres, ne disent que des sons vides de sens en forme de mots ? Ceux qui jurent « amour » sans savoir qu'il est brutal et sauvage, qu'il se joue dans une fosse dans laquelle on tue des taureaux ? Mais en as-tu une preuve, depuis, qu'elle est différente ? C'est là toute la réponse à ta question, ton « pourquoi je ne l'ai pas tuée ». Tu as trop besoin de contrôler les choses pour admettre qu'une immense partie du monde se passe sans mots, et hors des limites de ta tête. Et ce que tu as ouvert, tu y tombes comme une pierre brûlante une fois qu'elle a percé la glace d'un étang.

Le cerf dévisage Gueule de Truie, ses cheveux autrefois rasés, ses débuts de boucles. Il rit, d'un rire tout à fait humain, et très tendre.

— Tu ne comprends pas. Gueule de Truie, les alligators ne portent pas de boîte de poison. Ou s'ils le font, ils y boivent lorsqu'ils ont soif, pour se rappeler le prix de la brûlure. Depuis le temps qu'elle marche, si elle avait voulu la confier au cratère, elle l'aurait déjà fait. Tu as tué tes Pères, en grande partie parce que la rage et la destruction sont ce que tu connais le mieux. Mais ceux qui ne les tuent pas, ceux qui ne les tuent jamais, qui portent leurs cendres contre eux, qu'en penses-tu ? Qu'en penses-tu, réellement ?

Il se redresse, se lève, passe devant Gueule de Truie et pose une main blanche sous son menton avec la même tendresse qu'il avait pour ses blés. La Cavale regarde dans les yeux roses du cerf, et la créature lui dit :

— Tu sais où tu veux aller. Tu l'as toujours su. C'est à ça que t'a servi la maison secrète, et le cœur du labyrinthe. T'en souvenir. De tous les voyages, il n'y a que celui-ci à faire ; la fin de la route ou la fin de soi. Non ?

— De tous les univers, murmure Gueule de Truie. De tous les

univers. Répète-moi la phrase, je te prie.

Le cerf se penche sur la Cavale, et ses yeux sont moins transparents que ceux de la fille. Ou simplement moins vides.

— Dans tous les univers possibles, combien de chances as-tu de rencontrer cette fille-là, cette seule fille qui sait te reconnaître ?

— Aucune.

— Exactement. Aucune. Et pourtant, un jour tu comprendras ce que je viens de te dire.

Quand la fille se réveille, elle est seule. Son pied passe par un trou de la couverture. Elle a froid. Le matelas doit être fait en brindilles, il craque et grince sous ses paumes. Dur. Rêche. Il y a le poids de son corps creusé dedans, comme un moule dont elle serait sortie.

La fille regarde autour d'elle. Elle voit un tas de coquilles de noisettes dans un coin, ouvertes, brisées ; des faines, des coques. Dedans, il y a des vers. Des petits vers blancs qui s'agitent. Qui cherchent. Par terre, de la boue. La fille pose ses pieds sur ses chaussures, pour ne pas toucher le sol. Ses godillots épais, râpés, au cuir cassé sur le dessus. Ils sont frigorifiés. On dirait qu'ils sont morts. Elle a laissé glisser son pantalon de combinaison, la veille, et c'est lui qui a pris la saleté pour les autres vêtements. Elle les enfille, lentement, les uns après les autres. Elle refuse de ressentir le froid sur sa peau. Cette raideur de tissu aux matins d'hiver. Elle refuse de frissonner. Même quand elle met les doigts contre la boue collée à son vêtement. La fille est glacée.

Elle tire sur les doublures pour faire tomber la chemise comme elle le veut. C'est une habitude prise depuis si longtemps que le tissu est déformé, sous ses doigts, en langue cloquée. Elle secoue son col crasseux. Elle ajuste ses bretelles en tâtant, en pinçant, s'assurer qu'elles sont réglées de la même façon, alors qu'elles le sont, depuis toujours. Elle monte ses chaussettes le plus haut possible, talon de laine contre talon de chair, lisse sous le genou. Ensuite ses chaussures, les lacets, serrés fort, serrés droit, la cheville si prise que le cuir en craque quand elle se redresse. La fille ne s'habille pas, elle porte une armure. Elle ne le sait pas, sinon elle rirait de voir qu'elle a fait le même geste, en se mettant presque nue, hier, que Gueule de Truie en retirant son masque. Mais la fille ne pense pas à ça. La fille fait ses lacets avec attention, avec des doigts si froids que le bout en est bleu.

Elle pense à la veille, à la façon dont Gueule de Truie a arrêté son geste, ce qu'elle s'apprêtait à faire. Elle refuse d'y voir quelque chose, d'y songer vraiment.

Elle trouve que la maison pue, aussi, une sale odeur de champignon. Venue de partout, des murs en planches mal fixées, de la terre battue du sol, des branches empilées sur les poutres pour faire un toit qui fuit. Ces caisses de noisettes qui vomissent leurs petits fruits véreux. Ça sent quelque chose de suri, comme de l'eau laissée au soleil, quelque chose qui était fait pour nourrir et soutenir, et qui ne servira plus jamais. Pourri.

La fille se dirige vers les caisses et en touche une du pied. Ça roule, dedans, ça claque comme des billes. Des pierres. Celles des cascades,

sur le bord, glacées dans les mains.

La fille regarde entre deux planches, le trou devant elle. Dehors, il fait clair, presque gris. Le champ est brûlé, le blé noirci en granules moisies sur la terre. À peine quelques pousses qui reprennent, d'un vert vivace pourtant, perdues au milieu des chaumes racornis. Elle voit Gueule de Truie, debout, noir, son masque levé vers le ciel et les nuages. Il a les deux pieds posés au sol, brutalement, lourds, comme les racines d'un arbre. L'homme d'hier est à côté de lui, son corps maigre tendu, son visage ridé. La fille ne l'aime pas. Il y a quelque chose de trouble avec lui, quelque chose d'étrange, et elle fuit l'étrange. Il a un bec de lièvre, des yeux si pâles qu'ils pourraient être blancs. Elle le trouve laid, presque repoussant. Il semble savoir des choses, mais il ne parle pas. Son silence est lourd, angoissant. Gueule de Truie semble l'écouter, pourtant, le groin en l'air, concentré. La fille recule, prend la boîte entre ses mains et la serre, fort, à la faire grincer.

Quand elle sort, elle est à peine réchauffée. L'homme est parti, et seul Gueule de Truie semble attendre qu'elle vienne. Il a glissé les mains dans ses poches et est toujours penché en arrière, à regarder les nuages ou la cime des arbres, peut-être, à la frontière de la forêt. La fille approche de lui en silence, méfiante.

— Il ne reviendra pas, fait Gueule de Truie, et la fille répond :

— Qui ? en se haïssant de poser cette question, de faire comme si elle n'avait pas peur de l'homme, de fuir cette discussion.

— Tu ne l'aimes pas, reprend la Cavale, et il dit ça sans y accorder d'importance, sans drame ni passion. La fille comprend qu'il dit bien plus qu'elle ne peut le saisir.

— Non, je ne l'aime pas. Je n'aime pas son bec de lièvre, ni ses yeux blancs, ni sa façon de te parler.

Gueule de Truie baisse les yeux. Il regarde la fille, et elle voit de la surprise sur ce visage pourtant sans expression.

— Quoi ? fait-elle en essayant de paraître détachée.

La Cavale rit, rapidement, un écho étouffé par son masque.

— Tu ne le vois pas, en fait.

— Voir qui.

Elle sait qu'elle entre dans la colère, parce qu'elle ne comprend pas ce qu'elle rate, là, en cet instant précis.

— Le cerf blanc, j'imagine.

— Un cerf.

Elle se rend compte qu'elle enfonce ses doigts dans sa boîte, assez pour en avoir mal.

— Il n'y a pas de cerf ici, elle hurle soudain. Une maison de merde avec un sol en terre battue et des fruits pourris, et des fuites dans le

toit ! Un champ brûlé, tout ça perdu au milieu d'une forêt sans nom, c'est ça que je vois, rien d'autre ! Ça et l'autre tout blanc, et il n'y a rien d'autre ici tu entends ? Tu entends ?

Il semble bloqué. Figé. Il devient pierreux, se dit la fille, et elle comprend qu'elle lui a fait mal, profondément. Qu'il attendait quelque chose d'autre, qu'il est maintenant très loin d'elle. Qu'elle a été cruelle ou mauvaise, sans parvenir à saisir exactement comment.

— Moi je ne vois pas ça, il répond, et sa voix est lourde. Il hésite, beaucoup, et puis dit :

— Il n'y a ni champ brûlé ni maison sale. Il n'y a que le cerf blanc.

Il réfléchit, et la fille est totalement hors de ce qu'il pense, de ce qu'il réalise. Elle s'avoue qu'elle en est terrifiée. Elle a l'impression de marcher sur une corde. Elle a envie de fuir.

Elle voudrait parler, ne trouve aucun mot qu'il saurait entendre. Elle comprend soudain qu'il ne peut rien soigner d'elle, qu'il n'a jamais pu le faire, ou même eu cette envie, et elle repousse cette pensée des deux mains, stupidement.

La Cavale non plus ne parle pas. Il regarde en l'air, les mains dans les poches, il cherche quelque chose qui n'est pas elle. Du moins, la fille s'en persuade sans même en avoir conscience. Elle ne comprend pas ce qui arrive, ce qui touche ses joues, ses mains, et elle finit par se rendre compte qu'elle pleure, bêtement. Elle avale ses larmes, tente de ne rien montrer, et c'est amer dans la bouche autant que de l'herbe crue.

— Bien, dit Gueule de Truie sans la regarder. Si tu ne le vois pas. Si nous ne voyons pas la même chose. Si tout est différent.

Il dit cela avec une haine qu'elle ne comprend pas. Ça vibre, c'est terrifiant.

— Maintenant, on va où ? lance Gueule de Truie. Pour aller vider ta boîte.

La fille hésite, contracte les épaules, deux fois, des sanglots ou des hoquets, impossible de trancher. Elle garde la tête tournée vers le sol, tend le doigt vers la direction à suivre, droit, sans trembler. Il n'y a que ses yeux qui la trahissent. Elle se promet de leur faire payer.

— Par là, fait la fille. Par là.

— Pour aller au cratère. À Bossen.

— Oui, elle répond. Pour faire taire le chien noir.

Ça sent la pisser. L'horrible, celle que les animaux laissent derrière eux pour marquer leur présence ; celle, rance et craquelée, granuleuse quand on y touche. Une bouffée, lointaine, portée par le vent. Gueule de Truie et la fille marchent sur le bord d'une route trop défoncée pour y avancer régulièrement. Alors ils ont pris le bas-côté, les touffes d'herbes folles, les paquets de terre remuée qui roulent quand on trébuche dessus.

La fille ne dit pas grand-chose, Gueule de Truie non plus. Elle, elle marche comme on fuit. Lui la suit d'un pas plus souple qu'à l'habitude. On dirait qu'il s'en moque.

L'odeur les arrête soudain, les fige. Elle passe sur eux, jaune et sèche, les entoure au gré du souffle de l'air, s'envole et disparaît. Ils restent immobiles un instant, attendent ; et, comme il ne se passe rien, reprennent leur route. Ils se méfient, maintenant. Ils savent que quelque chose de vivant est présent, quelque part, et que leur propre odeur a pu arriver à lui. La fille regarde Gueule de Truie, lui demande sans mot ce qu'ils doivent faire. Il ne baisse même pas les yeux sur elle. Il ne cherche pas d'où peut venir l'odeur. La Cavale continue à marcher sans même se retourner.

Le parfum est là, il ne peut rien y faire, alors il avance. La fille attend sans bouger, elle essaye de comprendre ce qu'il fait.

— D'où vient ta boîte ? il dit soudain, et sa voix est petite, déjà loin, portée en avant par le vent.

La fille se met à courir pour le rejoindre, pour l'entendre comme d'habitude, fort.

— Où tu as trouvé ta boîte de cendres ?

Elle le dévore des yeux, le visage levé, et lui ne fait que regarder devant, et poser sa question.

— Ce sont des cendres de quoi ? Et tes Pères, ils étaient qui ? Et toi, surtout, tu es qui ?

La fille secoue la tête, assez pour se décoiffer encore plus.

— Je... la chose, là, l'odeur, elle dit.

Gueule de Truie s'arrête brutalement, les mains dans les poches, encore, et se tourne vers elle d'un seul bloc.

— Je dois m'en occuper ? il demande. Je dois faire quoi, à ton avis ?

La fille recule, parce qu'il y a de la colère dans la voix de la Cavale, une colère froide, qu'elle ne connaît pas. La rage habituelle de Gueule de Truie.

— Mais peut-être que c'est uniquement toi qui la sens, ajoute Gueule de Truie. Comme celle du chien. Comme la tête de cerf, que tu ne vois pas. Le cœur du labyrinthe, le cœur de mon labyrinthe, que tu

prends pour une fosse à merde.

Il parle entre ses dents, méchamment, durement, et même si la fille sait qu'il ment, qu'il oublie des vérités, elle s'avoue qu'il a pourtant raison.

— Non, je... Elle tente de lui répondre, mais il lui coupe la parole.

— Gueule de Truie, lui, il voit les choses, se moque la Cavale en levant le doigt vers son propre visage. Lui, il voit la renaissance et les nouvelles créatures. Mais toi, toi tu ne vois rien. Gueule de Truie fait attention, mais la fille garde sa boîte. Ce sont tes poussières de mort qui comptent. Dis-moi où tu l'as trouvée.

— Je ne sais pas, dit la fille, et Gueule de Truie lui assène une claque qui la fait baver sur son menton.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, se met à hurler la fille, et elle s'assied en boule, serre la boîte contre elle comme à chaque fois qu'elle se rassure, ou qu'elle essaye.

Il se penche, froid, noir, ses yeux de mouche couleur d'huile.

— Moi je me souviens d'où vient mon masque. Je suis assez courageux pour ça. Je peux le regarder en face, ce souvenir. J'étais enfant, et j'ai tué un adulte à mains nues. Je l'ai étranglé. J'ai mis du temps, parce que je ne savais pas bien faire les choses. Il avait les yeux rouges à la fin, totalement rouges, sauf la cornée. La cornée ne change pas de couleur, jamais. Il faut d'ailleurs être un crétin pour ne pas le savoir. Ça lui faisait un regard à l'envers. Tu as pire, comme souvenir ? Plus brutal ? Quelle naissance est plus violente ? Pourquoi je m'en souviens, moi, et pourquoi tu en es incapable ?

Il se redresse un peu, à peine. Et continue :

— Le cerf blanc m'a dit que tu ne pouvais ni sentir ni voir. Qui sont tes Pères ?

La fille ne répond rien.

— Mon masque... commence Gueule de Truie. Mon masque... D'autres que moi auraient pitié de toi. Pitié de ton chemin, de ce poids que tu portes. Moi, non. Je n'en ressens que du dégoût. De la fatigue.

Il s'empare de la boîte et l'arrache des mains de la fille. Il l'ouvre, jette le couvercle par terre où il tombe avec un bruit de tôle. La fille crie, tente de se relever, mais il lui saisit le visage dans la main, comme l'autre nuit dans la maison sous les blés ; la même force, la même chair, et cette fois il lui fait mal, assez pour qu'elle grince des dents.

— Je peux retirer ma cagoule, moi. Je veux que tu retires la tienne. Je veux que tu me donnes ça, pour prouver que tu n'as pas volé mon visage nu ; mieux : que tu l'as vraiment vu. Tu comprends ce que je veux dire ?

Il ramasse une poignée de cendres dans la boîte et la montre à la fille, et elle recule comme un serpent, en tendant le corps en arrière,

de tout ce que la poigne de Gueule de Truie lui permet.

— Regarde ce que tu portes, il fait en lui mettant la cendre devant les yeux. Regarde ! Explique-moi ce que tu fais, comme je t'ai raconté mes Pères et la conquête !

La fille lui griffe le bras, soudain, exprès, comptant sur la surprise pour peut-être le faire lâcher. Il la regarde, regarde son poignet et les traces d'ongles sur le cuir noir, l'air totalement hébété.

— Tu es stupide ? demande Gueule de Truie. Je... J'ai tué des Gens plus courageux que toi ce que tu fais avec tes souvenirs, avec tes cendres. Tué à coups de botte dans le crâne, pendant qu'ils restaient couchés par terre. Personne ne m'a encore griffé pour essayer de me faire reculer. Tu as oublié ? Tu dormais pendant que le cerf blanc parlait de moi, tu n'as pas entendu, mais quand même, tu le sais, tu l'as compris, ce que je suis ?

Il semble étonné, ne pas comprendre qui se tient en face de lui.

— Je croyais que tu comprenais peut-être la corrida et les crocodiles. Je pensais que tu voyais le cerf. Mais non. Tu ne vois rien de toi-même. Tu es...

Il sursaute soudain.

— Je ne sais même plus si tu cherches vraiment le Bossen. Ça aussi le cerf me l'a dit, mais j'avais oublié. C'était trop...

Il hésite. Souffle.

— Laid.

La fille grince des dents, elle essaye toujours de glisser entre les doigts de la Cavale.

— C'est ça, le chemin que je fais ? T'accompagner sans jamais arriver nulle part ? J'ai tué mes Pères pour cette route qui ne finit jamais ? Tu fais partie des Gens. Tu es n'importe qui.

Il crie maintenant, et sa main serre trop fort les joues de la fille, et elle tire sur son bras à lui pour s'échapper. Gueule de Truie regarde son propre poing, plein des cendres de la boîte. Puis la fille. Et il lui fourre la poudre dans la bouche, la force à l'avaler, la force à... Il cherche.

— Assume ton choix, il grince, et il enfonce plus loin les cendres. Assume la noyade que tu as choisie. Puisque c'est si important. Puisque c'est ce que tu vois de la vie et du monde ; de la poudre morte. Puisque tu n'es que vide.

La fille se débat, et Gueule de Truie continue à lui flanquer des poignées de poussière dans la bouche. Elle tousse et crache, un long filament noir de cendres mouillées qui lui coule du menton jusqu'à la poitrine.

— Je... arrête, arrête !

Elle a un hoquet et vomit presque. La Cavale retient son bras et attend, la main prête, le gant recouvert de gris et de salive.

— Lâche... Lâche-moi. Lâche mes joues.

Il le fait, et la fille se penche en avant et crache longuement. Elle a la face grise, avec seulement deux points cramoisis sous les pommettes, là où Gueule de Truie a enfoncé ses doigts.

— Je... Je ne sais pas qui étaient mes Pères.

Elle halète.

— Je ne comprends pas ce que tu me demandes. J'ai eu une mère, je le sais, j'ai des images. Elle me donnait à manger, elle me couchait. Il n'y avait aucune importance dans tout ceci, rien de notable. C'était la vie de l'époque, quand les voyageurs ne se faisaient pas tuer et manger. C'était le temps des refuges et des explorations. Le monde n'était pas encore vraiment mort. Elle était là, c'est tout. Elle ne déclenchait aucune passion, ma mère, je ne me souviens même pas de son visage.

— Le monde n'est pas mort, ajoute Gueule de Truie comme s'il n'avait rien écouté de la réponse.

— Si tu veux, le coupe la fille en se tassant au sol, attendant peut-être une nouvelle poignée de poudre. Je...

Elle secoue la tête, cherche ses mots.

— Je ne suis pas une lâche.

Il recule d'un pas, comme si cette phrase lui semblait répugnante.

— Tu portes ce qui te détruit. Tu tournes autour de ce cratère comme autour d'une vieille blessure que tu refuses de soigner. Tu gardes ces cendres sans même savoir ce qu'elles étaient avant de brûler. Tu oublies. C'est parfaitement lâche.

La fille se rend compte qu'elle pleure encore, de longs filets couleur de peau dans la couche de poussière noire qu'elle porte sur les joues.

— Non, Gueule de Truie, je...

— Je ne veux plus t'entendre. Tu es comme les autres. J'ai eu tort. Le cerf m'a parlé des reptiles et de la corrida. Je pensais qu'il parlait de toi. Il m'a dit que je comprendrais plus tard. Tout ce que tu as fait, j'ai cru que c'était par courage. Mais c'est par peur. Par peur de perdre ta boîte de mort. C'est indécent de lâcheté. Les autres sont morts, et toi tu vis. C'est ce que j'ai vu ; que tu étais vivante. Mais tu n'existes que parce que tu as peur. Et c'est intolérable.

Il la regarde de haut, de toute sa taille, droit. Elle ne voit rien de ses yeux, que la marbrure de ses lunettes obscures.

— Je t'ai sortie de la boue, je t'ai tenu chaud, mais je n'ai fait que te confondre avec une autre.

Il fait nuit, et Gueule de Truie est éveillé. Il est couché sur le dos, une main sous la nuque, silencieux. Il se mord la lèvre. Mais il la mord à la Gueule de Truie, alors ça saigne. Il réfléchit. À ce qu'a dit la fille, à ce qu'il a dit, lui. Au cerf. Il sait qu'il aurait pu, peut-être, s'il avait été un autre. Expliquer la faiblesse, la mollesse. Trouver des excuses à la fille. Se laisser noyer. Mais le cerf se mérite. Gueule de Truie ne se doit à personne.

Il entend la fille qui se retourne sans arriver à dormir, à quelques mètres. Il devine ce qu'elle va faire. Venir vers lui, évidemment. Parler. Chercher de la chaleur, parce que même si sa boîte de cendres compte plus que tout, plus qu'elle-même, le métal ne sait pas donner de la vie. La fille est une goule. Gueule de Truie sourit sous son masque. Il a l'impression de se retrouver, lui, entier.

La fille rampe jusqu'à la Cavale. Elle hésite, ne sait peut-être pas s'il est endormi. Elle pose la main sur son bras à lui, sur le cuir noir, et il saisit sa main à elle, la serre trop fort, pour lui faire mal, et dit :

— Qu'est-ce que tu viens chercher ? Tu me prends pour toi ? Pour une pute ?

La fille se recroqueville comme on se fane.

— Non...

Sa voix à elle est minuscule, froide, perdue dans la nuit.

— C'était... c'était pour te raconter.

Gueule de Truie se tait, il attend simplement.

— La boîte... Je...

Elle est totalement paniquée, il le sent, et pourtant physiquement aussi calme que d'habitude. Gueule de Truie l'étudie, la regarde, comme il faisait pendant les Questions. Il a l'impression d'être à des centaines de pas d'elle. De la regarder de loin, très, assez pour ne plus voir la couleur de ses yeux. Il en a presque le vertige.

— Je suis née avec la boîte. Enfin, pas vraiment, mais aussi loin que je me souviens, elle est là. Elle et d'autres objets. C'étaient les trésors de ma mère, ceux qu'elle accrochait aux murs, qu'elle posait sur la table, qu'elle regardait. Elle avait des casseroles, des vêtements, tout ce qu'il fallait pour vivre à l'époque, mais eux, ses artefacts, elle ne s'en servait jamais. Elle les laissait là, et quand je les touchais, c'était en secret. Quand elle partait. Il y avait un bol en bois, avec des coquillages et un crâne de faucon. Un morceau de corail, large comme mes deux mains, gris. Des tableaux d'avant le Flache. Des pierres polies, en forme d'œuf. Et la boîte. Je ne sais pas ce qu'elle faisait avec ces trésors, ce qu'ils lui donnaient. Rien, je pense. Elle avait une déformation, tu sais...

— Non je ne sais pas, la coupe Gueule de Truie, parce que ça l'amuse de le faire. De l'enfoncer encore.

Il la hait comme on hait les larves qu'on trouve dans ses fruits.

La fille, elle, se durcit comme on se glace, baisse la tête, fait l'effort de remonter vers lui, de continuer.

— Une façon de se rassurer dans l'ordre et le rangement. C'était ça. Elle ne devait pas mieux ressentir d'amour pour ses artefacts que les fourmis n'en ont pour leurs morceaux de feuille. J'étais... j'ai mis longtemps à m'en rendre compte, mais j'étais pareille, un objet. Je devais être rangée moi aussi, et immobile. Si elle avait pu me pendre contre le mur, elle l'aurait fait. Je pense que c'est le Flache qui l'a rendue folle, ce qu'en avaient dit ses parents, l'impression que ça allait recommencer n'importe quand. Les vieux... les vieux c'était différent, ils avaient vécu l'âge de la Terreur, les dernières armes à feu, les mutations lentes. Ils avaient plus peur que nous. Moi, je trouve que le Flache a tellement poncé le monde que même s'il y en avait un deuxième, ça ne changerait rien. Ça n'est pas la peine d'avoir encore de l'angoisse. Je pense qu'elle était comme ça, ma mère, elle devait ressentir le rangement des choses. Ça devait lui faire croire qu'elle les contrôlait. Alors voilà, je touchais la boîte quand elle n'était pas là.

La fille a toujours sa voix basse, cassée. Gueule de Truie la regarde être triste. Il ne ressent rien. Presque rien. Ce qui est là, ce qui vibre, le mince fil qui reste entre lui et le monde depuis son enfance et perce la carapace, il l'écrase comme il le fait parfois et ce sentiment est plus fort et plus pur que la lumière dans les égouts du monstre. Ce qu'elle dit, elle, ses mots glissent sur lui comme de l'eau sur les plumes d'un oiseau, et il ferme les yeux pour goûter ce détachement, cette froideur. Il est complet, rien d'autre que lui n'entre dans ses pensées.

— On vivait encore en ville, à l'époque. On pouvait parler aux gens. On mangeait, je me souviens presque que ma mère avait un travail. Elle réparait des vieilles choses. Ça tenait encore, à ce moment. Tout ça ; tout ça, autour de nous, ça tenait encore. Elle partait la journée, elle revenait le soir avec des conserves, des fruits. Du bois pour la cheminée. On avait une clef pour fermer la porte. Ma mère... ma mère est partie de plus en plus souvent. Elle ne rentrait pas toujours. J'ai pris la boîte avec moi, les nuits où j'étais seule, je dormais avec, sous les couvertures. Je ne sais pas pourquoi la boîte, plus que le crâne d'oiseau ou les coquillages. Je ne sais pas pourquoi la boîte. Peut-être parce que je pouvais la serrer contre moi. Après, ma mère a commencé à crier, beaucoup. Je bougeais trop, peut-être, je ne me rangeais pas assez bien. Tu sais, quand j'ai grandi elle a arrêté de revenir avec des vêtements pour moi. Elle voulait que je porte toujours les autres, les vieux, les trop petits. Comme si ça allait m'empêcher de changer. Je pense que je lui faisais peur. Il aurait fallu

que je sois muette, et immobile. En carton, une petite fille en carton. Peut-être qu'elle obéissait au Flache, qu'elle voulait que tout soit mort. Figé. J'ai entendu dire qu'au moment du Flache, des gens sont rentrés dans les murs, en noir, comme des ombres collées là. C'est ça en fait ce qu'elle voulait que je sois. Une ombre plate qui ne change pas.

— J'ai commencé à travailler moi aussi. Les jeunes, ceux de mon âge, on nous donnait des bêtises à faire, des choses sans responsabilités, sans importance. On fouillait. On pouvait encore le faire, on ne se faisait pas attaquer. Ça, c'est venu plus tard. On retournait les décombres, on ouvrait les caves, on explorait les boutiques. Des fois on trouvait des villes entières de magasins, des endroits plus grands que toutes les maisons où on vivait, nous. Je ne sais pas ce que faisaient les gens d'avant, comment ils passaient leurs journées. Peut-être qu'ils étaient là-dedans tout le temps. On restait plusieurs jours là-bas, entre nous. On n'était pas très nombreux non plus, c'étaient toujours les mêmes. Tu sais, un jour il y a eu un garçon.

En entendant ce morceau de phrase, Gueule de Truie se durcit, au point de faire craquer les os de son dos. Il n'y avait pas pensé. Il avait quand même cru que la fille aurait eu le même cheminement que lui. Il a la nausée.

— Ça n'est pas la peine de continuer, il coupe la fille, et elle sursaute.

— Quoi ?

— Ton histoire. Tu peux la garder. Vous avez tous la même.

La fille a l'air complètement perdue, comme si elle venait de se réveiller. Elle panique de voir la réaction de Gueule de Truie alors qu'elle fait l'effort de s'ouvrir à lui. Elle a voulu avancer, faire un pas, et elle se retrouve encore plus loin qu'avant sans comprendre pourquoi.

— De toute façon quoi ? ajoute la Cavale. Le garçon, il t'a parlé, comme les autres ne parlaient pas ? Il t'a touchée, doucement, comme les autres ne te touchaient pas ? Il t'a donné quelque chose, un dessin, un objet, n'importe quel déchet et ta mère l'a trouvé, l'a détruit... Elle l'a brûlé, c'est ça ? Elle l'a brûlé, et tu as gardé les cendres, dans ta boîte bleue, et la boîte tu l'as volée à ta mère parce que tu te disais que tu la méritais bien, à cause de sa méchanceté, à cause de ta souffrance. Réponds si c'est ça.

Elle hoche la tête, et ses yeux sont si pleins de vide qu'ils en semblent noirs, des gouffres.

— Vous vous offrez toujours les mêmes excuses. Vous parlez de vos déchirements comme si vous étiez les seuls à les vivre, et vous vous pardonnez vos erreurs et vos ratures en pensant que vous valez bien une exception. Ton garçon, ou un autre, ou un suivant, tu as toujours cru que c'était différent ? Qu'ils te touchaient comme on ne t'avait

jamais touchée ? Il t'a fallu combien de ventres et combien de nuits pour comprendre qu'il n'y avait rien de nouveau ? Tu veux savoir ? Moi j'avais gardé tout ça, j'avais... préservé. D'abord par haine, et puis par espoir, je l'avoue, de la rencontrer. Je la gardais sans la connaître. Je croyais... Maintenant c'est trop tard. Ça n'est même pas une question de corps, c'est une question d'actes et de paroles. J'ai dit, j'ai montré, j'ai retiré mon masque. J'ai gâché, j'ai perdu ce que j'étais. On n'a pas de deuxième chance, jamais. Il y a des sauts qu'on réussit ou qu'on rate. J'ai raté. Je suis tombé. J'ai brûlé ce que j'ai pu, tout ce que j'ai trouvé, pour le brûler avec toi, parce que je te prenais... non. Parce que j'avais l'espoir que tu étais une autre. Je ne peux plus montrer mon visage à quelqu'un d'autre. Ce serait mentir. Il y a des choses qu'on ne peut vivre qu'une fois. Je me suis trompé de cible, et il n'y a rien à faire contre ça. J'ai pris ton silence pour de l'intelligence. Mais j'aurais dû comprendre que ce que je pensais être toi n'était qu'un écho de moi-même, chuchoté dans le vide que tu représentes.

Gueule de Truie s'arrête sur ces mots. Ils lui semblent très compliqués, ils lui paraissent expliquer pourtant exactement ce qu'il ressent. La fille est vide, et il n'a fait qu'entendre sa voix à lui en l'écoutant elle.

— Je n'avais pas... je n'ai jamais eu l'envie de vivre aux côtés de quelqu'un, mais tu viens de tuer la chance que j'en avais. Je ne veux pas répéter à d'autres ce que je voulais dire à une. Tu es sale, et je me suis sali à ton contact. J'ai sali mes idéaux en les frottant à ta normalité. J'ai fait la même chose que les gens qui parlaient de foutre et de baiser quand ils pensaient que je n'écoutais pas.

Il regarde le ciel. Il le voit noir, à cause de son masque. Aucune étoile.

— Je suis mort. Je n'existe plus. Je ne suis pas comme vous. Je ne me pardonnerai pas d'avoir eu cet espoir.

La lune est levée, jaune pâle. Gueule de Truie patiente. La fille pleure au sol, en silence, comme si le refus de la Cavale était grave, comme si c'était la fille qui avait perdu quelque chose d'irremplaçable. Lui, il ne bouge pas. La porte qu'il vient de fermer est plus douloureuse qu'il ne le pensait. Il sait que s'il bouge maintenant, il va tuer la fille. Il ne la regrette pas, il ne pense pas à elle. Il est simplement en train de faire le deuil de quelque chose qu'il n'a même pas connu ; elle, la vraie, la seule, celle qu'il ne savait même pas attendre. Il y a des mots qui éclosent dans sa tête, comme des fleurs blafardes. Il ne les avait jamais vues. Il ne pensait pas qu'elles avaient des graines, là, dans ce bloc de bois qui lui sert de cerveau. Il repense au cerf. À ce qu'il a écouté de lui, jusqu'à ce qu'il lui dise que la fille

était faible. Ce qui a fait réaliser à Gueule de Truie qu'elle n'était pas *lui*. Qu'elle ne le serait jamais et qu'elle en était incapable. Qu'elle cherchait dans l'autre deux nouveaux bras pour porter sa boîte pleine de remords et de regrets, de dessins d'autres garçons, d'envies d'autres garçons. Qu'elle jetait cette boîte dans des bras anonymes comme elle le faisait d'elle-même ; toujours la même envie, le même élan. Rien de rare, rien de précieux. Un boubier dans lequel on aurait trop marché, des traces de pas tellement emmêlées qu'on ne sait plus le chemin du retour. Gueule de Truie ne peut pas porter ça, il ne peut pas. Lui est adamantin, lui ne s'est jamais permis le doute, et l'élan ; s'il les avait vécus, il se serait tué. Ce n'est pas pour porter le doute et l'élan des autres. C'est trop lourd. Lui s'est déjà purgé.

Alors il attend. Encore, et encore. De ne plus vouloir tuer la fille, d'un coup de poing sous le menton, de quoi lui faire saillir les yeux hors des orbites.

Et enfin :

— On y va, il fait, et il la saisit par les cheveux et la tire vers l'avant, vers le but qu'il s'était fixé, vers le Bossen, vers le cratère.

La fille a pleuré, crié, tiré sur les mains de Gueule de Truie. Il a fini par la laisser aller, quand elle a pu se tenir debout sans geindre. Qu'il lui parle comme il l'a fait semble la briser totalement. Pourtant ils marchent. Il y a toujours cette odeur de pisse. Une bouffée, énorme.

Et la créature sort de l'ombre, enfin. Elle *glisse*. Parce que ses sabots sont recouverts par les corps en uniforme, de la charpie de chair autant que de tissu. C'est un cheval aux jambes d'araignée, huit, dix, douze, qui lui pointent hors du corps comme des bras mous. Ils pendent, flasques et les coudes cagneux. Blancs, un blanc de poisson cru, de cœur de champignon. Il n'a pas de peau, ou alors elle est si fine qu'elle colle à la chair comme du papier humide. La bête a le crâne nu, pelé à l'os et, en plus de sa mâchoire d'animal, elle en porte d'autres, cassées au milieu, des pointes d'os qui rebiquent comme des dents de sanglier. Sa langue est vive, rouge, moite, et elle pend dans le trou des dents qui devraient l'enfermer. Elle cherche comme si elle goûtait l'air. La peau de son crâne est repoussée en arrière, distendue, couverte d'une fourrure fauve. On dirait un masque posé sur le front. La bête a des pelles, des fourches, des outils plantés dans le corps, profond, rouillés et brisés net. Elle pousse un cri épais en les apercevant, et Gueule de Truie comprend où est sa bouche, enfin ; sur son poitrail, et pleine de dents jaunes. Dedans, il y a des morceaux de corps. Ils sont blafards, comme gelés, et habillés comme les militaires d'avant le Flache, avec des vêtements que Gueule de Truie a vus dans les couloirs sous la maison des Pères, quand il était petit. Bleu foncé, des coques noires à l'intérieur, dures, pour protéger. On voit les os de la bête dans la chair déchirée de ses jambes, de ses côtes. La peau

autour de sa bouche est tirée à se rompre, et tout cela mâche sans arriver à avaler les corps. Et elle pue la pisse à vomir. Rampe vers eux, traîne sa carcasse molle vers Gueule de Truie et la fille, en claquant des dents. Un des corps porte un casque, et il cogne creux contre les pierres et les branches tombées au sol.

Gueule de Truie recule, et la chose pousse un gémissement de chèvre, un vrombissement de nez, de gorge, quelque chose de douloureux. La Cavale recule parce qu'il sait qu'il y a des arbres dans son dos, de quoi faire une barrière tout contre lui, le temps de tester la rapidité de la bête, sa façon de bouger quand elle attaque. Il n'a pas peur. Il est de nouveau seul. Il ne fait plus attention à rien, sauf à ces troncs en protection, et aux bras ballants de la créature. L'odeur vient de sa bouche, et Gueule de Truie voit briller un liquide à l'intérieur, couleur de lune. Il ne cherche pas à savoir si c'est de l'urine, si la bête se pisse dans la bouche ou est montée à l'envers, une vessie collée contre un palais ou une gencive, percée et suintante.

— Saloperie, il grogne, et il se rend compte que ce mot porte maintenant le visage de la fille. Ça le fait rire.

La bête avance, tremblante, une fois et demie plus haute que Gueule de Truie. Craque-neurones avait le même regard qu'elle, exactement ; un regard qui veut tuer tout en débordant de peine ; à la fois volontaire et gouffre de pitié. C'est un vieux souvenir en forme de vrille, qui fait mal au côté, qui perce profond. Gueule de Truie se retrouve, Gueule de Truie se jette avec les poings serrés, assez pour distendre le cuir de ses gants. Il se rend compte qu'il rit, un rire de brute, joyeux du prochain sang. La Cavale se précipite sur la bête, et l'animal lui crache sa salive pisseuse au visage, un long jet brûlant que Gueule de Truie évite à moitié en se jetant sur le sol. Et puis soudain il en a assez de cette créature en train de crever, en train de porter des cadavres si vieux qu'ils en sont blancs et lisses, et il saisit un des outils plantés dans la chair de la bête, l'en arrache et le retourne, le manche brisé et aigu en avant, et le fiche, droit, dans l'œil de la chose. Il est tendu, Gueule de Truie, tendu comme s'il dansait, le dos étiré et musculeux sous la chair, et il pousse le bois de l'outil dans l'orbite de la créature, encore et encore, à grandes contractions des épaules, jusqu'à ce que la bête hurle et que le manche ressorte de l'autre côté du crâne.

La créature s'écroule et bave sa pisse, les corps collés à elle convulsent comme des poissons déjà presque morts. Elle bat des pattes, ou des jambes, et Gueule de Truie attend là, tout juste hors de portée. Il regarde la chose crever. Il se souvient des mots du cerf, de son espoir de Cavale qui redonne vie au monde. Il se dit que son espoir sent la pisse et crève sous les yeux d'une fille qu'il compare à un rat.

— Je te hais, dit Gueule de Truie, et il ne sait pas à qui il s'adresse, lui, la créature ou la fille.

La bête l'entend et lève son crâne transpercé vers lui. Elle tremble. Un dernier effort, et Gueule de Truie se demande pourquoi la chose se donne cette peine. Il aimerait lui poser la question. Il a l'habitude de parler aux êtres en train de mourir, aux êtres qu'il est en train de tuer. Il saisit une pelle, une, enfoncée profond dans un des membres de la bête. Le fer grince en sortant de l'os. La Cavale la lève, droite devant lui, et en assène un coup derrière la nuque de la créature. Ça craque, ça bouge étrange, mais ça respire toujours. Gueule de Truie continue, plus fort, plus dur, il pilonne, et enfin les vertèbres se brisent, ou le cartilage cède, et la tête roule sur le côté et la bête se tait totalement. Alors Gueule de Truie lui saisit la peau, celle qui faisait bourrelet sur son cou, la lui arrache comme un voile, la jette, humide, sur son masque comme une seconde cagoule, une deuxième peau, et il est terrifiant parce que le sang de la bête se voit sur lui malgré le cuir noir, comme la peau des taureaux d'arène autrefois, leur fourrure rendue plus profonde encore par le jus de leurs blessures ; une couleur différente, et qui pourtant n'a pas de nom, puisque aucun cramoisi ne l'est assez pour dire ce sombre brutal qui vit au creux du ventre. Alors seulement, Gueule de Truie se tourne vers la fille et hurle en écartant les bras :

— Regarde, regarde ! Moi aussi je peux être le cerf, moi aussi je peux être l'amour. Et le guide, et le cœur du labyrinthe.

La fille a repris sa boîte. Bien évidemment. Elle se tient là, en boule, ramassée contre le sol. Gueule de Truie a retiré la peau de la créature. Il attend que le soleil soit haut. Il se sent vif, presque heureux. Il a encore du sang pris contre la monture de ses lunettes, voile épais qui obscurcit son champ de vision. Il sait qu'il va voir le Bossen. Il sait que même si la fille fuit ce but, il l'emmènera au bout. Il l'a décidé. Il n'y a plus rien d'autre à faire. La Cavale a passé sa nuit à déchirer chacune de ses envies, chacune de ses destinations. Tout ce qu'il voulait, il l'a posé au sol et posé sa botte dessus, de tout son poids. Briser, détruire. S'il avait su, il les aurait fait brûler.

Il se sent vide, il s'est purgé, et il sait qu'il veut se remplir de douleur. Là est son habitude, là est sa chaleur. Il se perd, il perd le peu de peau qui lui restait sous le masque, il redevient Truie, comme devant cette porte de cave, il y a longtemps, sur laquelle il a frappé du poing et poussé un cri.

— Je suis vide et propre de tout, il dit, et il se sent fier, droit, immense même.

Il se penche sur la fille. Elle a les joues et le menton humides, de morve ou de larmes, il ne sait pas, ne regarde pas précisément.

— Tu n'as jamais eu de nom, dit-il. Et c'est très bien comme cela.

Il se sent sourire, il sent son immondice à lui se tordre au creux de son ventre, plus chaud que la jouissance. Elle se terre, se plaque au sol comme un chien qu'on va battre. Gueule de Truie avale son plaisir à lui, son hideux plaisir, une sorte d'anti-lumière, quelque chose de liquoreux et de noir qui le vengerait de ce tunnel où il a baisé la fille en croyant se donner, cette intimité qu'il a confiée en se trompant de femme. Il sent la rage bouillir dans son ventre, depuis le cerf et la compréhension. Il a envie de tuer. Il ne comprend pas qu'il ait pu voir ce Dieu mort dans un monde où on peut glisser son sexe dans quelqu'un de vide.

— J'ai envie de te tuer, il fait à la fille, et elle ne change pas d'expression, parce qu'elle a beau être silencieuse, elle n'a jamais eu besoin de ses mots à lui pour comprendre ça.

Ils marchent. La fille ne dit rien, elle ne dit plus rien depuis que les choses ont changé. Elle se contente de trembler parfois. Et pourtant elle avance. Gueule de Truie est devant elle, et parfois il s'arrête, ralentit, se met à sa hauteur et lui glisse deux mots.

— J'aimerais que le chien te rattrape, il fait.

Ou encore :

— Le rideau sous cette table, dans cette même maison, toujours,

autour de la conque noire. J'aurais dû te coller le visage au sol, sur le côté, les yeux sur lui et le soulever. T'imposer ce que tu ne voulais pas y voir.

Il le dit avec joie, une joie aussi grande que la terreur qu'il a ressentie d'être seul après la lumière et les couloirs, de mourir sans connaître le mot. Il est heureux. Les mains dans les poches, à baver sa haine sur la fille sans nom, il est heureux.

Il pose son pied sur le bitume, et celui-ci craque, comme une mue sèche. Gueule de Truie s'en rend compte et éclate de rire, un rire aigu et flûté qui ne lui ressemble pas.

Il regarde devant lui, mieux, voit la route gondolée et blanche par endroits, grise tellement elle est cuite. Il attend la fille, penche son visage à la hauteur du sien à elle, colle son groin contre sa bouche.

— Même le bitume est mort. Il n'y a plus rien.

Il relève le nez, renifle de cette façon précise que certains ont en se réveillant, juste avant de s'étirer.

— Tu sais pourquoi je te hais ? il dit ceci et sait que l'horreur va être énorme, violente, que la fille ne saura pas l'absorber, que ce qui sert d'éponge, à l'intérieur d'elle, est déjà plein de poison pourri. Il s'en moque, mais, sans savoir pourquoi, il a un peu peur, comme si les mots qu'il posait étaient peut-être même trop gros pour lui.

— Pourquoi quand je te vois... pas quand je te vois. Il me suffit de te sentir. Quand je te sens j'ai envie de te rentrer le visage dans la face à coups de poing. C'est parce que tu es si normale. Même ton nom est normal et ridicule, j'en suis tout à fait certain. Pauvre petite conne que sa mère berçait en chuchotant un nom déjà usé par d'autres. Gueule de Truie, voilà un nom qu'on gagne. Qu'on paye, aussi, mais qu'importe, au bout des souffrances, quand on sait garder ce qu'on a remporté. Vous vous collez le ventre comme des limaces, en souhaitant que votre jus fasse d'autres vous, aussi cons, aussi soumis à la terre, et qu'eux aussi se collent le ventre. Vous vous regardez avec ce que vous appelez amour dans les yeux pendant que vous limez, et certainement, très certainement, rien qu'à vous imaginer le dégoût me donne envie de gerber. Et vous passez de l'un à l'autre, comme si vous étiez interchangeables, et vous vous pardonnez vos trahisons envers vous-même aussi facilement que vous vous frottez à d'autres. Vous me donnez la haine, voilà ; la haine, la haine d'être né dans la même espèce, presque la même, et vous me jugez, vous me dites fou, et violent, alors que vous n'avez simplement pas la force de vivre droits et debout. La Cavale, la Cavale ! et vous vous enfuyez comme des poules quand j'arrive, alors que votre propre gueule dans un miroir devrait vous faire bien plus peur. Je préfère mourir et exploser que respirer vos pensées. Vous me donnez la rage, et je me méprise de t'avoir laissée faire. Non, laisser faire est une excuse et je mérite

mieux que cela ; avoir pensé que tu étais pourquoi pas différente, et que ta chair était une autre chair que celle des rats que je chasse. Toi, tes espoirs frauduleux, tes rêves que tu n'es pas assez forte pour vivre, ta boîte, ta viande, tes souvenirs et ta confession repoussante ; je ressens du dégoût. L'idée même que tu aies voulu te faire remplir le ventre pour y trouver une justification à ton existence de singe me repousse. J'ai honte. J'ai simplement honte de t'avoir touchée. Honte. Quand j'étais jeune, je me coupais la peau du sexe pour me punir de bander, voilà. Je me pinçais entre deux doigts et je coupais là, pour lui apprendre. Je n'avais même pas de mauvaises pensées, c'était mon corps qui tentait de vivre hors de moi, hors des limites que je lui fixais. Quand j'ai eu le malheur de ne pas comprendre ce que tu étais, je l'ai trahi, je l'ai forcé à participer à ce que j'ai fait, j'ai renié ce que je lui avais appris par la force. Maintenant je me demande avec quel couteau je vais couper mon esprit assez profond pour lui apprendre sa faute et la graver en lui. Mais je trouverai. Je trouverai. J'aime les lames, je connais leur goût de glace, celle-ci ne m'échappera pas.

La fille continue à marcher, elle pleure sans bruit, le bout des doigts blanc sur le métal de sa boîte.

— Vous ne cherchez qu'à vous combler le ventre sans jamais songer ni au prix ni à l'âme. C'est ça qui me permet de vous juger et de vous abattre. Vous êtes des trous. Vous êtes des gouffres dans lesquels l'eau n'a aucun reflet. Vous n'existez que par vos absences. Vous n'êtes rien. Rien de ce que vous faites n'a de sens hors de l'immédiat.

Il rit.

— Comme si l'un de vous pouvait donner autre chose que de la boue.

Il saisit la fille par les cheveux et la tire en arrière, ajoute :

— Je ne sais peut-être créer que de la folie et de la dureté, mais je sais créer. C'est moi qui ai créé ces monstres, et ils sont bien plus beaux que vos enfants.

La fille crie et se débat, et Gueule de Truie la soulève pour la frapper au sol, en boule, puis à plat, comme elle tombe et se détend.

— Je t'ai tenu chaud parce que j'étais là. Tu m'as pris pour l'un d'eux, l'un de ceux qui n'ont pas plus de nom que toi. Des corps sans âme, qui bandent, parlent, mangent et dorment. Moi, je sais l'irréremédiable et ce qui ne peut jamais se remplacer. Je n'en ai pas peur. Votre *amour* tient à un sexe, à un lieu. Le mien tient à l'immortel et à la douleur de l'absence. On devrait vous interdire les mots, vous demander de grogner, de parler en poussant des cris. Vous en êtes presque là, mais encore, encore parfois, vous parlez trop, et de ce que vous êtes incapables de comprendre. Que le sens revienne, et la déclaration, et le rite, et le sens, oui, le poids du sens.

La fille sanglote, Gueule de Truie entend ses hoquets. Il la gifle sans

la regarder, derrière la tête, une claqué sèche qui fait voler ses cheveux.

— Tais-toi, il fait. Tu ne sais tellement rien du chagrin et de la douleur.

Il pisse.

Il sent qu'il a perdu quelque chose de précieux, très, depuis le cerf. Il ne savait pas avoir l'espoir de quoi que ce soit. Ça n'a rien à voir avec le désir d'un corps, d'une présence. C'est en perdant ce qu'il était avant la fille qu'il s'est rendu compte que quelque chose se déchirait de lui. Qu'il avait brûlé une possibilité.

Il pisse. C'est désagréable.

Il pense à cette tuyauterie stupide, poussée dans la chair des êtres vivants comme la fibre de champignon à l'intérieur du bois mort. Il désacralise. Il se retire de son rapport à son propre corps. Les Pères lui avaient appris ces noms : ureterre, vais-ci. Ces tubes de viande qui ne servent à rien d'autre que faire vivre un organisme dont Gueule de Truie ne veut pas, qui ne sert à rien, à personne. Il veut que son corps ne serve à personne. Cet ensemble de choses qui ne devrait pas avoir plus de nom que la racine qui émerge sous le jet de pisse, pas plus d'importance. Ils fixent l'être Gueule de Truie dans un morceau de viande où il ne voudrait pas vivre.

La Cavale efface le nom des choses. Il sent qu'il provoque ses Pères, et l'ancienne langue, et les choses que l'on apprend, les choses qui s'inscrivaient dans le temps avant le Flache et la disparition de tout. Il efface ; pisse pine main chair chaud Gueule de Truie perte peine et douleur. Il efface les noms, et le monde fond, et il le dévisage pendant qu'il se dégonfle et s'amenuise. Il ne sait pas dire s'il est angoissé ou soulagé par cette déréliction. Il y songe, se trouve loin, presque pris de vertige, regardant un univers brumeux dont il ne fait plus partie. Le monde fond doucement, comme si le mot donnait le sens et l'existence.

La douleur se fait lointaine, elle aussi. Gueule de Truie n'a jamais pris de bateau, mais s'il l'avait fait, il saurait la sensation de la rive qui s'éloigne sans que l'on bouge, comme lui s'éloigne maintenant de ce qui le blesse. Ce mot qui s'échappe encore, et cette envie, logée là, dissimulée, d'une autre, d'une moitié d'âme, de quelqu'un à qui il aurait voulu se donner. Il ne s'en rendait pas compte. Il ne comprenait pas les mots du cerf. Maintenant il les porte comme il porte sa haine de lui et sa rage froide d'être en vie.

Il pisse toujours, mais ne sait plus comment cela s'appelle. Le symbole a disparu. Un corps, une chose, neutre, née du temps et des hasards, qui suinte un liquide quelconque sur le sol d'un pays qui n'existe pas. Même le monde mort d'après le Flache a disparu, trop

chargé, trop lourd. Juste un morceau de terre noyé d'urine.

Puis Gueule de Truie reprend les mots, il reprend la pisse et la douleur et la peine et le jet chaud et ce qu'il est, et la brutalité du monde le mord à la gorge avec une telle violence qu'il pleure, réellement, avide d'une perte qu'il ne savait pas même exister.

Ils avancent. La fille ne parle pas. Elle s'est éteinte, est retournée à son stade végétal d'avant Gueule de Truie. Lui marche, ne songe plus à rien. Rien que ce trou cramoisi de l'absence, de cette chose disparue avant d'avoir existé.

Une nuit, il raconte, il dit, et il sait que la fille l'écoute dans le noir, frigorifiée, rigide de peur. Incapable de comprendre ce qu'il exprime et la dureté avec laquelle il le fait. Il parle de son cauchemar, celui qui le faisait se réveiller en poussant un cri, dans sa chambre déserte, quand il était encore tout petit. *Les poissons*. Il était dans une tente dressée sur la plaine, et des aquariums étaient posés sur des tables, remplis d'eau brune. Dedans, les poissons. Et Gueule de Truie était enfant, immobile entre ces blocs de liquide, et ils commençaient à se remplir, doucement, à déborder, sans violence. L'eau coulait sur le sol, montait contre les parois de la tente, et Gueule de Truie se trouvait là, sans pouvoir sortir, et l'eau ruisselait et les aquariums débordaient et les poissons s'échappaient et venaient le frôler. Il pouvait respirer, un effort à peine notable pour se gonfler les poumons, mais la terreur, la terreur réelle était ces animaux et leur contact léger, leur simple présence, leur existence dans le même espace que Gueule de Truie. Ils étaient ignorants de lui, le touchaient comme ils se touchaient entre eux, croisant leurs trajectoires, frôlant leur chair, une fonte des frontières impossible à supporter. Gueule de Truie subissait la terreur de ces chemins, une angoisse sans nom, un rejet total de ce contact. Il avait saisi, un jour, que cette peur était celle de l'autre, de tous les autres, de leur intimité crasse, de leurs pensées de bêtes, de leurs appétits d'animaux. Des existences brutales et vides, des cerveaux de poisson passant près de lui, à le toucher, sans savoir qu'il était autre, différent. Juge. Il a saisi, et n'a plus jamais fait ce cauchemar. Cette peur terrible de l'intime, ce refus viscéral d'être comme eux.

Il raconte ceci avec ses mots, un récit entrecoupé de menaces de mort pour la fille, de la facilité qu'elle a vue, dont elle a profité. Des mots et son ton calme, posé, lourd comme du granit.

— Le monde est mort et rien d'important n'a été perdu, il finit, et la fille a les yeux ouverts pour regarder la nuit, une nuit moins obscure que l'esprit de Gueule de Truie.

Gueule de Truie dévisage la fille. Il fait avec ses traits la même chose qu'avec les mots ; il les déconstruit, les laisse s'emmêler jusqu'à avoir le vertige. Elle lui tend la boîte, il finit par s'en rendre compte.

— Le mot, elle dit. Le mot que tu cherches. Celui que tu croyais trouver chez moi, ou en moi, ou je ne sais pas.

Elle attend qu'il parle, qu'il montre qu'il écoute, qu'il est présent.

— Oui, il répond pour qu'elle finisse.

— Prends-la, fait la fille.

— Quoi ?

— La boîte. Prends-la. Porte-la. Je te la prête.

Gueule de Truie remonte dans ce réel-ci. Les morceaux du visage de la fille reprennent leur place habituelle, sa chair se fond dans la logique des os, des tendons. La Cavale se secoue et revient. Il tend la main sans y penser, et la fille y pose la boîte. Elle est froide.

— Je crois... elle fait. Je crois que c'est dedans. Ce que tu cherches.

Gueule de Truie cligne des yeux. Il ne comprend pas ce qu'elle lui dit. Il est encore dans le monde sans lien qu'il peut créer en se retirant des formes et des mots, un peu, et puis il a tant reculé loin de la fille qu'il ne sait plus qu'elle parle, parfois, qu'elle aussi peut penser et dire.

La fille ajoute, vite :

— Ça n'est pas pour te la faire porter. C'est pour... elle perd ce qu'elle veut dire, elle a plus d'idées que de mots pour les expliquer. Pour faciliter.

Gueule de Truie la regarde, la boîte bleue en équilibre sur la paume de la main, les doigts. On dirait un morceau de glace.

— D'accord, il fait, et sa voix est brutale. D'accord. Je vais la porter.

Et il la porte. Il ne fait plus attention à la fille, au chemin, aux monstres. Il porte simplement la boîte et la laisse entrer en lui, les pensées liées à la boîte entrer en lui. Il sait que c'est l'enfance de la fille, une enfance normale, des parents, une maison, un apprentissage de la vie, des mots, des nuits de peur et de pisse au fond du lit, les bras des parents, un nom donné. Il se demande pourquoi la fille trouve cela si lourd. Il se demande pourquoi il n'y a pas eu droit. Il se demande pourquoi il n'a pas besoin de boîte, lui. Ce qu'il porte est bien plus lourd, et pourtant il s'en moque bien plus. Il devine qu'il a voulu la boîte de la fille parce qu'il a voulu son enfance, sa vie facile, et quelque chose de lui se tord un peu à ce mot, « facile », et il sait qu'il ment un peu en le choisissant lui.

— Je voulais ta vie, il dit un jour. Pas te tuer ; je voulais être toi.

C'est le soir. Le feu brûle, charbonneux. Gueule de Truie ouvre la boîte, y met ses cendres à lui ; brandons, taloches de bois cramoisis et écailleux comme des serpents. Il referme le couvercle et la boîte craque, un de ses côtés gonfle.

— Voilà, il fait. Comme ça, comme ça elle est à moi. Ce sont mes souvenirs maintenant.

Il la saisit et la tend à la fille comme elle lui a tendu la boîte auparavant. La Cavale sent le cuir de ses gants se racornir, froisser au contact du métal. C'est chaud, très chaud. Même pour lui. Même pour sa façon d'envisager la douleur. Et dans cette brûlure il y a le chuintement des Pères, les lumières grises de l'abbaye, les cris de la Question, le masque, l'enfance cassée, la cellule le soir, le couteau qu'il prenait pour punir son corps, les regards qu'il levait sur le ciel, la nuit, pour tenter de comprendre ce qui lui arrivait, quand il le cherchait encore. Le petit garçon perdu, jeté dans la conque sans savoir ce qui se passait, la nourriture chaque jour semblable, les coups des Pères, la première fois qu'ils lui ont demandé de tuer, la voix de Dieu et son cri de mort, tout, tout. Tout cela est dans la boîte maintenant, dans ce métal claquant. Et Gueule de Truie comprend qu'il a sa boîte, quelque part au fond de lui, qu'il n'a pas besoin de celle de quelqu'un d'autre. Qu'il tient à ses charbons de souvenirs et qu'il les a mangés, qu'il s'en est nourri. Il sait maintenant qu'il est libre, totalement.

— Prends-la, dit-il à la fille en lui tendant la boîte. C'est mon enfance dedans. Prends-la, comme j'ai pris la tienne. Comme je t'ai portée. Porte-moi à ton tour et prouve-moi que tu peux me regarder dans les yeux.

Et la fille avance la main sans oser toucher les flancs brûlants que lui tend Gueule de Truie.

Gueule de Truie s'est réveillé, et le soleil brille. Ils ont dormi dans un dédale de béton écroulé, en tunnel, sous une route pendue en l'air. La Cavale sait que derrière les blocs fendus tombés les uns sur les autres, la lumière attend, vive, crue. Il se demande depuis combien de temps il n'avait pas vu l'été. C'est un sentiment bizarre ; il hait la chaleur, cette facilité du corps, et en même temps la nuit et l'automne le suivent depuis si longtemps qu'il les connaît peut-être trop bien. Sentiment difficile à expliquer. Peut-être simplement que Gueule de Truie a envie de chaleur. Au moins un peu. Ou qu'il n'a jamais choisi, au fond, de vivre dans l'eau froide et l'ombre d'une saison glacée.

Dehors, il entend des oiseaux. Ils crient de tous leurs petits poumons ridicules, de leurs becs risibles, de leurs yeux en billes d'eau, noirs et sans iris. Gueule de Truie n'a pas envie de sortir de son éboulis, et il se rend compte qu'il a peur. Peur pour lui, ses habitudes, ses protections, ses façons de faire. Il se fout de la fille, la fille n'existe plus depuis longtemps ; elle se fond depuis longtemps déjà, comme une statue en glaise, et a claqué comme une bulle sur l'eau lorsqu'elle a tendu les mains sans pouvoir prendre la boîte. Elle n'est plus là, elle n'a jamais été là. Il n'y a plus de place pour elle dans Gueule de Truie, nulle part, pas même dans ses souvenirs. Il se sent brutal, colosse, parfait. Imprenable.

Et l'été qui chauffe le béton. Le temps a changé, depuis qu'ils marchent, la Cavale s'en rend bien compte. Doucement ; moins de froid, de brouillard, de pluie. Parfois, un soleil blanc entre les nuages. Il se souvient des lumières de l'abbaye, fades, qui tapaient à peine les vitraux. Gueule de Truie se demande ce qu'il fera de son long manteau de cuir si l'été reste. Cette pensée le trouble, et il tente de l'étouffer avec ses mains de l'esprit, de l'étrangler, de la cacher ailleurs, quelque part où il ne la verra pas. Menace étrange qu'il ne comprend pas tout à fait.

Ils marchent. Ils sont montés sur la route en suspens, en ont suivi une autre, rencontré le béton coulant en l'air comme des affluents étranges, figés et durcis. De plus en plus, des boucles, des voltes, des droites qui partent et se rejoignent dans un nœud compliqué. Pourtant Gueule de Truie n'a pas l'impression d'avancer sur ce couloir gris. Le même sol bordé de rien ; des trous, des déchirures qui montrent la terre sous la route, loin. En bas, les ruines et les blocs tombés sont rongés de mousses, de lianes, de plantes. Ici, quasiment rien ne pousse ; des graines tassées contre la rambarde, en paquets de

globules durs, foncés. Presque des pierres. Ici rien n'a bougé. Le soleil tape, luit parfois sur un morceau de métal. Il rampe, plus rapide que la Cavale, faisant courir son ombre sous ses pieds. Gueule de Truie se demande comment on a pu se servir de ceci, de ces trajets tordus, vrillés. Il cherche à deviner où ces vers plats pouvaient mener. Il ne parvient pas à imaginer.

Il y a un grand panneau encore bleu au-dessus de la route. Ils s'en approchent, et la Cavale voit la peinture blanche qui le barre. Il ne peut pas lire, tout d'abord, l'objet est trop loin, le soleil trop direct sur sa surface. Il attend et continue à marcher. Il sait qu'il l'atteindra. Il atteint toujours ce vers quoi il marche.

Il avance.

Enfin il voit les mots.

Pardonnez-nous

Ces deux mots-là, peints sur le nom d'une ville qui n'existe plus. Sur une route qu'il est le seul à prendre.

Pardonnez-nous

Il se durcit violemment, comme il faisait autrefois avant de frapper. Son dos craque, ses os lui font mal. Il serre les poings si fort qu'il sait qu'il a la peau blanche aux articulations. Il ressent une haine monstrueuse, acide, elle lui brûle le ventre, et il sait que c'est sa peur à lui qui la cause, sa terreur du repos, de la douceur, du calme. De l'immobilité qui lui fait encore penser à la mort. Il le sait, se remet en marche, et cet effort est plus lourd, sur le moment, que celui qu'il a fait pour tuer ses Pères.

Gueule de Truie passe sous ce porche, dans un monde qui le vouvoie soudain.

Il y a des papillons autour de la cheminée. Elle est si haute que même le lierre ne l'a pas encore totalement avalée. On voit les briques en haut, rendues noires, rongées par les anciennes fumées, comme des caries. Creusées. Gueule de Truie les regarde. Les insectes volent, bleus, noient les jambes de la Cavale. Tout est très silencieux.

Gueule de Truie a suivi les routes grises en l'air, dépassé le nœud de leurs chemins. L'été dans son dos, il a marché. Il a repris pied sur un bourrelet de terre monté sur l'asphalte mort, grimpé là par le vent et les pluies, herbu, tendre sous le pied. La terre. Il a avancé, est passé sous les rubans de route qui continuaient leur ronde, sous leur ombre qui coupait le soleil. Puis il a trouvé les rails. Salivant leur fer, couverts de rouille. Raides, à peine touchés par le Flache et la déréliction du monde. Des os de serpent, fossiles, intouchés. Gueule de Truie n'a pas pu s'empêcher de cogner son pied contre ces lignes de fuite à ras du sol, tassées, presque secrètes. Ça a sonné mat. Les rails étaient recouverts d'une peau couleur de feuille morte, rugueuse. Poudre rouge. L'image de la dernière poudre de rouille, celle de la

grille et du souterrain, n'arrive pas à la Cavale. Ou si elle lui arrive, il la repousse sans drame. Peut-être les mots du panneau, magie brutale et définitive.

Les rails. Il les a suivis. Leur raideur lui plaisait. Cet éclat mat, aussi, qui ne se laisse pas briller par le soleil, et pourtant s'y chauffe malgré tout. Ce couple de longs animaux totalement immobiles. Gueule de Truie marche à côté, et parfois du ballast craque sous sa chaussure, comme un grumeau caché au cœur des herbes. C'était le matin, et l'air devenait tiède, lentement, bientôt prêt à sa journée de soleil et de vent épais. Tout montait, le frais de la nuit changé en promesse de touffeur. Les papillons étaient déjà là. Déjà bleus, déjà autour des jambes de Gueule de Truie. Il a gardé son manteau fermé jusqu'au dernier bouton. Ses gants, son cuir, sa peau-contre-le-monde. La frontière entre lui et le reste. Son masque, c'est autre chose, c'est son visage, mais le vêtement lui tient simplement trop chaud, et la tête lui tourne un peu. Il repense au vieux à la clef, aux gens que lui a tués, à la façon qu'il avait de se moquer de leurs totems. Il se rend compte qu'il peut poser les mêmes mots sur ses propres habitudes. Magie simpliste et rassurante. Petits rites contre la peur. Obsession vrillée.

Suivant les deux serpents, les pieds noyés de papillons, le soleil sur le dos et les oiseaux autour de lui, Gueule de Truie est dans la vie et commence à comprendre que rien de son attirail ne saura l'en protéger.

La cheminée. Cariée vers le haut, donc ; froide. Et dessous, l'usine. Elle dort là comme une masse, un animal imposant et mort. Une carcasse, voilà, Gueule de Truie choisit le mot exact. Il repense aux serpents dans le vieux zoo, à l'effort quand il était enfant, pour trouver la porte. Il sait qu'ici aussi il doit entrer. Il ne sait pas pourquoi, ne pourrait pas l'exprimer. Gueule de Truie ne sait pas comprendre qu'il a des envies.

Le tour de l'usine. La Cavale prend son temps pour le faire. Il touche le lierre et les clématites et le chèvrefeuille et du vert dont l'ancien nom est perdu. Le tronc des plantes est épais comme sa cuisse, planté dans le sol, dans le mur, ses crochets rentrés à l'intérieur de la brique. La paroi en devient terre, début de colline. Gueule de Truie pose la main dessus, comme on tente de calmer un animal qui veut fuir. Il croit qu'il se rassure lui-même.

Et puis la fille tousse. Rien de plus, rien que cela, mais ce bruit venu d'elle est insoutenable. Gueule de Truie se retourne et crie, une sorte de son bourbeux de douleur et de haine, de peur, de rejet. Il se rend compte qu'il a les épaules remontées et les poings durcis, pour frapper, pour détruire, plus encore qu'ils ne l'étaient quand il a tué ses Pères. Il crie du fond de la gorge, comme une bête, comme le cheval pisseux qu'il a tué. Ça vient des poumons et de la chair, un souffle écrasé par

les muscles de la poitrine, ça n'a pas de mots, pas de signification construite. Et la fille se fige dans sa toux, la main sur le cou, coupée en plein milieu. Gueule de Truie écoute son propre cri et sent qu'il se perd dans la terreur, parce que sa haine est si grande qu'il s'y noie ; il connaît la rage et sait nager en lui-même, mais cette fois-ci, c'est bien plus terrible, et il sait qu'il coule. Il se saisit la tête entre les mains, serre, serre à hurler tellement il se fait mal, et ne sait pas si c'est pour s'empêcher d'exploser ou se faire exploser une fois pour toutes. Il serre plus fort encore et entend quelque chose grincer dans son crâne sans savoir ce que c'est. Il halète et tente de reprendre le contrôle de lui, ce contrôle qu'il chérit, autour duquel il tourne depuis l'enfance sans bien s'en rendre compte.

Il veut que la fille parte depuis longtemps, qu'elle disparaisse, qu'elle meure, mais là c'est trop, une trop grande haine, il veut simplement qu'elle n'ait jamais existé. La haine qu'il nourrit au sein le mord enfin, là, elle lui mord la poitrine de toutes les dents qu'il a lui-même fait pousser, et la Cavale éclate en sanglots parce qu'il ne comprend plus rien de ce qu'il est. Il saisit la fille et lui écrase son poing sur la face, de toute sa force. En tous cas il se voit le faire, parvient, non pas à se retenir, mais à dévier, à dévier son poing. Il se frappe lui sur le sternum, de tous ses doigts serrés. Il sent son cœur rater un battement, l'odeur de sang et une pression énorme lui monter dans la gorge, une boule de haine venue de sa chair, il tombe à genoux, les yeux révulsés, et vomit une salive bulleuse dans son masque. Il hurle. Il hurle parce qu'il est seul au monde avec sa haine et son dégoût.

Dedans, la lumière est rouge. Pas un rouge violent ou un cramoisi terrible. Un simple rouge calme et froid, comme un cœur mort posé sur une table. Au début, Gueule de Truie ne voit pas le géant. La Cavale est couché sur quelque chose de froid. Il bouge, et ça cliquète. Il tâte, plus pour chercher à se redresser que pour comprendre où il est. Gueule de Truie se sent vide, réellement. Une coquille sans rien, sans viande, sans désir de rien. De l'écorce trop sèche, un tube creux. Le géant, lui, est assis par terre, ramassé sur lui, presque en boule. Il est gris, un gris de cendres. Des tresses épaisses comme le poignet prennent ses cheveux et sa barbe. Elles sont tout emmêlées de morceaux de métal froid. On dirait des gouttes tombées là, séchées sur la masse de crins roux et blonds. Gueule de Truie finit par comprendre ce qu'il voit, enfin. Il reste assis, à regarder le géant. Il ne ressent rien. Il dévisage son propre vide intérieur avec une totale passivité. La même qui avait failli le perdre en face du trou sur les plaines d'angoisse. Et tout ça n'a aucune importance.

— Je suis parti, dit soudain le géant, et c'est une phrase étrange, qui

n'a rien à voir avec Gueule de Truie sur sa table de travail, la lumière rouge et la cheminée cariée. On jurerait un écho lent, quelque chose venu d'un pays derrière les frontières. Sa voix est rauque, comme si elle n'avait pas servi depuis longtemps. Qu'elle ne répète que ça, « je suis parti », et que la personne à qui cela s'adresse n'est pas là. Gueule de Truie flotte en lui-même, ni chaud ni froid, tiède comme l'eau d'une flaque au soleil. Sans température, sans couleur, sans saveur. Il n'est rien, enfin il n'est rien. Et même dans cette solitude totale, il voit que le géant vibre sans bouger, que la créature est violente, d'une rage monstrueuse, d'un danger absolu. Que le vide, chez lui, est amas de folie, solide comme les poutrelles d'acier de l'usine. Le géant se lève, un geste épais de colosse qui redresse sa masse, et Gueule de Truie entend ses muscles ou ses os ou sa cage thoracique grincer sur elle-même avec un bruit de pierres frottées les unes contre les autres. Il est lent, terriblement lent, et si la Cavale n'était pas aussi emplie de rien, il reculerait parce que le moindre geste du géant est possibilité d'anéantissement. Au lieu de ça, Gueule de Truie se laisse tomber sur le côté, le visage contre la table. Il attend. Il sait qu'il pleure.

— Elle a laissé sa boîte dehors, dit le géant, et Gueule de Truie entend les mots sans faire l'effort de les comprendre. Je t'ai entendu crier, je suis venu voir. Tu étais par terre, écroulé. En morceaux. Je t'ai ramené là.

— Elle a eu peur, je crois, ajoute la créature, et la Cavale ne prête pas attention aux sons qui viennent jusqu'à lui, refuse d'en faire autre chose que du bruit. Il n'a pas besoin de savoir, il devine très bien que la fille a fui. Elle reviendra chercher sa boîte, les petites cendres de sa vie morte dans ses petites mains de rat. Il s'en moque, il se moque de tout. Il ne veut plus jamais la voir, il ne veut plus jamais voir personne. Il aimerait mourir, là. Sur la table ; se figer, comme glacé, durci, changé en bois, en arbre, en rien. S'immobiliser et arrêter la tempête.

Le géant pose la main sur Gueule de Truie, et sa peau est brûlante, tellement que la Cavale cligne une fois des yeux. Gueule de Truie a vu, un jour, un chien vautre comme il l'est à ce moment, couché sur le flanc, en train de mourir de soif. Le chien avait cessé de remuer, de se battre. Il attendait simplement. La Cavale sait qu'il lui ressemble. Et tout ça n'a aucune importance.

— Un chien mort de soif, il souffle, et le géant se penche pour le regarder de plus près, ou peut-être l'écouter.

— Chien, répète Gueule de Truie, mais il ne sait pas si les mots passent sa cagoule.

— Moi, fait le géant, je suis la créature du hautfourneau. Je suis la bête craquelée et fumeuse. Je suis la rage et la fin du monde, le cœur du magma et je suis Surtr.

Gueule de Truie regarde autour de lui. Il le fait sans presque bouger, en tournant à peine les yeux, toujours couché de côté comme le chien en train de mourir. Il ne comprend pas pourquoi les murs sont mous. Pourquoi ils tombent et gouttent. Et sans le désirer ni le vouloir, il finit par saisir, son cerveau faisant le tri malgré son envie de mort. L'usine est vernie. Les briques ont coulé comme du verre fondu, les poutrelles pendent comme des cordes. Gueule de Truie devine la chaleur qu'il a fallu, pour faire de ces murs la nacre rouge qu'il voit maintenant. Il soulève la tête, regarde mieux le géant. Il devine que c'est lui qui a fait cela, sa chaleur qui a fait fondre l'intérieur du bâtiment. Et tout est poussiéreux à la fois, les toiles d'araignées tassées et tombées dans les reliefs des pierres cassées. La brûlure est ancienne, et pourtant l'usine est restée ainsi, comme le dedans d'un coquillage, avec le géant en guise de perle, mais braise, braise terrible.

— Et je suis froid, dit Surtr, je suis enfin froid. Il écarte les bras pour le prouver à Gueule de Truie, et la Cavale reçoit dans ce geste le peu de chaleur qui reste au géant, et il en reste pourtant assez pour que ce souffle bouillant et sec lui casse une dent dans l'ivoire, net comme un silex brisé.

— Je suis froid, répète le géant, et Gueule de Truie laisse retomber sa tête sur la table parce qu'il s'en fout.

— Je suis le haut-fourneau, je suis celui qui fait brûler même la fonte. Mais je suis enfin éteint.

Et il dit ceci en se détournant de la Cavale, avec une tristesse absolue.

— J'étais celui qui devait détruire le monde. Celui assez fort pour le tuer, le ravager jusqu'aux racines. L'écorcheur du tout. J'étais grand et j'étais fort. Je me soûlais de ma propre brutalité. Je m'aimais dans ces moments, j'aimais ma sauvagerie, je la désirais.

Il dit tout ceci comme si Gueule de Truie était venu chercher ces mots, cette histoire-là. Comme si ce que dit le géant pouvait le toucher. S'il n'était pas en train de mourir sur sa table, peut-être qu'il écouterait.

— J'étais un bel enfant, gros, fort, un petit tigre aux grandes dents, une bête vibrante et chaude. J'avais des mains faites pour saisir le monde. On m'élevait pour ça, pour être un tigre. Sais-tu comment on élève les petits Surtr ? On les frappe. On leur apprend à aimer les brandons en leur en faisant manger. Qu'ils se brûlent la langue, les petits Surtr n'ont pas besoin de parler. Ils ne peuvent être que haine, ils n'ont que ce seul droit. On connaît le destin des Surtr, celui de détruire le tout, celui de mettre fin aux jolies choses des hommes. Ma

mère me disait qu'elle avait honte de moi. Elle regardait les autres enfants et elle me faisait voir qu'elle les préférait. Pourtant j'étais beau, et fort, et heureux, même, peut-être. Ma dureté lui faisait peur, mais c'est son rejet qui me durcissait encore. Elle me frappait au visage, elle me touchait là où les mères ne doivent pas toucher leurs fils. La haine, je l'ai sentie grandir en moi, grossir, prendre la place, cuire mes autres organes, faire craquer ma peau. Sais-tu, cette histoire des loups, les deux loups étranglés par leurs chaînes. Un de haine et un de joie. Le plus grand, le plus fort, sais-tu lequel c'est ? Sais-tu ? C'est le seul qu'on choisit de nourrir. Mais mes loups, en choisir un, ça ne suffisait pas, parce que chaque homme, dans le monde, en nourrit un puis l'autre, et échange, et recommence. Alors, ma mère m'a forcé à manger celui de la joie. Elle me l'a fait dévorer devant l'autre, avaler chaque morceau de viande et tas de poil ; chaque os, elle me l'a enfoncé dans la face pour que je sache sur le bout du doigt à quel point il était mort, et que j'en étais responsable. Que j'avais tué le loup gentil. Chaque jour j'y ai mordu en pleurant, et chaque jour les larmes se faisaient plus chaudes. Elles bouillaient, et c'était cette nourriture de cadavre qui les faisait cuire. L'autre loup me dévisageait de ses yeux jaunes, de ses yeux de vitre sale, il regardait mes dents tachées par la viande de l'autre, et j'avais beau être petit, je savais que la haine dans son regard était de la terreur, la terreur d'être mangé lui aussi, le soulagement de me voir dévorer son frère. L'autre pourrissait sans mourir tout à fait, rongé, creusé, taillé par le couteau de ma mère. Il bougeait. Il venait parfois à moi, il en avait encore la force, quand j'y mangeais. Il m'a léché la main, une fois, pour me faire comprendre qu'il ne m'en voulait pas. Il a rampé sur trois pattes pour s'approcher, il a tendu la tête vers mes doigts. Peut-être qu'on élève les loups étranglés par leur chaîne comme on élève les petits géants de lave. Qu'on leur dit à eux aussi qu'ils ont un destin. Qu'on les force à le suivre. J'ai hurlé ce jour-là, de son pardon, de la couleur vert d'eau de ses yeux, et dans ce cri ma peau a été perdue. Elle a craqué, s'est ouverte, et dessous tout était rouge. J'étais en lave, j'étais en feu. Pas encore moi, pas encore Surtr, mais je venais de perdre en un éclat tout ce que j'aimais toucher ; mes livres, mes paupières avant de dormir, les arbres. Je ne pouvais plus rien toucher. Plus rien. C'était la première transformation.

Gueule de Truie l'écoute et ne dit rien. Il pense que le géant va le tuer, lui appuyer sur la tête de son poing gros comme son crâne. Il en est soulagé. Il voudrait que le monde se taise. Il voudrait que Dieu crie à nouveau, que tout disparaisse, que tout se déchire jusqu'au tréfonds. Il se rend compte qu'il pleure encore, de fatigue, que la peau de ses joues est écailleuse de sel.

— Je ne sais pas, il dit, parce qu'il a l'impression qu'on lui demande

quelque chose, encore quelque chose, et qu'il ne sait pas comment agir, ni s'il peut le faire, ni même s'il peut se lever pour faire autre chose que mourir par terre. Il ne sait même pas s'il peut écouter.

— Je ne sais pas non plus, répond Surtr, et la Cavale sent que dans ces mots-là se tient l'impuissance à sauver le loup, à arrêter de le manger pour obéir à sa mère, les chaînes de ce destin de petit géant de feu, les mains qui ne savent plus que broyer.

Surtr se redresse et le son est le même que tout à l'heure, celui de deux pierres grinçant l'une sur l'autre, trop fort, presque à en casser.

— J'ai été dressé à cela, j'ai été dressé à être moi, dit le géant. Le tueur de tout. Alors je l'ai fait. Quand le monde a commencé à mourir, j'ai tué ce que j'ai pu. J'ai marché dans les chemins des hommes et j'ai mis le feu autant qu'il m'était possible. J'ai pelé la terre, j'ai déchiré les eaux. J'ai tendu mes bras si haut que j'ai tué les oiseaux et les nuages. Et maintenant le monde est mort, et il me reste quoi ? Il me reste quoi.

— Il te reste le loup, dit Gueule de Truie, parce qu'il a compris, enfin, ce qui bougeait entre deux pierres fondues. Des briques vernies par la chaleur de la haine de Surtr. Il l'a vu, couché, usé, vert, pourri, mais vivant. Les traces de dents contre la chair, les os dessous, rayés par les couteaux et les morsures, l'œil crevé et rouge perdu dans le larmier couvert de poils. Mais vivant.

— Le loup est là, dit Gueule de Truie, ton loup. Elle n'a pas réussi à le tuer.

Alors le géant se tourne vers l'animal, et la joie de Surtr est si brutale, si profonde, que toute sa chaleur revient, sa chaleur bonne et terrible à la fois, et qu'il devient fusion, lave blanche et soleil, et que Gueule de Truie se sent exploser, se sent mourir, que la lumière le déchire de part en part, la force retenue du géant soudain lâchée sur le monde et que la mort est chaude, et bonne, et qu'enfin la Cavale n'entend plus que le silence.

Puis il respire, et il sait qu'il vit encore. Il garde les yeux fermés. Il sait qu'il est ailleurs, il ne sait pas où exactement. La lumière rouge a disparu, il la verrait encore au travers de ses paupières, sinon. Il fait frais. Il fait calme et le silence est encore là. Gueule de Truie respire, consciemment. Il goûte le silence. Il est bien. Pas tout à fait bien, mais pour lui c'est déjà énorme. Il attend. Simplement, il attend. Il s'endort calmement, et rêve.

Il rêve qu'il n'y a pas de solution à la vie, pas pour les quelques Gueules de Truie du monde. Qu'il n'y a qu'un long chemin droit et gris, jusqu'au bout. Il rêve qu'il se réveille, et dans ce songe il se demande d'où il vient, et qui dort. Il rêve du cerf, décapité, sanglant, la chair du cou à vif, la peau remontée sur la viande. Il rêve qu'il s'abandonne, sous la pluie, les sourcils débordant d'eau, la peau

graisnée par l'eau du ciel. Il rêve qu'il entend un cerf, loin, derrière un pont noyé. Il rêve aux lamproies. Elles dévorent dans le plus grand silence. Il rêve qu'on lui arrache le visage à pleines mains. Qu'on rit de le faire, qu'on a hâte. Il rêve de bébé Surtr dévorant son loup.

Il ouvre les yeux et il est au Bossen, au centre de tout, à la première cicatrice de l'apocalypse. Il la voit, enfin. Elle est belle comme une lame. Pas la fille, la fille n'est même pas morte, la fille n'a en vrai jamais existé. Ombres, fantômes, Gens. Ils n'existent pas pour Gueule de Truie. Mais elle, elle, il la voit. Il sait qu'il vit, qu'il ne dort pas. Elle est réellement là. Elle, totalement. Lui en elle, elle comme lui. Le même masque, le même groin, les mêmes yeux de mouche. Une autre Gueule de Truie, ou plutôt la moitié de Gueule de Truie ; sa moitié perdue, celle sans qui il ne sait pas fonctionner, celle qu'il a cherchée sans savoir, celle dont parlait le cerf blanc, le vrai cerf blanc. Gueule de Truie sait, il sait véritablement. Il la voit et la regarde droit, et dans sa tête ses pensées explosent, enfin lâchées, enfin libres. Lourdes comme des oiseaux d'acier. Le besoin et l'envie et la réalité des choses et la perte et l'irréversible. Gueule de Truie vient de comprendre le monde. Alors il tend vers elle et lui donne tout ce qu'il est, tout ce qu'il ne savait pas lui-même. Elle, elle est maigre comme un fouet. Elle aussi, du cuir noir pour cacher sa peau, aussi poncé par les chemins que celui de Gueule de Truie. Des chemins sans nom, des chemins terribles. On ne voit rien de sa chair.

Et la Cavale comprend soudain, et la brutalité de la perte lui rentre dans le ventre à la façon d'un couteau planté fort à en mourir ; elle pend à son arbre, au bout de sa corde, le menton levé et le cou si tendu qu'il en semble fin comme un poignet. Froide, totalement. Ses doigts sont à peine repliés, gracieux encore. Raide et morte.

Alors Gueule de Truie se lève et court vers elle, parce que peut-être qu'il a mal vu, peut-être qu'elle est vivante, oui, peut-être, réellement, parce que ça n'est pas simplement possible, parce que la douleur de sa perte le broie comme le cri de Dieu n'a jamais réussi à broyer le monde. Cette absence vient de tuer sa folie, de l'égorger jusqu'à l'échine pour en faire naître une autre bien plus terrible encore. Il faut qu'il la sauve, qu'il sache, qu'il essaye. Il ne peut pas s'empêcher de croire qu'elle vit encore.

Il est impossible qu'elle soit morte.

Autour du corps de la seule femme que Gueule de Truie attendait, la seule qui existe, la seule irremplaçable, celle sans qui le monde est vide ; sur le bord huileux du Bossen, les gens immondes rient et se tapent sur le ventre.

Fin.